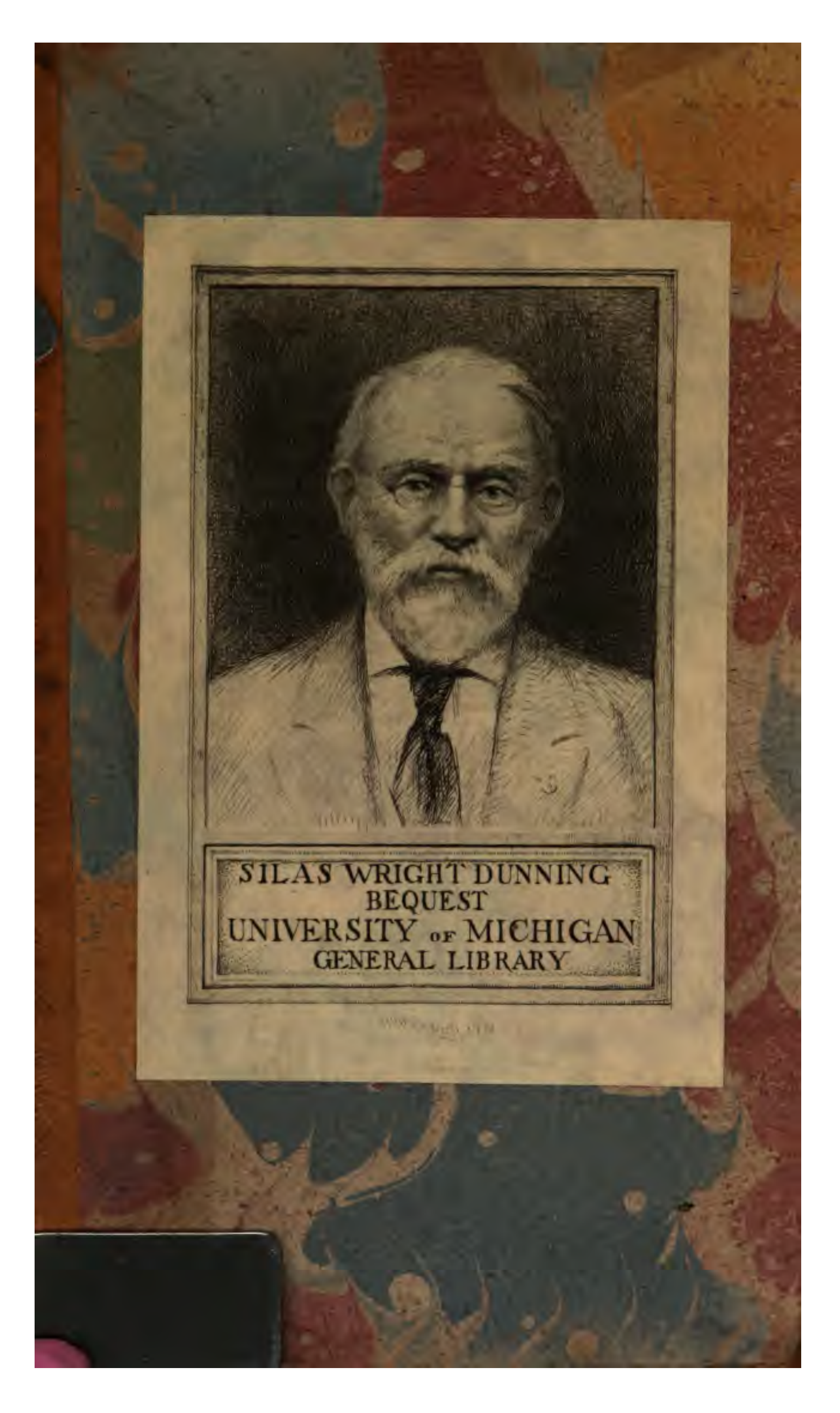

SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



CHOIX LITTERAIRE.

Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

TOME DIX-NEUVIEME.



A GENEVE
ET
A COPPENHAGUE,
Chez CL. & ANT. PHILIBERT, Fréres.

M. DCC. LIX.
AVEC PERMISSION.

CHOIX LITTERAIRE.

ARTICLE PREMIER.

DISCOURS SUR LES PREJUGÉS CONTRE LA RELIGION.*

ON déclame ſans ceſſe contre la tyrannie des préjugés ; & perſonne, dans un ſiécle trop philoſophe, ne le fait avec plus de confiance, que ces eſprits ſuperbes, qui, après avoir ſecoué le joug de la Religion, ſe croyent preſque

 inacceſſi-

* Par le Pére *Millot*, Jéſuite.

inaccessibles à l'erreur, & regardent en pitié quiconque ne leur ressemble pas. Demeurer soumis à la Foi, à cette Foi, victorieuse de la puissance des Césars, de l'obstination des Philosophes payens, & des révolutions de dix-sept siecles qui ont vu l'univers entier changer de face, c'est, à les entendre, croupir dans un esclavage honteux, c'est renoncer à sa raison pour en faire le jouet des préjugés de l'enfance. Quoi! cette foule de grands hommes, organes de la vérité, modeles de la vertu, & que la Religion compte parmi ses disciples les plus dociles & ses plus zélés défenseurs, ils n'auroient été que des aveugles, égarés par une grossiere illusion? Ne seroit-ce point aux Incrédules, qu'on pourroit avec plus de vrai-semblance attribuer cette foiblesse? ne se trahit-elle pas elle-même, malgré les dehors imposans dont ils affectent de la couvrir? mais si le préjugé les égare, n'en seront-ils pas un jour les victimes? Le Chrétien, fût-il dans l'erreur, auroit du moins cet avantage, de pouvoir se reposer sur des autorités de grand poids, & de trouver, jusques dans son erreur, un fonds de sagesse & un motif de confiance en l'Etre suprême: l'Incrédule au con-

contraire, s'il abandonne le chemin de la vérité pour ſuivre des préjugés trompeurs qu'il devroit combattre, grand Dieu! quels abîmes ouverts ſous ſes pas! que trouvera-t-il en perdant la Religion?

Or, j'en atteſte l'expérience journaliere, ces ennemis de la Foi, dont l'incrédulité dédaigneuſe, ſe moquant de ce que les autres adorent, ne ceſſe de crier au préjugé, à l'impoſture; preſque tous, dupes eux-mêmes de l'impoſture & eſclaves des préjugés, ſont l'exemple le plus effrayant de l'empire que l'opinion peut uſurper ſur l'eſprit humain. Si vous exceptez un très-petit nombre de Philoſophes, que leur propre ſcience, ou plutôt l'intempérance de leur génie a entraînés dans le Déiſme; que reſte-t-il? des hommes diſſipés & frivoles, ſans étude, ſans réflexion, ſans ſyſtême, n'ayant point de ſentimens à eux, ne penſant, ne raiſonnant, pour ainſi dire, que par l'organe d'autrui, & qui, en remontant à la ſource de leur incrédulité, y verroient des marques certaines de prévention & d'erreur. Au ſortir de l'enfance, avec une ſuperficie de Chriſtianiſme, on ſe voit comme tranſporté tout-à-coup dans un monde, où regnent le

libertinage des mœurs & la licence des discours ; pestes fatales, dont un jeune cœur & un esprit léger ont tout à craindre ! On entend, d'abord avec surprise, bientôt avec un plaisir de curiosité, les propos hardis, les maximes séduisantes des impies : on voit la Religion en butte aux traits de la satyre, aux railleries de gens aimables & estimés ; on rougit déjà de respecter ce qu'ils méprisent : ces livres pestilens, où les agrémens du style tiennent lieu de vérité & de raison, où les questions les plus graves sont décidées par un bon mot, & les choses les plus saintes travesties en ridicules, on les dévore, on en suce le venin, on le fait couler au fond de son ame : la Foi chancelle, la Religion devient peu-à-peu indifférente, ensuite elle paroît méprisable, enfin elle cede aux passions ; la volupté fera aisément le reste, si elle n'a pas commencé l'ouvrage.

Je ne prétends point, téméraire scrutateur des consciences, accuser d'une honteuse dissolution tous ceux qui ont rejetté la Foi. Ce débordement de vices, que nous voyons croître avec l'Incrédulité, démontre sans doute que, si elle ne suppose pas toujours les mœurs

corrompues, rarement elle manque de les corrompre ; & jamais pourra-t-elle se laver de cette tache ? Mais enfin, comme le Chrétien peut avoir des vices, l'Incrédule quelquefois peut avoir des mœurs : le cœur humain est le théâtre de toutes les contradictions. Celle qui m'étonne le plus dans les Incrédules, c'est que, se piquant de force d'esprit & d'indépendance, ils se laissent asservir sans peine aux préjugés les plus funestes, les moins raisonnables. Comment peuvent-ils si légérement franchir un pas si dangereux ? comment osent-ils braver la foudre, avant de s'être bien assûrés qu'ils sont à l'abri de la vengeance céleste ? quelle témérité inconcevable, *de renoncer* à sa Religion sans la connoitre ; à une Religion, qui doit fixer notre sort pour l'éternité, si, comme on l'a cru depuis tant de siecles, elle a pour unique auteur Dieu même !

Dites-nous donc, ô vous, que cet avenir effrayant n'allarme plus, sur quoi fondez-vous votre confiance ? quelle démonstration invincible opposez-vous à la créance commune ? avez-vous pesé les preuves qui ont soumis tant d'Infideles, & convaincu tant de Sages ?

ces preuves, que des génies ſupérieurs ont miſes dans un ſi beau jour, & auxquelles je ne touche point, ne pouvant rien y ajouter; y répondez-vous? les affoibliſſez-vous par vos réponſes? Non, vous aimez mieux attaquer, calomnier la Religion, que l'approfondir; non, vous ne la connoiſſez pas: j'en juge par vos imputations & vos invectives. Choiſiſſons les plus ſpécieuſes, examinons les de près: il ſuffira, pour en découvrir la fauſſeté, de peindre la Religion telle que Jeſus-Chriſt l'a établie, telle que les Apôtres l'ont prêchée, telle que l'Evangile nous l'enſeigne; & nous verrons s'évanouir ces idées trompeuſes, ces indignes préjugés, qui ne font tant de ravage dans le monde, que parce qu'on ſait les répandre avec artifice, & que la plûpart les reçoivent ſans examen. Je m'attacherai dans ce Diſcours aux préjugés les plus forts, les plus capables de ſéduire un eſprit ſuperficiel & peu attentif: je ne diſputerai point aux Incrédules ce qu'une ſaine Philoſophie leur doit accorder: auſſi éloigné de la chicane que de la ſatyre, je me ſouviendrai qu'elles ne conviennent ni à la majeſté ni à la douceur de la Religion. Entrons en matiere.

PRE-

PREMIER PREJUGE'.

D'abord ſe préſentent ces myſteres impénétrables, que l'Incrédulité abhorre & mépriſe. Croire, parce qu'on nous l'ordonne, ce qui ſemble contraire à toutes les vérités connues: l'eſprit orgueilleux ſe révolte à cette propoſition. Sans examiner ſi elle a pour fondement une autorité certaine, ou douteuſe, le premier coup d'œil qu'il jette ſur les myſtères de la Foi, irrite ſes répugnances, multiplie ſes doutes, l'enhardit à une rebellion declarée: il s'applaudit des contradictions qu'il imagine dans les dogmes; il aime à ſentir les difficultés que la raiſon ne peut réſoudre, & que tout le monde a ſenties ſans y ſuccomber; il regarde les croyans comme une troupe d'aveugles, qui ſe laiſſe conduire par des aveugles plus audacieux; & frappé de quelques exemples de cette crédulité ſtupide, il ſe perſuade enfin que la Religion n'eſt bonne que pour le peuple & pour les petits génies. Combien ce préjugé ne fait-il pas de progrès? un murmure ſourd ſe répand au loin, & l'on dit partout: Laiſſons à l'imbécille vulgaire ſes fables extravagantes; oſons penſer comme les Sages, & ne dégradons pas un eſprit qui fait notre gloire.

Qui

Oui sans doute, il seroit honteux de le dégrader; mais que la Religion soit indigne de lui, qu'elle ne puisse captiver son orgueil, qu'elle ait à redouter les lumiéres des plus grands génies : c'est une erreur des plus humiliantes pour la raison, si la raison en étoit la source. Que d'objets sublimes attirent en ce moment nos regards! Dieu paroit, tout me l'annonce: Dieu... non pas ce Dieu de bois ou de métal, à qui l'Idolâtre offroit ses vœux en avilissant la divinité; non pas ce Dieu reproduit en tant de formes bizarres; défiguré dans tous les climats, moins encore par des fictions & des images monstrueuses, que par les vices, les crimes, les infamies que l'on adoroit dans lui; non pas ce Dieu des Philosophes les plus célébres, Dieu matériel, Dieu imparfait, esclave du destin, ou inutile à l'univers, ou trop foible & trop borné pour exercer sur la Nature & sur les intelligences libres, un empire souverain: * Dieu, dis-je, l'Eternel, le Tout-Puissant, l'Esprit pur & parfait, Créateur de tout, Maître de tout, voyant

* Voyez le Traité de Mr. l'Abbé d'Olivet sur la Théologie des Philosophes. (*Entretiens de Ciceron sur la Nature des Dieux.*) La Conclusion de ce Traité, écrite avec la modération & le style du Philosophe Romain,

voyant tout, ordonnant tout, ſage en tout, Juſtice & Bonté, Grandeur & Providence infinie; Dieu, inacceſſible à nos ſens, incompréhenſible à nos eſprits; il ſe montre à nous, il pénétre notre ame, notre raiſon, des ſplendeurs de ſon eſſence, & nous ſommes forcés de nous écrier: C'eſt lui. O homme, où aurois-tu pris une idée qui t'élève juſqu'à la ſource de l'être, qui te fait fouler aux pieds les Idoles adorées par-tout, qui te manifeſte le vrai Dieu par-tout inconnu? où l'as-tu priſe, cette idée, que dans celui dont elle te préſente l'image, que dans la ſeule Religion où il ait daigné lui-même t'inſtruire?

Mais voici de nouveaux prodiges. Cette même Religion qui nous donne la connoiſſance du vrai Dieu, nous révele les ſecrets de ſa conduite par rapport au genre-humain: elle nous montre le Créateur, attentif aux beſoins de l'homme, lui dévoilant ſon origine & ſa fin, lui marquant l'uſage de ſes facultés & de ſa vie, lui preſcrivant des devoirs, lui ménageant des graces, lui promettant des récom-

main, eſt, ſi je ne me trompe, plus capable d'ébranler les Eſprits-forts, que de gros volumes d'argumens ſubtils & de ſavantes injures.

compenſes ; lui inſpirant une crainte religieuſe, un amour filial, qui l'uniſſent à l'arbitre de ſa deſtinée & au principe de tout bien. Cependant l'homme eſt libre ; il devient rebelle, la vengeance le pourſuit, & Dieu fait briller tout à la fois ſa juſtice & ſa miſéricorde ſans bornes. Une Perſonne divine s'abaiſſe au néant de notre nature, & habite parmi nous, ſemblable à nous ! Puis-je le croire ?.. Mais, ſi c'eſt une choſe digne de Dieu & au-deſſus de l'humanité, de réconcilier le Ciel & la Terre, de réparer tous les maux produits par le crime, de tirer l'homme des abîmes où ſon aveuglement l'a précipité, de diſſiper les ténébres affreuſes de ſon eſprit, d'élever ſon ame affoiblie à des ſentimens héroïques ; d'établir dans l'univers, ſur les débris de la ſuperſtition & de la licence, l'empire d'une vertu épurée & ſublime, de confirmer la doctrine la plus ſainte par des exemples plus admirables encore, par des prodiges de force & de bienfaiſance, par des prophéties qui commandent, pour ainſi dire, aux événemens ; de couronner enfin une vie miraculeuſe, par une mort, qui n'eſt qu'un triomphe ſur la mort elle-même ; ſi la divinité éclate, & dans ce deſ-

dessein, & dans l'exécution: oui, Jésus est Dieu, il l'est. Sa Religion ne respire que Dieu, ne porte qu'à Dieu : seroit-elle l'ouvrage d'un imposteur assez impie pour usurper le titre & les droits de Fils de Dieu?

Et que vient-il commander au monde? AIMEZ DIEU, AIMEZ LES HOMMES : telle est sa loi. L'amour des hommes n'est plus autre chose que l'amour de la Divinité : amour, qui embrasse le genre humain tout entier, parce que tous les hommes ont Dieu pour pére; amour, qui fait l'ame de la société & en consacre les devoirs, parce que l'auteur & le premier législateur de la société, c'est Dieu; amour, qui exige des sacrifices qu'à peine la plus sublime Philosophie osoit conseiller, parce qu'en aimant Dieu dans les hommes, on doit les aimer sans exception comme Dieu les aime. Il sera donc honoré enfin dignement, ce Dieu, auparavant outragé par des adorations sacrilèges, & de son culte dépendra le bonheur de l'humanité, si les hommes ne mettent point d'obstacle à leur bonheur.

Ici, les Incrédules, sentant malgré eux quelque chose de divin dans ces loix fondamentales du Christianisme, cherchent de nouveau à se

perdre

perdre dans la profondeur des myſteres, & n'y voyent plus que ténebres & abſurdités. Je ne leur demanderai pas comment le monde a pu croire de tels myſteres, lorſque tous les préjugés s'uniſſant aux paſſions pour les combattre, on ne pouvoit croire, ce ſemble, que ſur la foi des plus éclatans miracles. Encore moins les prierai-je de nous démontrer les contradictions qu'ils y apperçoivent: la raiſon n'a point de priſe ſur des objets ſupérieurs à nos idées; & ces contradictions apparentes ſe réduiſent à lui arracher cet aveu, que c'eſt une folie d'examiner ce qu'il eſt impoſſible de concevoir. Mais je le demande ſans héſiter: quoi de plus grand, quoi de plus divin, que les myſteres de notre Foi, enviſagés ſous le point de vue, par où ils ſe rapprochent en quelque maniere de nos eſprits? quoi de plus propre à nous tracer de l'Etre infini une image proportionnée à ſa grandeur? Dans la Trinité, j'adore, ſaiſi de reſpect, ſes ineffables perfections, en reconnoiſſant qu'il eſt ſeul capable de les comprendre: dans les abaiſſemens du Chriſt, j'admire le triomphe de ſa gloire, les monumens de ſa juſtice & de ſa bonté. Par-tout cette juſtice infinie me fait trembler ſous la main d'un

Dieu

Dieu vengeur des crimes, mais par-tout cette bonté infinie m'attire vers un Dieu sauveur des hommes. Ce mot consolant de l'Apôtre, *Dieu a tant aimé le monde*, ce mot seul, selon la pensée d'un Orateur immortel,* ne doit-il pas dissiper nos doutes sur tous les mystères de l'Incarnation? Un amour infini ne sera-t-il pas fécond en prodiges? Heureux le Chrétien de pouvoir appuyer sa Foi sur ce fondement! Heureux, de faire à la Divinité un sacrifice de sa raison, & si consolant, & si raisonnable!

Voilà néanmoins ce qu'il plaît à l'Incrédule de laisser en partage aux esprits foibles. C'étoient sans doute de petits génies, que ces Philosophes qu'on a vu élever jusques aux *nues l'édifice des Sciences.* Bacon démêla une infinité d'erreurs, Descartes foudroya les préjugés dominans, Newton saisit le secret de la Nature, Pascal pesa l'air, Cassini mesura la Terre & les Cieux; mais tous plièrent lâchement sous le joug de la Religion. C'étoient des esprits foibles, que ces hommes dont les connoissances, les talens, & les ouvra-

* Voyez Bossuet, *Or. fun. de la Princesse Palatine.*

vrages, ont fait tant d'honneur à l'humanité? Boſſuet, Fénelon, Addiſſon, remplirent l'Europe du bruit de leur gloire, & inſtruiront tous les ſiecles à venir; mais ils eurent la foibleſſe de défendre la Religion, après l'avoir étudiée en Philoſophes. * Quoi! des abſurdités ſi palpables, ils ne les appercevoient pas? ou, ce qu'ils mépriſoient au fond de l'ame, ils oſoient, ces hommes vertueux, le célébrer comme un ouvrage divin? Et ce grand Corneille, & cet incomparable Racine, & ce judicieux Deſpréaux, & ce ſage la Bruyere, & ce Pope indignement calomnié, & tant d'autres ſi connus dans la Littérature, ſi admirés dans le monde; leur attachement à la Religion étoit donc un fanatiſme inſenſé? Les grands génies de Rome & d'Athenes décrierent à l'envi l'extravagance du Polythéiſme: pourquoi ceux de France & d'Angleterre, en des temps plus favorables à la vérité, ont-ils adoré avec le vulgaire la folie de la Croix?

J'avoue que l'Incrédulité a ſes héros dont elle

* Voy. Boſſuet, *Diſc. ſur l'Hiſt. univ.* 2e. part. Fénelon, *Lettres ſur divers ſujets concernant la Religion & la Métaphyſique.* Addiſon's Works, t. 3. *Of the Chriſtian Religion.*

elle exalte le génie & le courage. Quand même le nombre en feroit plus grand, je déplorerois les écarts de l'efprit humain, fans craindre que ces noms célebres balançaffent l'autorité des illuftres fectateurs de l'Evangile. Tremblons de diffamer par des calomnies quiconque fléchit le genou au nom de Jéfus! Mais pour ceux qui le blafphêment, leur mérite eft-il donc fi refpectable? n'auroit-on point à leur reprocher une licence de mœurs, dont les effets fe font fentir à l'efprit, & l'infectent des maximes empoifonnées que chériffent les paffions & que la confcience réprouve? une légéreté de caractère, toujours inquiette, flottante, capricieufe, & qui, en fe fixant même à l'irréligion, ne s'attache à aucun principe, & change de fyftême auffi fouvent que de goût? une fureur de fe diftinguer, qui fe complaît dans les monftres qu'elle enfante, & met fa gloire à heurter de front le fens commun? un pyrrhonifme extravagant, qui, à force de raifonner, éteint les plus vives lumiéres de la raifon? un orgueil indomptable, qui s'érige en maître du genre humain, & qui, en méprifant tout, trahit fa propre foibleffe? Que di-

rai-je de cette érudition superficielle, sujette à tant de méprises? de ces sophismes artificieux, qui décèlent la mauvaise foi? de ces railleries piquantes, prodiguées au défaut de preuves? de ces violentes satyres, dont la Philosophie est indignée? de ces infamies obscènes, si dignes d'être la parure de l'impiété? Ah! rendons-en grace au Ciel: la plûpart des impies ont moins travaillé à sapper les fondemens de la Religion, qu'à rendre l'irréligion méprisable & odieuse; leurs écrits réfutent leurs écrits: &, quoique l'on ne doive pas juger toujours de la doctrine par l'auteur, non plus que de l'auteur par la doctrine, ici du moins l'un ne fera point triompher l'autre, au jugement des Sages.

Qu'il y ait des esprits d'une meilleure trempe, de plus belles ames, indociles aux vérités de la Foi; on peut le croire. Ce sont des hommes, ou agités dans le tourbillon du monde, ou absorbés par les affaires, ou livrés tout entiers à des études profanes; trop dissipés ou trop délicats, pour approfondir la science du Chrétien; trop amoureux de la gloire, pour perdre de vue un instant les objets flatteurs

qui

qui les entraînent ; indifférens à tout autre objet, l'extérieur simple & austère de la Religion, sa vénérable obscurité, l'empire qu'elle exerce sur la raison, les dégoûtent, les révoltent : il faut adorer humblement & en silence ; ils veulent juger, discourir, étaler leur génie : chaque difficulté paroît un monstre à leurs yeux ; & au lieu d'y opposer cette multitude triomphante de preuves, dont l'assemblage forme autour de la Religion comme un rempart invincible ; au lieu de considérer le Christianisme sous cette face lumineuse, où la Divinité se montre presque à découvert ; ils ne l'envisagent que du côté le moins favorable ; ils en décomposent, en désunissent les parties, afin de les affoiblir, & de faire crouler l'édifice sur lui-même ; ils se persuadent qu'il tombe en ruines, parce qu'ils n'en connoissent ni les fondemens inébranlables, ni la merveilleuse construction. Ainsi, parmi ce nombre d'Incrédules, ceux même qui semblent l'être de bonne foi, & dont l'autorité est plus grande, ne le sont que par légéreté, par préjugé, par foiblesse ; la plûpart ayant moins étudié la Religion, que les fables les moins sérieuses ; & tous la jugeant avec audace, non sur le fond

de ſes myſtères, mais d'après les idées fauſſes qu'ils en conçoivent.

SECOND PREJUGÉ.

» Hé pouvons-nous la mieux connoître, » diſent pluſieurs Incrédules, que par les le» çons de ſes Docteurs, & par la conduite de » ſes plus fidèles partiſans ? mêlange bizarre de » ridicules controverſes & de ſuperſtitions pué» riles ! Là, on diſpute ſans fin ſur des mots; » ici, l'on attache la piété à des riens: là, » des raiſonnemens éternels n'aboutiſſent qu'à » embrouiller les matières; ici, les pratiques » extérieures compoſent un culte informe & in» digne de la Divinité; là, on ne trouve » qu'une Religion contentieuſe & ſophiſtique; » ici, qu'une écorce groſſière de Religion. » La vérité n'eſt-elle donc qu'un tiſſu de ſub» tilités obſcures, & la vertu, qu'un amas de » petiteſſes? « Et moi, je le demande à mon tour: parce que la Philoſophie a eu de tout temps ſes ſophiſtes, ennemis dangereux de la raiſon, pour laquelle ils affectoient de combattre; parce que les manéges de la chicane ont pénétré dans le temple de la Juſtice, & donné des entraves aux loix; la Philoſophie n'eſt-

n'est-elle qu'un cahos de ténébreuses futilités ? la Justice & les loix ne sont-elles que la chicane même ?

Plût-à-Dieu que la science de la Religion eût toujours été la science de l'Evangile, & que l'on se fût contenté de croire à la parole divine, sans vouloir, ni expliquer ce qui de sa nature est inexplicable, ni en savoir plus que les Apôtres ! Une imprudente & téméraire curiosité, trop gênée dans les bornes que la sagesse du Très-haut lui avoit prescrites, a pris l'essor, & voulant aller dérober les secrets du Ciel, s'est perdue dans ses folles prétentions. On vit, presque dès la naissance du Christianisme, des esprits présomptueux *fouiller dans les* abîmes de l'infini, se faire les interprètes & les juges des saints oracles, & répandre le mensonge sous le nom de la vérité qu'ils altéroient. Les hérésies, annoncées par St. Paul comme un mal inévitable, naissent les unes des autres, & en se combattant, déchirent le sein de l'Eglise. Tandis qu'elle les foudroie de ses anathêmes, les sçavants s'arment du raisonnement pour les confondre. Mais où s'emporte l'esprit humain, lorsqu'une fois la carriére est ouverte à son impétuosité

fougueuſe ! La néceſſité de la diſpute enfante la manie de diſputer ; une ſubtilité raiſonnable dégénère en raffinement frivole ; un ſaint zèle pour défendre les dogmes fait place à l'envie de créer des opinions ; des ſiecles d'ignorance introduiſent, pour comble de malheur, même dans le ſanctuaire de la Théologie, une Philoſophie barbare, qui ſubſtitue aux grandes choſes un jargon inintelligible ; Ariſtote, mal entendu, devient, peu s'en faut, le maître de quelques écoles chrétiennes ; ſes idées, ſes termes appliqués aux objets les plus auguſtes, en dégradent la majeſté ; & de faux ſçavans, entraînés par la coutume, idolâtres de leurs vains ſyſtêmes, abuſant de la parole de Dieu pour les étayer, compoſent de la révélation & de leurs propres rêveries, un corps monſtrueux de doctrine, qu'ils appellent ſcience ſacrée, & qui n'eſt ſouvent qu'une déraiſon pointilleuſe & imbécille.

Les Incrédules ont beau charger ce portrait de couleurs encore plus fortes. Ils prouveront bien que, dans les écoles, la vérité a quelquefois été obſcurcie de nuages & embarraſſée de ſophiſmes : nous en conviendrons avec eux ; que l'on a pouſſé à l'excès la licence de

raisonner sur des choses où la raison ne peut atteindre : nous reconnoissons cet abus ; que l'on a offusqué les lumiéres pures de la Foi & de la Morale, par un mêlange d'opinions arbitraires étalées avec trop de confiance : nous en gémissons ; que l'on s'est acharné souvent à des disputes infructueuses, en perdant de vue les principes de la sagesse : nous voyons partout le foible de l'humanité. Mais enfin, l'Evangile, cette source incorruptible de notre Foi, n'est-il pas toujours le même ? ces anciens Docteurs, dont l'éloquence fut comme inspirée par les livres saints, ont-ils affoibli ou profané la révélation par des inepties ? l'Eglise confondit-elle jamais la parole de Dieu avec les systêmes de l'homme ? ses décrets & ses canons *authentiques sont-ils* enveloppés de problêmes ? &, pour ne pas chercher bien loin des exemples, lorsqu'un Pétau débrouille les dogmes avec tant d'érudition & de dignité ; lorsqu'un Bossuet expose la doctrine Catholique avec une briéveté si forte & si lumineuse ; lorsqu'un Bourdaloue, expliquant la Religion sans détour & sans verbiage, la fait voir si belle dans ses mystères, si sage dans ses loix, si divine dans son institution ; lorsque les Tille-

mont, les Thomaſſin, & tant d'habiles Critiques, & tant de Théologiens judicieux, la débarraſſent de ces plantes paraſites & étrangères que l'ignorance a fait naître dans ſon ſein: n'eſt-ce pas un préjugé téméraire, injuſte, de prendre pour la Religion elle-même les chimères de quelques eſprits vainement ſubtils & ridiculement entêtés?

J'en dis autant de ces ſuperſtitions populaires, dont les Incrédules ſe font un trophée aux dépens des vrais devoirs du Chriſtianiſme. Oui ſans doute, le peuple groſſier & les eſprits foibles, rarement ſavent diſtinguer la Religion d'avec un ſimulacre qui en a la forme. Plus les temps de barbarie, ſi funeſtes à la raiſon, ont épaiſſi les ténebres & multiplié les erreurs, plus auſſi la ſuperſtition a-t-elle dû faire de ravages. Comment des têtes crédules & échauffées, ſans lumiéres, ſans principes, n'auroient-elles pas adopté des fables, réaliſé des fantômes? eſt-il étrange que, parmi une foule d'hommes pieux & ignorans, quelques-uns ayent chargé la piété de pratiques ſuperflues & frivoles; d'autres ayent attaché le mérite à de vains uſages, quelquefois incompatibles avec les devoirs; d'autres vou-

voulant raffiner ſur l'Evangile, ayent tracé à leur mode des plans de vertu, où la vertu n'eſt que gênée, timide, minutieuſe, trop eſclave des petites choſes pour ſe porter librement aux grandes? C'eſt une manie naturelle à l'homme, de vouloir ériger en loix ſes caprices, ſes inventions, ſes habitudes; & c'eſt une ſuite de la foibleſſe ou de l'injuſtice humaine, de confondre ſouvent les abus avec les loix.

Ecoutez la Religion; elle vous crie comme ſon divin Légiſlateur: *Adorez Dieu en eſprit & en vérité.* Le culte extérieur établi par elle, ce culte abſolument néceſſaire au commun des hommes pour unir leurs eſprits même à la Divinité inviſible; ce culte, où la célébration des myſtères, la majeſté des cérémonies, les louanges du Seigneur & de ſes Saints, n'inſpirent que des ſentimens de vertu; jamais fut-il oppoſé aux ſages maximes qui doivent régler la conduite de la vie? La Religion vous dit-elle: Abandonnez vos familles, vos emplois, vos affaires, pour fatiguer le Ciel de priéres inutiles qui abſorbent votre temps le plus précieux? Non; elle vous dit: Priez ſans ceſſe, par les mouvemens d'un cœur toujours attaché à l'Etre ſuprême; demandez briévement ce qu'il vous faut, à ce père tendre qui

voit

voit le fond de votre ame; ſur-tout méritez ſes faveurs en rempliſſant toutes vos obligations. Vous, dit-elle: Fuyez le commerce des hommes, ou portez-y la triſte ſévérité du cloître; point d'amuſement ni de plaiſir, point d'eſtime ni de goût pour les objets qui intéreſſent l'humanité; ruinez vos corps par de cruelles macérations, & que le monde ſoit pour vous la Thébaïde? Elle vous dit: Jouiſſez du monde ſans y borner vos deſirs ni vos eſpérances; raportez à l'auteur de tous les biens l'uſage de ceux qu'il vous a donnés; ſoumettez vos ſens & vos paſſions au joug aimable de la vertu: vous êtes faits pour la ſociété, conſacrez-lui vos talens, travaillez à ſa gloire & à ſon bonheur; mais ne perdez point de vue cette patrie éternelle où doivent être récompenſées les vertus chrétiennes. Vous dit-elle: Arrachez juſqu'à la derniére fibre cet amour propre eſſentiellement attaché à notre nature, principe de force comme de foibleſſe, de grandes comme de petites actions? Elle vous dit: Défiez-vous de ſes artifices, réprimez ſes emportemens, donnez-lui pour frein les préceptes de l'Evangile: s'il vous eſt ordonné d'aimer les autres *comme vous-même*, il vous eſt ordonné ſans doute de vous aimer en ſage,

pour

pour acquérir les vrais biens de l'homme, & non pas en insensé, pour vous perdre dans un abîme de maux. Enfin, que vous prescrit la Religion? Telle ou telle pratique indifférente? non. Telle ou telle dévotion arbitraire? non. Seulement quelques pieux exercices, aussi propres à vous élever vers Dieu, qu'à prouver votre soumission à ses loix; quelques austérités utiles, dont les sens redoutent moins la rigueur, que l'esprit d'indépendance n'en abhorre la contrainte: la loi naturelle, à la tête de tous ces devoirs; mais épurée, perfectionnée, & marquée au sceau d'une sagesse divine.

Hélas! si des visionnaires fanatiques ont abusé de la simplicité de plusieurs siecles, l'incrédulité excessive du nôtre se précipite dans un excès tout différent. Alors du moins, on regagnoit par la piété ce que l'on perdoit du côté de la raison: aujourd'hui une raison superbe ne laisse rien à la piété; &, sous prétexte de chercher Dieu en esprit, elle le bannit entiérement du cœur. En dépouillant la Religion de ce qui frappe les sens, on lui arrache ce feu divin dont elle embrasoit les ames; on oublie que les sentimens s'affoiblissent, s'éteignent d'eux-mêmes, s'il n'y a rien au dehors

hors qui les excite & leur ferve d'aliment. Combien d'ufages refpectables, que l'on ne craint point de mettre au rang des plus viles fuperftitions! mais ces détails font étrangers à mon fujet. Ce que la Religion ne regarde pas comme effentiel, n'en faifons pas ici une matiére de difpute. Pourquoi les Incrédules s'attachent-ils à cette écorce? que gagnent-ils à décrier telle pratique religieufe, telle opinion fcholaftique? Ne décèlent-ils pas dans cette manœuvre, ou une odieufe malignité, ou une prévention injufte? la premiére, en calomniant la Religion fous un mafque de critique; la feconde, en prenant la Religion pour ce qu'elle ne fut jamais.

TROISIEME PREJUGE'.

Un autre préjugé plus fpécieux, & d'autant plus funefte qu'il infecte aujourd'hui la Littérature, & gagne de proche en proche les beaux efprits; c'eft que la Religion met obftacle aux progrès de la raifon & des Sciences. Les Incrédules ne ceffent de le répéter; ils fentent que rien n'eft plus favorable à leur parti: car, fi la raifon qui fait le caractère diftinctif de l'homme, fi les Sciences dont elle eft

le

le flambeau, si la vérité qu'elle rend sensible, ne peuvent s'allier avec la Religion; celle-ci n'est qu'une chimère enfantée par l'esprit d'erreur & de mensonge. Ne craignons pas cependant d'exposer ici leurs plaintes injurieuses: il ne faut rien dissimuler dans une pareille cause; & la Religion n'a besoin d'aucun subterfuge pour se défendre.

» Quel est donc, s'écrient ses adversaires, » ce despotisme barbare sous lequel on veut » nous faire ramper? Il sera défendu à l'esprit » humain d'avoir des pensées à soi, & d'examiner celles d'autrui? il ne pourra s'échapper du cercle étroit des opinions reçues, sans » être à chaque instant arrêté par la crainte superstitieuse de heurter la foi du peuple? tou» *jours abîmé dans un océan* de ténebres, il » ne pourra, malgré l'instinct & les droits de » la nature, chercher la lumiére, son élément? » &, s'il commence à l'entrevoir, il faudra qu'il » s'aveugle lui-même pour croire tout sans ba» lancer, parce que des hommes impérieux lui » disent, Croyez, & ne doutez point. Ah! » c'est bien assez qu'ils ayent tenu durant tant » de siecles, le monde entier, asservi à leur » ignorance. Ne pensant point, & faisant un

» cri-

» crime aux autres de penſer, à quel aviliſſe-
» ment ont-ils réduit la raiſon! que d'abſur-
» dités établies comme des principes! que d'er-
» reurs conſacrées par le préjugé! que de bar-
» riéres élevées contre le bon ſens! les Antipo-
» des regardés comme une fiction impie! le
» Péripatétiſme reſpecté comme faiſant corps
» avec la Foi! Galilée dans les fers & traité en
» ſcélérat pour avoir connu le Ciel! tous les
» génies qui combattirent certains préjugés ab-
» ſurdes, tous, en butte à la perſécution! Et
» aujourd'hui que la vérité s'eſt fait jour à tra-
» vers ce cahos épouvantable, le zèle aveugle
» ne fait-il pas ſes efforts pour l'y replonger?
» Un grand homme peut-il enſeigner quelques
» vérités inconnues, ſans être pourſuivi par les
» clameurs, les invectives, les calomnies mê-
» me d'une populace d'eſprits vains & acariâ-
» tres, qui bornés au malheureux talent de
» diſputer ſur ce qu'ils n'entendent point, éplu-
» chant les ſyllabes & ignorant le fond des
» choſes, empoiſonnent tout pour avoir le plaiſir
» de tout cenſurer, trouvent des impiétés où
» ils ne trouvent pas leurs ſentimens, & oppo-
» ſent la Religion à tout ce qui contredit leurs
» idées; oubliant que leurs ſemblables l'ont fait

» avant

» avant eux mille & mille fois, & que le vrai a
» tôt ou tard triomphé de leurs sophismes?
» Religion admirable, qui arme ses partisans
» contre la raison & l'évidence.

Tel est le langage des Incrédules. Si leur bile, échauffée par la haine & la colère, se répand sur des hommes dignes de respect, ce n'est pas ce que je dois examiner. Pour décrier la Religion, il faut bien qu'ils en décrient malignement les défenseurs. Mais ne perdons point de vue l'objet principal, & tâchons de couper ici la racine même du préjugé. La Religion accusée de mettre obstacle aux progrès de la raison! Hé, que seroit encore aujourd'hui la raison sans elle? qu'étoient ces Sages si célebres dans le Paganisme? qu'étoient leurs *dogmes, leurs systêmes?* Vérités importantes, & monstrueuses absurdités; voilà ce qui compose ces anciens chefs-d'œuvres de l'entendement humain. Dieu & l'homme, quel vaste champ, où toutes les contradictions imaginables sont accumulées à l'infini! Il faut l'avouer; nos Incrédules raisonnent mieux pour l'ordinaire que ces illustres Philosophes: ils ont emprunté de la Religion leurs lumiéres, & ils s'en servent pour lui insulter!

Quoi

Quoi donc? parce qu'elle nous arrête au bord des abîmes, où l'esprit audacieux, qui s'élance hors de sa sphère, ne peut manquer de se perdre sans retour; nous défend-elle de sonder les profondeurs de la Nature, & de faire du monde entier l'objet de notre étude & de nos recherches? Tant de génies, sous ses auspices, ont porté leurs pensées d'un pole à l'autre, du centre de la Terre au plus haut des Cieux, du moment présent à celui où commencèrent les siecles! jamais la trouvèrent-ils contraire à leurs desseins & à leurs efforts? Arts, Sciences, Litterature, & Politique, & Morale, tout en ces derniers temps est devenu un théâtre de découvertes & de prodiges, au-delà desquels l'ambitieuse curiosité ose à peine étendre ses vues & ses espérances: que l'on nous assigne le point, où la Foi n'a pu s'accorder avec la raison. Quel homme sensé, parmi tant de Chrétiens instruits, doute que les livres saints ne soient l'école de la vie, plutôt que d'une science profane; que si les faits qui nous y sont révélés, semblent démentis en quelque chose par les faits de la Nature, ce ne soit la faute de ceux qui s'attachent trop à la lettre, & ne connoissent point assez l'esprit de

ces

les ouvrages divins; en un mot, que cet ordre d'événemens miraculeux qu'il faut croire, ne soit étranger à l'ordre naturel des choses, qu'il est permis d'examiner? Aussi ont-ils cru, les puissans génies, à qui nous devons nos plus rares connoissances; & la Foi, loin de les détourner du bon chemin, leur a servi de guide pour éviter les écueils. Dociles sans foiblesse, & hardis sans présomption, dès que le doigt du Créateur leur a marqué des limites, saisis d'une *crainte religieuse*, ils ont adoré les loix de la suprême raison. Mais lorsque des hommes timides & arrogans ont prétendu les captiver par le despotisme ou par les scrupules de l'ignorance; alors ils ont senti que leur raison étoit libre, que les erreurs antiques étoient des *erreurs, que la tyrannie de l'opinion* déshonoroit la Nature, & que secouer un joug si honteux, c'étoit faire usage des droits que le Ciel nous a donnés. On a vu s'évanouir devant eux les chimères, les extravagances scientifiques; & mille superstitions, tourmens de la crédulité de tous les peuples; & mille fables, prétendues pieuses, qui attiroient injustement sur notre Foi la dérision des impies. O Philosophie vraiment *chrétienne*, qui dépouille la Religion de tout

ce qui altère sa pureté & ternit sa gloire! O heureuse liberté de la raison, qui soumise à la Religion seule, jouit sous son empire du droit de penser, sans en abuser jamais par une aveugle licence!

Que l'Incrédulité maintenant nous montre ces merveilleux progrès dont la raison lui est redevable: qu'elle nous étale ses découvertes, ses chefs-d'œuvres, les services qu'elle a rendus à l'esprit humain. Combien de systêmes en effet n'a-t-elle pas, ou produits, ou renouvellés dans ces derniers siécles, lesquels changent toutes nos idées, placent le destin sur le trône du Créateur, ravalent l'homme à la condition des bêtes, ordonnent la structure & l'économie de l'univers au gré d'une imagination frénétique, réduisent en poudre les principes des mœurs & des Sciences, & nous abandonnent à un doute affreux qui nous laisse à peine le sentiment de notre être? L'admirable secret de perfectionner la raison! les grands avantages qui nous viennent des Incrédules! Mais que ne s'accordent-ils entre eux, pour anéantir de concert les vérités répandues par tout le monde! Je dis, entre eux! En est-il un seul qui s'accorde avec soi-même, & qui bientôt, dans le

sang

sang froid de la réflexion, ne démente au moins en secret ce qu'il publioit n'aguères avec une sorte d'entousiasme? Tant il est impossible à la raison, quand elle n'a plus de frein ni de regle, de ne pas faire des chûtes humiliantes dont ensuite elle soit forcée de rougir!

Et l'on se déchaîne contre ces graves Ecrivains, qui, animés du même zèle que nos plus illustres Magistrats, tâchent d'opposer une digue au débordement de l'impiété? C'est-à-dire qu'il faudra se taire, lorsque l'ennemi est aux portes, & que, le flambeau à la main, il donne le signal d'un incendie universel. Récriez-vous, j'y consens, contre ces Critiques ombrageux, qui empoisonnent de leurs soupçons les choses les plus innocentes, & qui pressent *avec effort les expressions* d'un génie mâle & profond, pour en tirer un mauvais sens à quoi il ne pensa jamais; contre ces satyriques calomniateurs, dont l'envie & la haine, s'acharnant sur des noms illustres, affichent le zèle de la Religion en violant ses devoirs les plus sacrés, & ne servent qu'à fournir des armes à la méchanceté de ses ennemis; contre ces raisonneurs sans philosophie, qui, par un étalage ruineux de paralogismes, affoiblissent la cause de

la vérité, & concourent, sans le vouloir, au triomphe de l'erreur. De tels hommes, nous l'avouerons à regret, ont pu donner lieu au préjugé qui nous occupe. Au milieu de leurs invectives, on s'est ressouvenu que ces illustres Philosophes, aujourd'hui les oracles de la terre, avoient été, de leur temps, poursuivis avec la même violence & frappés des mêmes traits. On a vu que les batteries dressées contre eux n'étoient que de méprisables machines, fabriquées par l'esprit de secte, & qui s'étoient rompues d'elles-mêmes; & parce que des zélateurs superstitieux ou méchans ont profané le nom de Dieu, en le mêlant à leurs satyres & à leurs sophismes, on a dit: La Religion est l'ennemie des Sciences; la Religion est toujours armée contre la raison. Oui, elle doit l'être contre une raison corrompue, qui ne respecte ni loix, ni mœurs, ni vérités, ni devoirs: elle doit lancer l'anathême contre des monstres qui outragent le Ciel & pervertissent la Terre; mais ce n'est point à elle, j'en atteste ses propres maximes, que l'on peut imputer des calomnies qu'elle abhorre, des personalités qu'elle condamne, des chicanes qu'elle méprise. Du sanctuaire où Dieu l'a placée, elle instruit

les

les hommes, & ne vétille point avec eux; elle présente la lumiére à ceux qui s'égarent, & n'offense point leur personne; elle livre aux savans la Nature entiére, & ne se réserve que les objets de la révélation; enfin loin de tyranniser la raison & de lui arracher son flambeau, elle ne lui défend pas même de porter modestement ses regards, & d'étendre sa critique sur les abus qui peuvent naître jusques dans l'Eglise.

QUATRIEME PREJUGE'.

Que penser donc d'un préjugé beaucoup plus étrange, qui, tout horrible qu'il est, se produit ouvertement, de maniére à en imposer aux *esprits* superficiels, & à faire douter, en imputant à la Religion tous les excès du fanatisme, si elle n'est pas un fléau des plus redoutables au genre humain? Il étoit réservé à notre siecle, de voir ce blasphême répandu de bouche en bouche, & accrédité par des Auteurs que l'abus de leurs talens a rendus eux-mêmes le fléau de la société.

A les entendre, » la Religion Chrétienne, » depuis que Constantin l'eut mise sur le trone » des *Césars*, n'a cessé d'agiter les peuples &

» les royaumes, de souffler le feu de la discor» de, de faire couler des fleuves de sang. L'am» bition du Sacerdoce, luttant presque toujours » contre l'Empire, se jouant des droits les plus » inviolables, & armant les sujets d'un fer sa» cré contre les Souverains; les guerres civiles, » renaissantes de la destruction & du carnage, » les frères égorgeant les frères sous l'étendart » de la Religion, les citoyens déchirant les en» trailles de leur patrie par des fureurs cano» nisées comme un zèle saintement héroïque; » un levain éternel de dissentions fermentant, à » l'ombre de la paix, dans des esprits inquiets, » factieux, pour qui le repos public n'est rien » au prix de leurs opinions & de leurs vains » argumens; des persécutions plus que barbares » exercées sur des malheureux, dont le seul » crime étoit de ne pas penser comme leurs » persécuteurs; un fanatisme détestable, qui » sacrifie à la superstition les premiers devoirs » de la Nature: voilà, disent-ils, ce qu'a pro» duit de tout temps & en tout lieu, une secte, » que l'on prétend inspirée par l'Etre infiniment » sage & bienfaisant!

Impies! & vous prétendez connoitre la Religion, que vous peignez de couleurs si odieuses?

ses? & vous connoissez cette morale si douce, si compatissante, si sublime, qui n'annonce que la paix, ne respire que la charité, ne commande que la vertu? Elle rend le Sacerdoce rival & jaloux de l'Empire, cette Religion, qui veut pour Ministres, des hommes détachés de la terre, dont la puissance spirituelle n'a pour objet que le soin des ames, & pour but que les biens invisibles de l'autre vie? elle soulève les Sujets contre les Princes, cette Religion, qui représente les Princes comme les dépositaires de l'autorité de Dieu même? elle excite les troubles, divise les Citoyens, allume les guerres, cette Religion, qui nous ordonne d'aimer nos ennemis, & qui prie pour ses plus ardens persécuteurs? elle cherche à *s'étendre, à se maintenir* par le fer, le feu, les supplices, cette Religion, qui conduit ses sectateurs, comme de paisibles agneaux, à la boucherie où les tyrans les immolent? elle inspire le fanatisme & bouleverse la société, cette Religion, si ennemie des superstitions judaïques, si zélée à cimenter la concorde entre les hommes, & à faire régner par-tout le bonheur, avec les devoirs & la vertu?

Dites, dites que dans le Christianisme il

s'est rencontré des fanatiques, de faux dévots, des ambitieux, des barbares, des profanateurs; c'est-à-dire, des hommes qui deshonoroient par leurs vices la Religion la plus sainte, & qui trouvoient dans elle la condamnation de leurs excès. Dites que la révolte des sectaires & des Incrédules contre l'Eglise, a souvent allumé des feux que l'on a cru quelquefois devoir éteindre avec le sang. Dites que le nom de Jesus-Christ, comme celui de Jupiter & de Mahomet, a souvent servi de prétexte aux passions effrénées, pour colorer leurs desseins, & autoriser leurs fureurs & leurs injustices. O souvenir lamentable! oui, c'est des mains de ses enfans que la Religion a reçu ses plus profondes blessures. Combien de fois en a-t-elle gémi? combien de fois a-t-elle réclamé contre des attentats sacrilèges? Ses maximes du moins ont subsisté inaltérables parmi les désordres; & puisqu'elles élévent la voix contre les Chefs de l'Eglise, quand ils abusent de leur pouvoir & profanent leur ministère; quelle force n'ont-elles pas pour confondre les Incrédules, quand ils rejettent sur la Religion des horreurs, que la Religion nous fait détester?

Dé-

Détournons nos yeux de ce funeste spectacle. La Religion n'en offre-t-elle point d'autre qui puisse nous consoler & nous ravir? Je vois le monde souillé de crimes auxquels il consacra souvent des autels, je le vois changer de face, & devenir le théâtre d'un nouveau genre de vertus, également digne de notre admiration & de notre amour. L'indomptable orgueil céde à une humilité auparavant inconnue, qui s'éléve sans faste au-dessus des grandeurs humaines, & oublie sa propre grandeur; la soif des richesses, à une incroyable générosité, qui n'estime les biens d'ici-bas qu'autant qu'ils servent au secours des malheureux; le goût des voluptés, à une innocence de mœurs pour laquelle tout plaisir est sans attrait, dès qu'il a une teinture de vice; la violence de l'amour-propre, à un amour des hommes qui va jusqu'à leur rendre le bien pour le mal; l'emportement des passions criminelles, à une passion unique, victorieuse & du monde & de la mort, à la passion du devoir. Des ames foibles, nées dans la fange & dans les ténébres, deviennent des héros en courage, & confondent par leur sagesse la plus haute philosophie; des

cœurs

cœurs endurcis dans le crime font transformés en modèles de fainteté; des peuples barbares & inhumains fe foumettent aux loix, & pratiquent une morale qui les rend, je ne dis pas, moins féroces, mais juftes & bons; des fociétés nombreufes raffemblent dans leur fein toutes les vertus, portées quelquefois jufqu'au prodige: les chefs, voués tout entiers au fervice des membres; les membres, unis & paifibles fous la douce autorité des chefs; une feule ame, dans une foule de caractéres oppofés; une feule loi, pour fubjuguer mille paffions contraires: Dieu, régnant fur une multitude de mortels, comme un bon pére qui gouverne avec amour des enfans dociles: tels font les miracles que l'on ne peut contefter au Chriftianifme, & qu'il a multipliés dans le monde. * Un cœur, ami de la vérité, peut-il

* L'hiftoire eccléfiaftique, ancienne & moderne, en fournit plufieurs exemples; mais il fuffit de jetter les yeux fur les premiers fiecles de l'Eglife (Voyez Fleury, *Hift. Eccléf. & Mœurs des Chrétiens.*) Par rapport à des temps plus triftes, on peut citer ces paroles d'un Hiftorien célébre, que l'on ne foupçonnera point d'être ou flatteur ou trop crédule. » Ammian Marcellin dit » que les Chrétiens de fon tems fe déchiroient entr'eux » comme des bêtes féroces. Il y avoit de grandes ver» tus qu'Ammian ne remarque pas: elles font prefque » tou-

il ne pas fixer sur cet objet des regards de complaisance ? Il juge par les biens sans nombre qu'a produits la Religion, de ceux qu'elle produiroit toujours, si elle ne trouvoit pas des rebelles, conjurés contre leurs propres intérêts : il déplore leur aveuglement, & n'en est que plus touché de reconnoissance envers ce grand Dieu, qui nous a donné la lumiére, & nous a frayé la route du vrai bonheur.

Qu'on ne s'imagine point d'ailleurs, malgré les progrès & les ravages de l'impiété, que la Religion n'est plus sur la Terre qu'un tronc desséché, stérile, dépouillé de ses ornemens & de ses fruits. Ah ! le Christianisme fleurit toujours dans les plus belles contrées de l'Europe, & par-tout il fait du bien à l'humanité. *Peuples*, vous voyez encore au faîte des honneurs & de la puissance, quelques ames aussi royales que chrétiennes, qui ont appris de la Religion à s'attendrir sur vos miséres & à les soulager, à ne combattre que pour

» toujours cachées, sur tout à des yeux ennemis, & les » vices éclatent. L'Eglise de Rome fut préservée de » ces crimes & de ces malheurs ; ... elle resta long- » temps tranquille & sage au milieu d'un Sénat & d'un » Peuple idolâtre. « *Essai sur l'Histoire générale, par M. de de Voltaire, c. 5.*

pour votre liberté & pour vous rendre une heureuſe paix, à ſe faire aimer en protégeant la Juſtice & veillant au maintien des loix. Princes, vous avez encore une infinité de ſujets fidèles, dont l'obéiſſance, le zèle, l'inviolable attachement pour vos perſonnes ſacrées, ont leur principe dans la Religion, & doivent vous la rendre infiniment chère. Mais que ce principe des devoirs vienne une fois à manquer, à quels déſordres, ô Ciel! la ſociété ſera-t-elle en proie? Plus de frein, ni pour ces grands, armés de la foudre, qui peuvent au gré de leurs caprices écraſer la foible innocence, & ſe baigner dans le ſang & dans les larmes des malheureux; ni pour ces caractères bouillans & redoutables, qui d'eux-mêmes ſe portent aux derniers excès, & franchiſſent hardiment toutes les barrières: plus de remords dans les crimes honteux, plus de reſſource à la vertu chancelante, plus de motifs qui nous excitent fortement au bien, plus d'eſpérance ferme qui nous ſoutienne dans les diſgraces, plus de regles conſtantes ni de devoirs ſolidement établis. Les paſſions, ces guides aveugles, ces tyrans de nos ames, ces furies de l'humanité, (lorſqu'elles ne ſont pas

soumises à la sagesse) ces passions, que toute la force des loix & de la Religion réunies contient à peine; ces passions, qui tous les jours bravent la honte, la mort, le Ciel & l'Enfer; elles seront nos loix, que dis-je? notre Religion, nos Dieux! C'est ainsi que l'Incrédulité réforme les vices du Christianisme. Voilà ce qui lui donne le droit de censurer la Religion, & de lui reprocher en face presque tous les maux de l'humanité.

Hé bien, que la patrie elle-même soit juge de cette cause. A son tribunal, la Religion ne craint point de comparoître, ni d'être confrontée avec sa dangereuse ennemie. L'une & l'autre doit s'y montrer sans déguisement: on pésera leurs maximes, on examinera leurs *procédés; l'équité prononcera.* Voyez la Religion, simple & modeste, n'ayant pour défense que la Croix & l'Evangile, & tirant sa force des grands exemples qu'elle donne, & des persécutions injustes qu'elle essuye: voyez l'Incrédulité, au front superbe & hautain, se souriant à elle-même, insultant à tous les siécles, méprisant tous les esprits qui ne lui rendent pas hommage, & couvrant la honte d'une origine suspecte par une ostentation de belles

maximes dont on cherche en vain les effets.
La premiére attaque les vices dans leur racine, captive les esprits & les cœurs sous le joug d'une tranquille obéissance, établit l'ordre & la subordination dans tous les états, & donne pour base aux devoirs de la société civile, la volonté immuable de l'Etre suprême: la seconde, à force de semer des doutes, d'affoiblir les liens de la dépendance, de lâcher la bride aux passions, ébranle les fondemens de la société, & ouvre la carriére à tous les vices. L'une raisonne peu, agit beaucoup, &, par les motifs qu'elle propose, rend les ames les plus communes capables des plus grandes actions: l'autre, raisonnant où il faut agir, énerve la vigueur de l'ame, & brise l'unique ressort qui puisse pousser le commun des hommes aux actions vertueuses. L'une a droit de se glorifier de tout ce que ses disciples ont fait de bien, des exemples de sainteté & de grandeur d'ame dont ils ont rempli l'univers; c'est elle qui les animoit, qui les soutenoit; & le vice, non, jamais le vice ne s'est glissé parmi eux, qu'elle ne l'ait poursuivi & confondu, ou par son autorité, ou par ses maximes: l'autre est coupable de tous les excès de ses

par-

partisans; si la licence de penser & d'écrire se joue des loix & des mœurs, & porte ses attentats jusqu'au trone des Souverains; si les passions foulant aux pieds les remords, ne craignent que les yeux des hommes & le glaive de la Justice humaine, n'est-ce pas une suite naturelle des principes de l'Incrédulité? & si l'Incrédule a des vertus, ne semble-t-il pas alors faire violence à son systême? En un mot, que la Religion gouverne un peuple par les loix de l'Evangile: (ce n'est *point* ici la chimère de cette République de Platon, qui n'exista jamais que dans les rêves du Philosophe) on verra un peuple sage, un peuple juste & pacifique, aussi heureux qu'il nous est permis de l'être dans ce *séjour* d'affliction & de mort. Mais que l'Incrédulité infecte la constitution d'un Empire: on verra bientôt, & on l'a vu trop souvent, la vertu altérée dans son germe, les passions déchaînées & furieuses, le corps de l'Etat exposé à des secousses violentes, dont les suites ne peuvent être qu'affreuses.

O vous, qui par vos discours, vos écrits, vos exemples, & vos cabales, affoiblissez de jour en jour l'esprit de Religion au centre du Chris-

Christianisme; vous êtes citoyens, vous vous piquez de zéle pour la patrie, & d'humanité pour vos semblables. Comment donc prenez-vous plaisir à jetter le trouble & la terreur dans nos esprits, & à plonger le poignard dans le sein de votre patrie? Quand même la Religion ne seroit, comme vous osez le dire, qu'un ressort puissant & nécessaire, soit pour contenir, soit pour exciter les hommes: il faudroit la respecter, la défendre. Et ignorez-vous, sçavans Philosophes, ce que c'est que l'hydre du peuple; ce qu'on risque à lui ôter un frein salutaire, & à lui faire goûter les amorces d'une funeste liberté? oubliez-vous de quoi sont capables les passions fougueuses de la multitude, lorsqu'elles ne craignent plus ni Dieu vengeur, ni avenir éternel? L'histoire nous l'apprend assez: la décadence de la Religion entraîna toujours celle des Etats. Mais encore, est-ce l'ouvrage des Législateurs que vous vous efforcez de détruire? S'il y a une Religion véritable, (c'est demander, s'il existe un Dieu) vous convenez sans peine que la nôtre mérite la préférence. Vous-mêmes, n'en avez-vous pas reconnu la divinité? & vos doutes, & vos problêmes, & tous vos rai-

raiſonnemens, ont-ils effacé les traits lumineux dont elle frappe ſouvent vos eſprits? Quoi! peu fermes dans vos propres opinions, emportés tour-à-tour par un flux & un reflux de penſées contradictoires, du Pyrrhoniſme à la Foi, de la Foi au Déiſme, du Déiſme peut-être à l'Athéiſme, où rien ne peut vous fixer, qu'un horrible déſeſpoir; vous nous arrachez, à nous, ce qui faiſoit notre ſécurité, notre conſolation, notre eſpérance; ce qui nous enchaînoit à la vertu, & nous faiſoit abhorrer le crime; ce qui, dans le ſein d'un Dieu propice, nous ouvroit l'aſyle de la miſéricorde & du ſalut? Eſt-ce là le fruit de cette glorieuſe liberté de penſer, dont vous êtes ſi fiers & ſi jaloux? Penſez, imaginez de nouveaux poi*ſons, inventez de nouveaux* moyens de perdre les hommes, & faites-vous honneur de vos découvertes.

Mais, décrier le fanatiſme & la ſuperſtition, dévoiler l'ambition & la fourberie de Miniſtres impoſteurs, s'élever contre des abus qui déshonorent le Chriſtianiſme, eſt-ce combattre la Religion? ou n'eſt-ce pas plutôt la venger? Ainſi pouvoient s'exprimer ces doctes & ſaints perſonnages, qui, en divers

 temps,

temps, ont été & les oracles & les réformateurs de l'Eglise. Mais vous, en inspirant un dédain philosophique pour les dogmes essentiels de la Foi; vous, en attachant le mépris, avec l'idée de superstition, à tous les dehors d'une véritable piété; vous, en chargeant le ministère sacré de tous les scandales de quelques indignes Ministres; vous, en affectant de dissimuler tout ce que la Religion a de divin, pour exagérer tout ce que les hommes y ont mêlé de profane; vous, en excitant contre l'Eglise, tantôt la risée, tantôt les murmures & l'indocilité de ses enfans; vous couvrirez vos pernicieux desseins d'un masque de zèle & de sagesse? Il est, il est sans doute des préjugés à combattre, des abus à déraciner. La Religion y gagnera toujours, lorsqu'une main prudente & habile les détachera de ces objets, si délicats & si respectables, à quoi ils tiennent trop souvent. L'Eglise n'a-t-elle pas, surtout en France, quelques Historiens, d'une sagacité & d'un mérite reconnu; philosophes avec modération, & chrétiens avec discernement; aussi zélés pour la Foi, que formidables aux préjugés; ne croyant jamais sans de bonnes preuves, & disant le vrai sans détour? Qu'ils

savent

ſavent bien, dans le creuſet de la critique, ſéparer les droits légitimes d'avec les uſurpations odieuſes, les inſtitutions de l'Egliſe d'avec les ouvrages du caprice & de la nouveauté, la profonde & ſublime Théologie d'avec les mauvaiſes études, les délires & les excès du fanatiſme d'avec l'eſprit de la ſolide piété, les abus enfin d'avec les principes de la Religion! Auſſi la rendent-ils d'autant plus recommandable, qu'on la voit ſubſiſter toujours pure, toujours la même, malgré tout ce que les hommes ont pu faire pour la corrompre. L'ouvrage des hommes, vicieux ou ignorans, tombe en pouſſiére: l'ouvrage de Dieu, ſoutenu par ſa propre force, demeure ferme au milieu de ces débris, & fixe les regards, *l'admiration de tout le monde.* Tant l'amour de la *vérité* s'accorde avec les intérêts de la vraye Religion!

S'il ſe trouve des Incrédules, inſenſibles à tous ces traits de lumiére; vous du moins, qu'ils tâchent de ſéduire & d'entraîner ſur leurs traces, renoncerez-vous ſans autre garant à la Religion de vos péres? Les reproches par leſquels on veut la noircir, je les ai fidellement expoſés dans ce Diſcours: ſont-ils juſ-

tes, ou non? décidez, pourvu que vous examiniez : & jamais y eut-il objet plus digne d'un sérieux examen? Si Dieu a parlé, si la Religion est sa loi, si vous devez être jugés sur cette loi; & que, sans raison, sans motif, dupes volontaires des préjugés les plus frivoles ou des passions les plus aveugles, vous trahissiez la vérité, votre conscience, votre Dieu: tremblez! cette vie n'est qu'un moment, l'ame est immortelle: vous allez tomber entre les mains du Juge suprême; la Religion vous cite à son tribunal & prononce votre Arrêt. ...Hélas! elle devoit vous justifier, & assurer votre bonheur.



ARTI-

ARTICLE SECOND.

LETTRE A Mr. TOWN.*

SUR

Une Fabrique d'ornemens pour l'esprit.

MONSIEUR,

VOus avez très-bien prouvé dans votre derniere feuille que les vétemens du corps peuvent servir à l'ornement de l'esprit. Je suis convaincu qu'il n'est aucun homme qui ne fût aussi charmé d'embellir son esprit que *de parer sa figure, si l'on* pouvoit se procurer des connoissances & de la vertu avec la même facilité qu'on se procure les ornemens du corps. Le paysan, couvert d'un habit grossier, peut dans un moment acquérir un assortiment complet de dentelles & de broderies dans *Monmouth-Street.* † Il peut, à la place de ses cheveux gras, prendre, dans

 Middle-

* *C'est le nom qu'a pris l'Auteur d'un Ouvrage Anglois périodique, intitulé Le Connoisseur.*

† Rue des Fripiers de Londres.

Middle-row, une perruque à bourſe ou un bonnet, & transformer ſes ſabots en eſcarpins, chez le vieux *Criſpin* dans l'allée de *Cranbourn*. La femme couverte de haillons, peut les changer contre une chemiſe de toile fine, une robe éclatante, un chapeau retrouſſé, & ſe donner les airs d'une Comteſſe. Mais, Mr. *Town*, où peut-on habiller ſon eſprit ? dans quelle boutique vend-on en détail les ſentimens & la vertu ? L'honneur & la probité ne ſont pas expoſés en vente dans la rue de *Monmouth*. On ne peut pas, au moyen d'un ſoufflet à poudrer, remplir une tête de ſcience ; une perruque magiſtrale ne donne pas des ſentimens. Cette femme, qui étale à nos yeux ſon fard, ſes mouches, ſon ſein poſtiche, & tous ces ornemens extérieurs que l'art & l'argent lui procurent, ne peut pas donner de la beauté à ſon eſprit ; elle ne peut acheter à aucun prix la chaſteté en *St. Gilles*, ou louer de la décence chez un fripier.

Puis donc qu'il eſt impoſſible de ſe procurer les ornemens de l'eſprit, & qu'ils tiennent cependant beaucoup aux vétemens du corps, j'ai travaillé toute la ſemaine dernière à remédier à cet inconvénient, & je crois que mon

mon travail n'a pas été inutile. Voici ce que je me propofe de faire, après y avoir murement penfé. J'ouvrirai l'hyver prochain une boutique ou un magazin dans la rue la plus fréquentée de la Ville ; on lira au-deffus cet écriteau, *Vendeur d'habits pour le corps & l'efprit.* Quoique ces deux genres de commerces n'ayent jamais été joints enfemble, loin d'être incompatibles, ils me paroiffent être inféparables par leur nature. On trouvera chez moi des habits complets pour l'efprit & le corps ; & par un certain art fecret, qui a raport à la forme & à la tiffure des vêtemens que je vendrai, les vertus qu'on m'aura demandées leur feront auffi intimément attachées que le font les matières dont ils font compofés. *L'expérience* démontre que les habits peuvent très-bien donner des vertus. Quoique je n'aye pas beaucoup lû, je me fouviens, Mr. *Town*, d'une relation du *bonnet de fouhaits* de *Fortunatus*, au moyen duquel il pouvoit, dans un inftant, fe transporter d'un lieu à un autre. Qui ne fait que le fameux *Jean*, le fléau des Geans, poffédoit une épée de terreur, des fouliers de rapidité, & un habit d'invifibilité. Pourquoi donc ne pourrois-

je pas vendre un habit de patriotisme, une épée d'honneur, & débiter à de belles Dames de la modestie & de la chasteté en dentelles & en tabliers ?

Tous ceux qui ont réfléchi sur l'influence naturelle que les habits ont sur ceux qui les portent, ne regarderont surement pas mon plan comme impraticable. N'est-il pas évident, par des exemples sans nombre, qu'une personne peut poser ou revêtir des qualités de l'esprit, en mettant ou en quittant son habit ou sa perruque. Le jeune Avocat, qui tous les matins, dans le tems des plaidoyers, mesure la distance de sa maison à *Westminster-hall*, avec la gravité d'un Juge qui fait son tour dans la campagne, ne se dépouille-t-il pas de cet air imposant en quittant son rabat *empesé* & sa longue robe ? Ne reprend-il pas, avec son épée & sa perruque à bourse, son air de petit-maitre ? Ce Vicaire Orthodoxe, qui une fois par semaine, au moyen de ses habits ecclésiastiques, se couvre de pieté & de vertu, ne les pose-t-il pas en quittant son surplis ? Ne passe-t-il pas le reste de la semaine vétu des habits & des moeurs de son *Patron*, grand chasseur de renards ? Nous pouvons connoitre le

le *caractère* intérieur d'un homme par ses vêtemens, comme nous connoissons par le tablier de cuir un charpentier, & le soldat par son habit rouge. Lorsque nous voyons un habit de couleur de tabac avec des boutons plats, une canne dont le pommeau est de métal, une large perruque grise, nous savons aussi surement que celui qui les porte dispense la vie & la mort, que si nous l'eussions vû piler des herbes dans un mortier, ou officier la *seringue* à la main.

Les différentes inclinations & passions de l'ame ont été distinguées par des couleurs différentes; l'écarlate représente la valeur, le jaune dénote la jalousie, le blanc la candeur, & le bleu céleste l'intégrité. Nous pouvons aussi découvrir *toutes les vertus &* les vices attachés aux différentes parties de l'ajustement. Je découvre l'impudence au travers d'un chapeau troussé à la *Kevenhuller*, la frugalité au travers d'un bas raccommodé, & la coquetterie sous une jupe de baleine in-folio.

J'avouë cependant qu'à cet égard toute la pénétration n'empêche pas qu'on ne se trompe dans ses jugemens, puisque, à la maniere dont

on

on s'habille aujourdhui, on croiroit que bien des gens jouent une mafcarade. Mon projet remédiera à cet inconvénient, comme à beaucoup d'autres, parce que quiconque viendra à ma boutique, revétira tout à la fois fon efprit & fon corps, & chacun paroitra fuivant fon caractère. Par ce moyen, fi un crocheteur ou un laboureur fe parent de broderies, mettent l'épée, la perruque à bourfe, &c. ils feront revêtus en même tems des qualités intérieures des gens de diftinction. Le fils cadet de Made. la Comteffe achétera du courage avec fon uniforme: On fe pourvoira d'orthodoxie en prenant la robe & le rabat des *jeunes beaux* de l'Univerfité. Comme mes habits feront toujours coupés fuivant les modes les plus nouvelles & les plus *élégantes*, ces qualités de l'efprit qui leur feront inhérentes, deviendront néceffairement à la mode. Ainfi nos beaux *Meffieurs* aprendront la morale fous leurs Valets de Chambre, & nos Dames de cour acquerront de la vertu comme de la beauté, à leur toilette. Je vous prie, Monfieur, d'employer tout votre crédit auprès du beau monde, furtout auprès de nos Dames,

afin

afin qu'elles ne ſe dépouillent pas entiérement de leurs habits, parce qu'il ne feroit pas au pouvoir d'un homme de leur donner de la vertu, ſi elles prenoient la réſolution d'aller nuës.

Comme les connoiſſances & la vertu ne peuvent jamais trop s'étendre, mon magaſin ſera fourni de maniere qu'il ſoit d'une utilité générale; on y trouvera des aſſortimens d'habits & de vertus pour les perſonnes de tout âge, de tout ſexe & de tout rang. Les Médecins feront proviſion de gravité & de ſavoir, au moyen des nœuds de leur perruque; les jeunes Avocats connoitront les loix en ſe pourvoyant d'une belle perruque qui tiendra un milieu entre une perruque d'Abbé & une perruque *à la jeuneſſe. Je vendrai* de la Religion aux Curés de Village dans des manches à boudin; & aux jeunes Curés de la Ville nouvellement ſortis de l'Univerſité, je leur en vendrai en leur fourniſſant une perruque griſe, touffuë, & une écharpe de Docteur. J'aurai quelques éjaculations pieuſes, des ſoupirs & des complaintes, toujours prettes, en tabliers de cuir & en frocs bleus, pour la confrairie prêchante des charpentiers, des maçons, des ven-

vendeurs de chandelles & des bouchers du tabernacle & de la fonderie aux *Moorfields*. Quant à nos militaires, qui doivent ſervir dans les pays étrangers, j'aurai pluſieurs paquets de vrai courage Anglois en coquardes & en nœuds d'épée ; & pour nos beaux gentils-hommes, qui reſtent dans le pays, je me ſuis pourvu d'une grande quantité de bagatelles Françoiſes en velours ras, en dentelles, & en broderies, nouvellement arrivées.

Quant aux Dames, je ſuppoſe qu'elles voudront toutes acheter de la beauté avec toutes les parures qui conviennent au Sexe ; j'ai peur de ne pouvoir pas ſatisfaire à toutes leurs demandes ; mais j'aurai différens ajuſtemens qui ſuppléeront à ce qui pourra manquer. J'aurai de la propreté en linge uni de toute eſpéce, de la décence en coëffes, capotes, robes de chambre en tout genre ; de la modeſtie en tours de gorge, mouchoirs de col, & jupons qui deſcendront juſqu'à terre. Je donnerai auſſi une petite portion de chaſteté en jarretiéres & lacets pour le corps, très convenables pour les aſſemblées ou les maſcarades.

J'oubliois preſque de dire, que les Auteurs qui manquent ſouvent & de bon ſens & de

véte-

vétement, trouveront chez moi l'un & l'autre à fort bon marché. Quant à vous, Monſieur, je vous prie d'accepter un habit complet d'eſprit ſuperfin & de bonne humeur, qui, je vous le garantis, vous fera un très bon uſage; il n'y a point d'Auteur qui ne ſe félicitât de le porter.

Je ſuis &c.

EUTRAPELUS TRIM.



ARTI-

ARTICLE TROISIEME.

LES PLAISIRS DE L'IMAGINATION.

SOMMAIRE DU TROISIEME CHANT. *

PLaisir qui résulte de l'observation des caractéres des hommes, même lorsqu'ils sont vicieux ou ridicules. Origine du vice qui vient des fausses représentations de l'Imagination, & qui produit des opinions erronnées sur le bien & sur le mal. Enumération des sources générales du ridicule dans l'esprit, & les caractéres des hommes. Cause finale du sentiment que produit le ridicule. Ressemblance que quelques aspects des choses inanimées ont avec les sensations & les facultés de l'esprit. Description des opérations

* Les 2. premiers se trouvent dans les Vol. XVII. & XVIII.

tions de l'esprit, lorsqu'il enfante des ouvrages d'imagination. Plaisir secondaire qui résulte de l'imitation. Explication de l'ordre établi dans l'Univers, par la liaison arbitraire de ces plaisirs, avec les objets qui les excitent. La Nature & la marche du goût. Conclusion, dans laquelle on fait voir les avantages Physiques & Moraux qui résultent d'une imagination brillante & sensible.



CHANT TROISIEME.

PUiſque les liens de la Paſſion uniſſent ſi fortement les mortels, eſt-il ſurprenant que des attraits invincibles entraînent l'ame, & l'engagent à examiner cette qualité commune, dans toutes les nuances & la variété de l'âge, des ſexes, de la fortune & de la forme particuliére à chaque homme? Les vaſtes contrées de l'Occident, les fécondes régions du Midi n'offrent rien de ſi digne de recherches, rien qui mérite autant l'examen de la ſcience, que l'homme ne mérite l'étude de l'homme; & ce n'eſt pas ſeulement lorſqu'il eſt ſéduit par les charmes de l'amour, ou lorſque ſes regards ſont *attirés par les* applaudiſſemens & les honneurs que le cœur accorde aux actions vertueuſes. Comme les objets extérieurs agiſſent diverſement ſur l'eſprit, comme la main de la Nature donne à des ames particuliéres des penchans différens, lorſque l'Imagination peint à l'eſprit les objets ſous leurs couleurs naturelles, & ſous les traits qui leur ſont propres, ſans exagérer ni diminuer les

ima-

images des choses, c'est alors que l'opinion qu'on se forme est vraie, & que l'action qui suit est juste : car l'action suit les voies où l'opinion lui persuade qu'elle trouvera le bien être, & qu'elle s'éloignera du mal; mais l'opinion fait un rapport du bien & du mal, selon que les traits sous lesquels l'Imagination lui peint les objets, sont agréables ou difformes. Ainsi le rapport ne peut être fidele quand l'œil de l'esprit est séduit par le vain *éclat des couleurs*, ou par les traits défigurés que l'Imagination lui présente. Est-il un homme, lorsque la voix redoutable de la mort retentit dans son oreille, qui voye d'autres objets que les phantômes noirs & effrayans de la terreur conjurés contre lui? Il n'entend autour de *son lit* que de tristes sanglots, des gémissemens lugubres, des priéres enfantées par la crainte; il n'est occupé que du passage subit qu'il va faire des bords de la lumiére & & de l'être, dans les ténébres & les profondeurs inconnues du néant. Hélas! dans cet état funeste, si l'image de sa Patrie n'offre point à sa vûe une idée de bonheur & de perfection; si elle ne se montre point à lui, protégée par la voix de la Justice assise sur

le trône, ni accompagnée de la pompe ſacrée des Sénats, ou d'aucun des objets qui échauffent le cœur du Citoyen; l'opinion ne lui ſuggérera-t-elle pas que mourir ou s'expoſer au trépas, eſt un malheur plus grand que de trahir ſon pays? C'eſt alors que le vice commence. L'Imagination préſente à tout mortel la coupe enchantée du preſtige; ſouvent la jeuneſſe ardente y boit imprudemment un breuvage, qui, comme celui de Circé, obſcurcit l'œil de la raiſon; alors il ne diſtingue plus les objets, & il marche à l'erreur. Alors la troupe effrénée des Paſſions ſe déchaîne; la Raiſon eſt chaſſée de ſon trône, & tout eſt en déſordre: ainſi l'ambition ſe ſaiſit des rênes de l'ame; ainſi la pâle vengeance s'arme du poignard homicide; le déréglement & l'avidité s'empreſſent à détruire la barriére des loix qui les empêchoit de fondre ſur leur proye; ainſi tous les crimes fameux commis par les méchans, que la Muſe tragique étale ſur la ſcène à nos yeux effrayés, ſe ſont d'abord inſinués dans l'ame ſous les traits ſéduiſans de l'honneur, de la ſûreté, du plaiſir, de l'aiſance, de la grandeur.

Mais

Mais les formes trompeuſes que l'Imagination peint à l'eſprit ne portent pas toujours *les* Paſſions à des actions criminelles; la Raiſon n'eſt pas toujours totalement aſſervie à la tyrannie du vice ; ſouvent la folie prend ſa place, & commande en Reine ; elle ſe couvre de mille parures différentes ; elle a mille maniéres d'exercer ſon empire.... Juſqu'ici, ſur la Lyre du Chantre de Mantoue, mes Vers ſérieux & meſurés ont oſé célébrer les charmes de la Nature ; il faut maintenant que mes Chants empruntent de la Muſe comique un ton plus léger & plus badin ; il faut montrer comment les ris ſont excités par les écarts de la folie.

Voi ſous quelles formes biſarres ces troupes *différentes s'avancent* ; chacune d'elles voudroit précéder l'autre ; chacune voudroit s'offrir la premiére, & préſenter à nos regards curieux la bigarrure de ſes traits. Doucement, mes amis ! mettons de l'ordre dans l'examen de votre foule tumultueuſe.

Voi cette premiere troupe ; elle eſt conduite par l'étourderie & la crédulité ; l'Imagination la ſéduit par des phantômes illuſoires ; ces inſenſés cherchent en eux, & ſe flattent

de posséder des perfections qu'ils n'eurent jamais. Voi comme ils étalent leurs prétendus trésors à l'admiration des hommes ! L'envie est peinte dans leurs yeux ; l'orgueil & l'amour propre élévent leurs sourcils altiers. Quel nombre infini d'idoles brillantes, & de simulacres vuides ! L'Imagination leur éléve des Autels, & les fait adorer. Ceux-ci parés des habits du sçavoir, vétus de robes noires, d'un air important tiennent des feuilles déchirées de volumes poudreux. Ceux-là gonflés de l'orgueil martial, sont armés de lances & d'épées d'un travail recherché ; ils sont vétus d'une pourpre Phénicienne, relevée de fleurs d'or ; ils prennent un air redoutable & menaçant : près de l'un d'eux j'apperçois une femme qui écoute avec étonnement le récit de ses exploits qu'il raconte avec emphase ; il l'entretient de bréches, d'assauts, de combats ; puis s'interrompant tout-à-coup, il rit de la frayeur qu'il lui cause ; & d'un air surpris lui demande le sujet de ses allarmes... En voici quelques-uns d'un maintien plus grave ; ils sont décorés de marques respectables ; vois avec quel orgueil secret ils s'avançent ; ils ont un air modeste ; ils baissent les yeux, & re-

çoivent humblement les hommages d'un Peuple qui les prend pour des Ambassadeurs du Ciel. Et ces autres ne sont-ils pas à peu près de la même classe ? Leur front soucieux cache des vûes profondes de politique ; un mot inarticulé, le moindre signe est pour eux la base des plus grands présages ; ils bâtissent des projets ; ils prédisent des révolutions & des chûtes d'Etats. Dix mille autres figures bigarrées diversement, accourent avec un bruit tumultueux, & viennent sans pudeur grossir la troupe arrogante.

Le second ordre s'approche ; il est composé de ceux qui prétendent à la gloire ; mais l'œil louche de la défiance perce le voile trop mince de leurs prétentions, met au jour quelque vice caché qui dément la vertu dont ils se parent, & réduit au néant les applaudissemens qu'ils exigeoient comme un tribut de l'équité. Je vois marcher sur une même ligne deux chefs de cette troupe illustre ; l'un est une femme à cheveux gris ; la modestie affectée est dans ses regards ; son front est sillonné de rides ; la pâleur de la mort est sur son teint. Cependant elle fatigue ceux qui l'écoutent par le récit ennuieux des amants qui ont porté

ſes chaines, & des jeunes beautés que ſes triomphes ont déſeſpérées; elle avertit que déſormais elle eſt bien réſolue de défendre ſon cœur; elle frémit des dangers de l'amour, & craint les piéges des perfides amants...... L'autre eſt un vieillard qui affecte la ſageſſe; ſon aſpect eſt rude & ſauvage; ſon extérieur eſt ſale & négligé; l'indigence hargneuſe le ſuit; il s'avance à pas comptés au milieu de la foule, dont il attire les regards; il déclame contre la vanité des richeſſes, fait parade du mépris de la grandeur & du pouvoir. Trop ſévéres amis, que votre zèle ſoit prudent! Les graces modeſtes d'une jeune beauté qui rougit des regards empreſſés que ſes charmes attirent, feront bien mieux ſentir l'éclat qui brille dans la pudeur innocente: celui qui ne regarde ſa pompe & ſes tréſors que comme des ſources bienfaiſantes faites pour arroſer les terrains arides & ſtériles, & pour répandre partout les fruits de la joie, fixera mieux que vous la valeur des richeſſes, & le but du pouvoir.

Une autre troupe ſuccéde. Ceux-ci trompés long-tems par l'œil magique de l'Imagination, voyent dans des chiméres des couleurs plus

plus brillantes, des traits plus beaux que n'en ont les objets réels. Leur ame en délire forme des voeux insensés pour des charmes imaginaires; & leur zèle hors de saison, décéle une fierté stupide qui attire sur eux les regards du mépris. C'est-là qu'on voit l'âge viril démentant sa gravité, s'abaisser aux jouets de l'enfance. Vois-tu cette figure mystérieuse chargée d'aîles, d'insectes, de plantes & de coquilles? Jamais le Sage de Samos ne contempla d'un œil plus étonné les feux éternels du firmament, lorsque leur spectacle frappa la première fois son ame extasiée, que celui-ci ne considére les entrailles d'un papillon, ou la patte d'une araignée.... Près de lui est un jeune homme couronné de fleurs & de myrtes; il se tient auprès de cette jeune beauté; il tombe en rougissant à ses genoux; il lui exprime sa vive ardeur; il emploie les soupirs, les priéres les plus tendres, pour s'attirer un seul de ses regards; pour lui ce monde tumultueux n'offre plus que de l'ennui; il renonce à la gloire trop couteuse, aux espérances, aux grandes actions; ses vœux se bornent désormais à soupirer auprès de sa belle sous un ombrage frais, près du bord

des ruiſſeaux; le deſtin ne peut rien ajouter à ſa félicité. Je te trouve auſſi dans ces lieux, ſatyrique Momion, toi cenſeur redouté! Souvent hélas je t'ai vu t'égarer; tes écarts t'échappoient à toi-même; je les voyois. Trop long-tems enflé de tes triomphes futiles, & fier des trophées de tes ſanglants ſarcaſmes, enfin la Vérité offenſée de tes traits lancés au hazard, a fixé ton ſéjour parmi les eſclaves de la folie. Ton nom autrefois formidable, ornera déſormais ſes faſtes mépriſés; il ſera expoſé à la dériſion de tes aſſociés qui ont à ſe venger d'avoir été ſi ſouvent victimes de tes ſatires.

Quoi! vous auſſi, aimables débauchés! O vous à qui le deſtin aſſigna dans l'empire des Muſes le canton qu'habite la folie, venez tous ici, le terrain fécond vous promet une ample recolte! Je vois paroître une race choiſie; la Déeſſe, avec une joie de mére, retrouve en eux tous ſes charmes réunis, & tous ſes ſoins payés avec uſure. O vous, troupe illuſtre, qui mépriſant les loix ſerviles & pédanteſques de la raiſon, & ces liens vulgaires de l'ordre qui ne furent jamais faits pour des ames ſublimes, telles que les vôtres, vous dont le zèle géné-

reux

reux transfmet au vice un tribut d'eftime fi long-tems ufurpé par la Vertu, qui accordez à la difformité les applaudiffemens que la beauté étoit dans l'ufage de prétendre; pardonnez fi ma jeuneffe peu sûre de fes forces, n'ofe entreprendre de chanter vos louanges.

Jufqu'ici le cortége de la folie s'eft montré à nos regards dans l'enchantement de fes erreurs & du preftige de l'Imagination; mais je vois s'avancer un genre d'hommes pufillanimes; ils s'approchent avec répugnance, & marchent d'un pas mal affuré; ils voudroient éviter l'examen de la cenfure; ames foibles, que l'Imagination glace par des craintes idéales, & qu'elle avilit par de vains phantômes d'imperfection, de honte & de malheurs. J'y vois l'*efclave déconcerté* par les regards hautains que la grandeur altiére laiffe tomber fur fon humble maintien; là eft le lâche malheureux que la frayeur faifit, & que la vûe d'un péril imaginaire plonge dans l'abbatement, & noie dans des larmes honteufes; là eft cette ame abjecte, qui fubjuguée par les ris effrontés & les outrages du vice endurci, renonce en rougiffant à la gloire attachée à la tempérance & à la probité; elle eft prête à défavouer la haine

que

que l'homme libre a pour l'orgueil & la tyrannie; elle entend une bouche vénale insulter avec licence au nom glorieux du Citoyen, & elle force sa bouche à sourire.

La troupe qui ferme cette marche bisarre, sur qui le ridicule épuise ses traits, est celle à laquelle préside la honteuse ignorance. Voi ceux qui marchent sous ces viles banniéres, s'avancer en désordre comme des aveugles ou des boiteux; la confusion les suit; elle bouléverse tous les travaux que tentent leurs mains incertaines; ils font de vains efforts pour sortir du labirinthe; chaque instant ils changent de route, leurs projets s'évanouissent à mesure qu'ils se forment. Enfin découragés ils se tiennent en repos, quittent la scène qu'ils embarrassoient, & vont servir de jouet au mépris.

Tel est le séjour que la folie habite, telles sont les formes qu'elle prend pour se faire obéir de sa troupe asservie. Mais comment s'arrêter sur chaque objet ridicule? Décrire chaque circonstance que montre le doigt de la satyre, & peindre tout ce qui excite les ris, ce seroit entreprendre de compter les gouttes de cristal que les mains de l'aurore répandent sur les fleurs du Printems. Il suffit d'observer que par-tout

où

où le ridicule se montre, il est toujours accompagné de quelque forme bisarre, ou de quelque combinaison discordante: soit que la pompe ou la beauté se trouvent jointes avec des maniéres abjectes, des actions viles, des difformités choquantes; soit que le vice fatigué de ses désordres, usurpe l'appareil de l'innocence, se pare des charmes de la Vertu, & prétende à la louange.

Mais par quelle vûe bienfaisante le Pére de la Nature produit-il dans l'ame des mortels ce mépris qui cause de la joie? Pourquoi excite-t-il les aiguillons agréables du rire qui fait naître le plaisir du sein même du dégoût? C'est pour hâter les pas tardifs de la raison, & l'écarter par cette impulsion des routes insensées *de la folie. La lumiére* de la Vérité, quoique lente à éclairer l'esprit dans ses recherches, lui découvre pourtant à la fin par combien de nœuds secrets ces désordres tendent au malheur général. Le Ciel qui sçait que l'aurore de la Vérité luit foiblement pour un grand nombre d'hommes, qui connoît le peu de tems que laissent les soins & les travaux d'une vie humble & laborieuse, pour suivre la Nature jusques dans ses replis tortueux, a imprimé

sur

ſur ces défauts éclatans un caractère de mépris aſſez ſenſible, aſſez grand pour frapper également l'œil du ruſtre qui paſſe, & du Sage qui médite.

Tels ſont les différens points de vûe ſous leſquels l'ame peut être enviſagée. Céleſte Génie, dont les idées ſans nuages peuvent atteindre à cette harmonie ſecrette qui unit l'ame éthérée avec ſon moule d'argille, di moi quel eſt ce charme inexprimable que la Nature a répandu ſur les ſens de l'homme, qui lui montre quelquefois dans les êtres inanimés une reſſemblance inarticulée de lui-même, de la penſée & de ſes paſſions! Conſidère ces ſombres forêts qui couvrent la cime de cette montagne, avec quelle horreur ſecrette ne t'en approches-tu pas? Tu éprouves un ſentiment de reſpect auſſi profond que ſi l'ombre vénérable de Minos ou de Numa eût quitté l'Elyſée, pour s'y préſenter à tes yeux! Voi l'étendue de ce payſage agréable; les nuages ſont forcés de voler devant le ſouffle rapide des vents; tantôt ils ſe raſſemblent, & affoibliſſent la lumiére du Soleil, & rendent ſa préſence incertaine. Mais voi des maſſes de lumiére s'échapper au travers de leurs voiles qui s'entrouvrent tout-à-coup; ils

ils font difparoître les ombres de la plaine; leur éclat fe répéte dans les ruiffeaux, & fur le feuillage agité, dont leurs bords font couverts. Pendant que tu confidéres ce fpectacle merveilleux, di-moi, n'éprouves-tu point au dedans de ton fein une gaieté vive qui fe joint à ces alternatives de lumiére & d'obfcurité; fur-tout fi la converfation s'anime à la voix féduifante de quelque Nymphe aimable affife au milieu de fes adorateurs? D'où naît cet effet? Comment réfulte-t-il de l'union d'êtres qui n'ont *nulle liaifon*? Cette reffemblance vient-elle de ce ton myftérieux qui fut donné aux facultés harmonieufes de l'ame, à l'inftant de fa naiffance? Ou vient-elle des liens cachés que l'art ou la coutume leur impofe?

Si les différentes images des chofes que le hazard combine ont fait une impreffion profonde dans l'efprit, où fi leur longue liaifon a fouvent attiré fes regards; quelque diftincts que foient les objets, la liaifon refte, les idées fe réveillent, & forment une chaîne éternelle, & une fympathie que rien ne peut rompre. Que l'efprit rapelle une feule de ces idées affociées, auffi-tôt les autres paroiffent, & reprennent la place qu'elles occupoient autrefois; un même

mou-

mouvement les fait agir de concert; toutes à la fois se montrent sous le coup d'œil du plaisir, ou toutes se couvrent des ténébres du chagrin. C'est ainsi, si l'on en croit l'antique renommée, que deux aiguilles touchées par le même aiman, se chargérent en même temps de sa vertu mystérieuse; d'abord toutes les deux conspirérent à se tourner vers le pôle; par la suite des tems, quoique séparées par des Royaumes immenses, par des mers, quoique des Astres différens éclairassent leurs mouvemens, elles conservérent toujours leur premiére sympathie; jamais elles n'oubliérent l'alliance contractée à l'instant de leur naissance; quelle que fût la direction de l'une, sa compagne fidelle ne connut ni repos ni tranquillité, jusqu'à ce qu'elle eût pris la même tendance, & s'y fut sûrement fixée. Pareillement un chant se fait-il entendre? Respire-t-on le parfum d'une fleur? Un nom vient-il frapper notre oreille? La même liaison secrette se manifeste; des objets long-tems réunis se renouvellent, & vont se replacer dans l'endroit où ils ont d'abord excité l'attention; ils font revenir sur ses pas l'imagination folâtre; ils la guident vers des Temples, des Cours, des campagnes, avec

la

la foule des images, des passions, des projets.

C'est par ces liens mystérieux que le pouvoir actif de la mémoire conserve en entier le cortége de ses idées; si quelqu'un des objets qui le composent vouloit échapper à sa vigilance, elle recherche ses traces au travers des espaces de l'oubli. En rassemblant ainsi les formes variées des êtres, elle les présente à l'art imitateur, pour qu'il choisisse entr'elles: semblable aux fleurs du Printems, qui répandent leurs doux parfums, pour que l'abeille industrieuse puisse de leurs dépouilles choisies, composer son mets délicieux. La surface étendue d'un lac d'eau vive durant le calme qui régne pendant les chaleurs de l'été, ne réfléchit pas plus parfaitement ou les ombrages qui l'environnent, ou l'éclat des Cieux qui la domine; l'or sculpté ne conserve pas plus fidélement le trait que le graveur lui imprime, que l'ame d'un mortel favorisé des Cieux, & né sous un astre favorable aux germes de l'Imagination, ne conserve l'empreinte de la Nature. C'est dans cette ame que les promenades embaumées du Printemps répandent des douceurs perpétuelles, que la corde tremblante rend un son toujours mélodieux, & que l'éclat des yeux d'une jeune beau-

beauté, plus fort que l'affliction, que la maladie, que le tems, retrouve sa vivacité. C'est ainsi que comblé de toutes les richesses de la Nature, l'enfant de l'Imagination s'incline sur lui-même en silence, pour y contempler avec un orgueil secret les trésors variés que renferme son sein; c'est-là qu'il médite une production de beautés inconnues, & qu'il conçoit des idées sublimes de récompenses & de gloire. L'âme sent par degrés que ses organes se dilatent, que ses ressorts s'efforcent d'entrer en action; des mouvemens aveugles soulévent le sein agité; entraîné par un délire aimable, l'homme porte son œil de la terre jusqu'aux Cieux, & le raméne des Cieux à la Terre. Aussi-tôt une foule d'objets divers paroissent devant lui, & s'attroupent comme des phantômes à la voix d'un enchanteur. Ils sortent des entrailles de la terre, des profondeurs de la Mer; les Cieux déployent leur splendeur, & le noir abîme vomit des êtres inconnus. Il considére ces spectres à mesure qu'ils s'élévent; tantôt il compare leurs formes différentes; tantôt il les combine, tantôt il les sépare; il les augmente, & les diminue successivement; il les oppose; il les partage en troupes, & les varie à l'infini. Là il hésite; il change de but; le choix

l'em-

l'embarrasse. A la fin son plan se découvre à ses yeux ; il entrevoit un ordre lumineux. C'est ainsi qu'à la voix du Très-haut les germes informes de la Nature sortirent autrefois du chaos pour aller occuper la place qui leur fut assignée. Alors la terre fleurie découvrit son sein émaillé, & le Soleil portant au loin la vie, alla rapidement s'élancer dans les plaines du Ciel ; ainsi par des degrés rapides son plan se développe, & se montre sans nuage à ses regards. Les couleurs se mêlent, les traits s'unissent, les lignes se rassemblent, les parties les plus foibles s'éloignent ; les plus belles s'avancent au grand jour ; chaque image se trouve heureusement placée ; l'artiste s'arrête quelque tems à contempler son ouvrage avec *les yeux d'un Père. Ensuite comme Prométhée, il donne l'ame & la vie aux organes propres à la recevoir ;* alors revêtu d'un corps & rendu permanent, l'ouvrage devient un objet fixe & déterminé pour l'oreille & pour les yeux. Lorsque les organes variés de son art imitateur sont ainsi disposés, on voit paroître l'harmonie des sons ; la pierre s'orne de traits ; la peinture se montre ; le vers passionné se fait entendre ; & toutes ces productions attirent l'ame avec une

force ſurprenante, & la ſéduiſent par ſa reſſemblance qu'elle y trouve exprimée; alors ſpectateurs du grand modéle que la Nature préſente, nous lui comparons l'ouvrage de l'art; alors nous rapportons chaque ligne, chaque trait au Prototype ſublime de qui ces charmes ont été empruntés. Alors la palme de la beauté demeure ſuſpendue entre l'objet & la copie; l'œil ſurpris applaudit; il héſite ſur le choix, & l'homme mortel aſpire à la gloire du Créateur. Il en arrive ainſi, lorſqu'un nuage rempli de grêle & de frimats qu'il enveloppe d'une croute de glace, s'oppoſe aux rayons du Soleil, & raſſemble ſes feux épars; auſſi-tôt les Cieux montrent de chaque côté un Soleil également lumineux, & le Mage épouvanté à la vûe de ce Phénomène, va ſur les bords du Gange conſulter ſon Prophéte; il le charge d'invoquer Mithras, & de l'appaiſer par ſes priéres, & par la fumée des parfums du Midi.

Tels ſont les plaiſirs variés dont jouït l'ame ſenſible & harmonieuſe que le Ciel favoriſe, tandis que plongé dans des ſoins vils le vulgaire inſenſible mépriſe les dons qu'elle a reçus. L'auſtérité ſauvage dont les regards farouches effrayent le tendre amour, & banniſſent la ſurpriſe agréable,

ble, condamne cet enchantement si doux. Peut-être qu'en ce moment quelque censeur rigoureux regarde avec dédain mon travail, & traite de rêves & de folie les vers où je chante l'amour & la beauté. Juge trop sévère! La beauté n'est-elle donc qu'un songe, parce que les ténébres de la stupidité se sont trop appesanties sur tes sens, pour que son lustre frappe tes tristes yeux? Ainsi l'homme dont l'œil ne s'ouvrit jamais à la lumiére du jour, sourit avec dédain, lorsqu'on lui parle des charmes & de la gayeté que les vives couleurs des rayons du Soleil répandent sur la Nature. Loin du Sage cet orgueil rude & sauvage! Mais mes Chants ne sont pas faits pour descendre jusqu'à lui. Continuons plutôt, si la pensée & *les paroles des hommes* y pouvoient atteindre, à développer par quelle disposition cachée de l'ame, l'impression profonde du plaisir, & les charmes des sons peuvent résulter du mouvement de l'air; examinons comment les phantômes aimables du sublime & du beau sont produits par la forme. Par quels nœuds secrets Dieu a-t-il lié des objets, lorsqu'ils sont présents à l'esprit, tandis que par eux-mêmes ils n'ont aucune liaison? Le Soleil ne pourroit-il

 point

point éclairer l'immenſe convexité des Mers, & nous échauffer par ſon globe embraſé, ſans que l'ame ſentît tout ſon être en expanſion, ou ſans que ſes facultés fuſſent exaltées par le ſpectacle qu'elle conſidére avec autant de fierté qu'un conquérant ſur ſon char, au milieu de la pompe d'un jour de triomphe ? Quand vers le ſoir on s'approche d'un ruiſſeau qui murmure, & qu'aux haleines des Zéphirs ſe joignent les chants mélodieux de Philomèle, l'oreille attentive de l'homme ne pourroit-elle pas ſuivre tous les tons de cette ſymphonie harmonieuſe, ſans que cette joye divine & inexprimable, auſſi douce que le ſouffle léger des vents, vînt ſe gliſſer dans ſes veines, & rafraîchir l'ame agitée ?

La Nature n'auroit-elle pas de quoi fournir ſuffiſamment aux beſoins de la vie, quand elle ne feroit point ornée de ces illuſions enchantereſſes ? Pourquoi donc a-t-elle tant de charmes ? Pourquoi ſon ſouffle eſt-il ſi parfumé ? Pourquoi ſa voix a-t-elle le pouvoir d'exciter & d'appaiſer les paſſions de l'ame ? A quoi ſervent ces vêtemens lumineux qui leur donnent un éclat ſupérieur à ce que l'Imagination peut décrire ? D'où viennent tous ces orne-

ornemens? C'eſt de toi, ô ſource divine & intariſſable d'amour! c'eſt de ta bonté infinie. Non contente de fournir à l'homme la nourriture de la vie, tu fais par les illuſions agréables de ſes ſens, que toute la Nature eſt belle à ſes yeux, harmonieuſe à ſon oreille: enchanté, il conſidére le ſpectacle que tu lui montres; rempli d'une joye intérieure, il foule avec allégreſſe la verdure du gazon; il contemple les voûtes azurées du Ciel & ces lampes vivantes allumées ſur ſa tête, qui rendent ſon ſéjour plus ſomptueux que les Palais des Rois; il prête ſon oreille aux accords mélodieux des ondes, des airs, de la terre; il ne s'embarraſſe point alors d'examiner ſi c'eſt une illuſion qui ſéduit ſa penſée; il ne lui vient point de doutes ſur *la verdure de la plaine*, ou ſur l'azur du Firmament; il ne s'arrête pas plus à analyſer les différens ſons de la muſique, que le mouvement, le tems ou l'eſpace. Son ame attentive eſt uniquement occupée de la douceur des ſenſations qu'elle éprouve; les ténébres peſantes des chagrins ſont diſſipées; la route de la vie tracée devant lui par le deſtin, devient facile & *délicieuſe*. Ainſi la fiction nous montre le Héros d'un Roman, après avoir entrepris mille

travaux périlleux, regardant avec une ſurpriſe agréable un ſéjour délicieux, que l'art d'un enchanteur a fait ſortir du ſein d'un déſert affreux; des ſources, des ombrages frais, des ſons harmonieux ornent ce payſage imaginaire; il oublie toutes ſes peines, & ſon être eſt renouvellé.

Qu'eſt-ce donc que le goût, ſinon l'énergie & l'activité des facultés de l'ame diſpoſées à ſentir chaque impreſſion agréable? Un ſentiment propre à diſtinguer le décent, le beau, le ſublime, accompagné d'un prompt dégoût des objets difformes, deſordonnés, groſſiers dans chaque eſpèce d'êtres. Ni les pierres précieuſes, ni les tréſors, ni la grandeur, ni la culture, ne peuvent donner ce ſentiment; c'eſt Dieu ſeul au moment où ſa main imprime dans une ame ſa pente ſecrette. C'eſt ce Pére Tout-Puiſſant, toujours ſage, toujours équitable dans toutes ſes voyes, qui révéle à qui il lui plaît les charmes de la Nature; & cette faveur n'eſt pas moins libre que celle de la lumiére du Soleil, ou du ſouffle de la vie. Demandez au laboureur qui retourne vers ſa cabane après le long travail d'un jour d'Eté, pourquoi oubliant ſes fatigues & le repos qu'il

a mérité, il s'arrête encore à confidérer le Soleil dont l'éclat remplit le Ciel au couchant & paroît luire au travers de nuages d'ambre. Sur le champ ſes termes groſſiers & ſon air tranſporté fort au deſſus des expreſſions les plus étudiées, vous prouveront que les attraits de la beauté ſe font ſentir à ſon ame, combien ſes charmes ſont doux, & quelle eſt la grandeur de ſon pouvoir. Mais en vain le Ciel a-t-il répandu dans tous les cœurs ces germes d'amour & d'admiration: ſans le ſecours de la culture, ſans une chaleur vivifiante, ſans les roſées favorables, ſans abri contre les vents orageux, en vain ſe flattera-t-on que la tendre plante puiſſe élever ſa tête fleurie, & donner au tems de la moiſſon ce qu'elle promettoit *au Printems. Tout terrain* ne fournit pas au laboureur des richeſſes qui le récompenſent de ſes peines; tout ne répond point à ſes déſirs, en produiſant le laurier ou l'olivier; des ames différentes inclinent vers des objets différens; l'un ne cherche que le Grand, le Merveilleux, l'Etrange; un autre ne ſoupire que pour l'Harmonieux & l'Agréable. Ainſi pendant que les éclairs embraſent la voûte des Cieux, tandis que le tonnerre ébranle la terre juſques dans

 ſes

ſes fondemens, tandis que les vents impétueux & les tourbillons ſont retentir les airs, tandis que l'Océan en fureur, du fond de ſes grottes profondes, ſoulève ſes flots irrités juſqu'aux nues; au milieu de ces ravages, pendant que les Nations ſont conſternées, du haut d'une roche élevée, SHAKESPEAR d'un œil ſerein contemple ce ſpectacle à ſes pieds, & jouït de la diſcorde des élémens. Mais Waller négligemment étendu ſur les bords d'un ruiſſeau, à l'ombre des Platanes, aime à raconter aux habitans des bois les rigueurs de l'amour, & ſes feux mépriſés. Zéphir attendri ſoupire avec lui; le ruiſſeau par ſon murmure ſemble partager ſa peine; les grottes ſont muettes; les côteaux, les plaines & les échos ſont dans la triſteſſe: ainſi les goûts des hommes ſont variés.

Heureux celui que ni les ſons languiſſans de la volupté, la plus dangereuſe des ſyrénes, ni les ſordides appas des richeſſes, ni les vains déſirs des honneurs, n'ont point dégoûté des plaiſirs toujours nouveaux que l'Imagination va puiſer dans la Nature, pour charmer les facultés de l'ame! Tous les hommes ne peuvent aſpirer à une grandeur enviée; les richeſſes

&

& la pompe des Rois ne ſont le partage que d'un petit nombre. Mais la Nature juſte pour tous ſes enfans, ſçait ouvrir de plus amples tréſors & faire un ſort plus éclatant & plus doux au mortel fortuné qui ſçait uſer de ſes bienfaits. C'eſt à lui qu'apartiennent & la pompe des Villes, & les plaiſirs des campagnes, & tout ce qui fait l'ornement des Palais des Rois, les colonnes, les portiques, les marbres qui reſpirent, l'or & ſa cizelure; ſon ame ſenſible en jouït, ſans que le fier poſſeſſeur puiſſe en être jaloux. C'eſt pour lui que le Printems verſe ſes roſées délicieuſes, & développe les feuilles du bouton fleuri; c'eſt pour lui que la main de l'Autonne donne aux fruits une couleur auſſi belle que l'or, & couvre chaque branche féconde d'un pourpre auſſi vif que le Ciel du matin. Chaque heure en paſſant lui paye un tribut; toujours des beautés nouvelles naiſſent ſous ſes pas, & ſe préſentent ſur ſa promenade ſolitaire; il ſe ſent attiré par des charmes inconnus. Il n'eſt point de Zéphir qui rafraîchiſſe la prairie, point de nuage qui voile le coucher du Soleil, point de chants mélodieux des habitans de l'ombrage, qui ne faſſent éprouver à ſon ame un plaiſir innocent;

non-

non-ſeulement il reſſent des plaiſirs nouveaux, mais ſon ame attentive aux impreſſions que l'harmonie univerſelle fait ſur ſes organes, devient elle-même harmonieuſe: accoutumée à méditer les charmes ſacrés de l'ordre dans les êtres qui l'environnent, bien-tôt elle cherche à trouver en elle-même un ordre qui y réponde, & qui développe cet amour délicieux qui lui eſt inſpiré: par cet exercice, ſes facultés s'épurent; chaque paſſion devient plus douce, plus réglée, plus paiſible. Mais ſi négligeant ces beautés d'un ordre inférieur elle s'arrête à contempler les traits de cette majeſté éternelle qui poſa les fondemens de l'Univers, ſi elle porte juſques-là ſes vûes, alors le changement qui s'opère en elle ſera plus noble & plus grand; les formes ſerviles de la coutume viendroient-elles engourdir l'uſage de ſes facultés? Les vûes baſſes de la politique, fruits barbares de l'ignorance & de l'avidité, chercheroient-elles à la dégrader, à l'avilir, à la faire tomber dans l'indolence ou la crainte? Elle en appelle à la Nature, aux vents, aux flots, au cours invariable des aſtres, aux élémens, aux ſaiſons. A l'inſtant tout reclame & déclare à quoi le Créateur a deſtiné

les

les facultés de l'homme ; nous sentons en nous-mêmes son pouvoir souverain ; il dit à notre cœur qu'il nous a fait pour contempler, pour aimer ce qu'il contemple, ce qu'il aime, le cercle universel de la vie & de l'être ; pour être à son exemple grands, actifs & bienfaisans. Ainsi les mortels que les œuvres de la Nature ont le droit de charmer, conversent avec Dieu même de jour en jour ; ils deviennent familiers avec ses vûes éternelles ; ils agissent sur son plan, & cherchent à former les plaisirs de leurs ames sur le modéle des siens.

Fin du troisiéme & dernier Chant.



ARTI-

ARTICLE QUATRIEME.

LETTRE

Sur la différence du Grand Homme au Héros.

A M. D.

LA converſation étant tombée, Monſieur, il y a quelques jours, ſur pluſieurs perſonnes dont la mémoire eſt reſpectable, vous me parûtes ſurpris de ce que je mettois les grands Hommes au-deſſus des Héros. Peut-être me trompois-je; mais comme les préjugés ceſſent de l'être, lorſqu'on les ſoumet à un examen rigoureux, & que la raiſon doit ſeule juſtifier les opinions, je vous envoye mes idées ſur cette diſtinction.

Je conviens que dans ſon origine, le terme de Héros étoit conſacré à celui qui réuniſſoit toutes les vertus guerriéres & les vertus morales & politiques, qui ſoutenoit les revers avec conſtance, & qui affrontoit les périls

avec

avec fermeté; qu'enfin l'Héroïfme fuppofoit le grand homme, & même un être au-deffus de l'humanité, digne de partager avec les Dieux le culte des Mortels: tels furent Hercule, Théfée, Jafon & tant d'autres.

Mais dans la fignification qu'on lui donne aujourd'hui, ne femble-t-il pas qu'il n'exige point à la rigueur les vertus qui forment le grand Homme dans tous les Etats, & qu'il ne foit uniquement confacré qu'au Guerrier qui ne connoît que l'art de gagner des batailles?

Ainfi je donne le titre de Héros à celui qui porte au plus haut degré les talens militaires, & qui poffede toutes les vertus guerrieres; vertus qui fouvent aux yeux de la fageffe, comme l'a dit Rouffeau (a), *ne font que des crimes heureux*, qui ont ufurpé le nom de vertus, au lieu de celui de qualités qu'elles doivent avoir.

On définit un Héros, un homme *ferme contre les difficultés, intrépide dans le péril & vaillant dans les combats*; qualités qui tiennent plus du tempérament & d'une certaine confor-

(a) Ode à la Fort.

formation des organes, que de la nobleſſe de l'ame. On remarque même que l'homme en général eſt plus ou moins intrépide, à meſure que ſes paſſions lui laiſſent plus ou moins entrevoir le danger. On appelle un Héros celui qui ſurmonte les plus grands obſtacles, quels que ſoient les motifs qui le font agir; au lieu que le grand Homme ne mérite & n'obtient ce titre qu'autant que ſes motifs ſont déſintéreſſés, qu'il écoute moins les cris de ſon ambition & d'une vaine gloire, que l'intérêt de ſa patrie & de la ſociété.

On prodigue tous les jours le titre de Héros à un homme qui, quoique fier, violent, emporté, tel qu'Horace (a) nous dépeint Achille, a cette bravoure & cette intrépidité qui le rendent redoutable à ſes ennemis; mais lui donneriez-vous le titre de grand Homme? Le premier tient de la nature des qualités que l'autre tient de la vertu; & à ſuppoſer que ces qualités fuſſent dans l'un & dans l'autre des vertus de l'ame, le motif qui les fait agir, peut en faire des crimes dans le premier en lui conſervant le titre de Héros: au lieu que le grand

(a) *De arte Poet.*

grand homme cesse de l'être du moment que le motif de ses actions est corrompu, eussent-elles d'ailleurs les succès les plus heureux pour la Patrie. Ciceron découvre une conjuration, il assemble le Sénat, monte à la Tribune aux Harangues, effraye les Citoyens & sauve sa Patrie; mais il paroît occupé de sa gloire, (a) tandis qu'il ne doit songer qu'au péril qui menace Rome. Il exige une récompense qu'on ne se seroit point avisé de lui refuser s'il ne l'avoit pas exigée. Rome & la postérité ne sont point ingrates, elles conviennent du fait, permettent à l'Orateur de se couronner lui-même, mais ne lui donnent pas sans quelque difficulté, dans cette occasion, le titre de grand Homme, qui suppose toujours un parfait *désintéressement*. Le Roi de Macédoine menace les Athéniens; Démosthene, par ses Harangues, les anime contre lui; ses discours ne sont point recherchés; c'est un ennemi qui excite ses troupes contre l'ennemi de la Patrie, il

(a) Plusieurs Auteurs ont tâché de justifier Ciceron; mais il n'en est pas moins vrai qu'il ne cesse dans tous ses écrits de repéter que Rome lui doit sa conservation, & qu'il n'y a point de page où l'on ne trouve l'Auteur de ce vers dont Juvenal a si bien saisi le ridicule.

O fortunatam natam me Consule Romam!

il s'oublie lui-même pour ne ſonger qu'au péril dont la Grece eſt menacée ; Philippe tourne ſa rage contre l'Orateur, & l'Orateur n'en devient que plus furieux contre Philippe. Démoſthene fut moins heureux dans ſes ſuccès que Ciceron ; mais ſes motifs étoient plus deſintéreſſés. Dira-t-on, pour conteſter à Démoſthéne le titre de grand Homme, qu'il avoit fui à la bataille de Chéronnée, & qu'il étoit en sûreté dans la Tribune aux Harangues ? Mais ne ſçavoit-il point qu'un Roi qu'il outrageoit avoit mis ſa tête à prix, & qu'il y avoit dans l'Aſſemblée même qu'il haranguoit, des traîtres aux gages de ſon ennemi ?

Que de Héros je pourrois vous citer, qui n'ont été ni Citoyens, ni Patriotes ! Ils défendent vaillamment leur Patrie, non parce qu'elle eſt leur Patrie, mais parce qu'elle fournit un prétexte à leur ambition.

L'ambition & l'amour de la véritable gloire ſont des paſſions bien différentes ; la premiére eſt du Héros, l'autre eſt plus propre au grand Homme, quand elle n'eſt pas portée à l'excès. L'ambition eſt une eſpèce d'avarice, une ſoif inſatiable d'honneurs, de dignités, d'élévation au-deſſus de ſes ſemblables : l'amour de la véritable

gloire n'eſt que l'amour de la vertu. Quand on aime la vertu, on la poſſede déja, on en jouït, on en eſt pénétré. L'ambition, au contraire, n'eſt qu'un deſir ardent qui s'irrite encore par la jouiſſance, qui dégénère en fureur par la privation, & qui ne s'éteint qu'avec le cœur qu'elle dévore. L'ambition ne ſouffre point de rival; auſſi eſt-il peu de Héros qui veuillent partager leur titre: celui qui aime la véritable gloire, voudroit que tous les hommes fuſſent auſſi vertueux que lui; plus il a de rivaux, & plus il ſe croit récompenſé. L'Ambitieux ſe ſert de l'intérêt de l'Etat comme d'un prétexte à ſes deſſeins. L'homme vertueux ſacrifie même ſes intérêts à ceux de l'Etat. Le Héros n'eſt utile à ſa Patrie que lorſqu'elle eſt en danger: le *grand Homme lui* eſt utile dans tous les *tems*. Si le projet d'une paix éternelle & générale étoit poſſible, ſi les rêves heureux de l'Abbé de Saint Pierre pouvoient être effectués, que deviendroit le Héros? Son ambition le forceroit peut-être à devenir grand Homme.

Je ne parlerai point de ceux qui vendent leurs talens & leur haine à leurs voiſins, lorſque leur Patrie eſt tranquille; vous les appel-

lez des Héros, croyez-vous qu'ils ſoient guidés par l'amour de la gloire ?

Le grand Homme, ſans ſe plaindre du ſort qui l'attache à la guerre, ſçait épargner le ſang de ſes Citoyens en prodiguant même le ſien. Codrus ſe déguiſe en payſan, & ſous cet habit qui le fait méconnoître, il ſe fait tuer par l'ennemi, qui ſans cette mort ne pouvoit être vaincu.

L'humanité eſt la premiére de ſes vertus; elle eſt la ſource de pluſieurs autres; mais il cherche à ſe connoître lui-même avant de juger ſes ſemblables; il n'envie point les honneurs dont un autre eſt décoré; content de les mériter, il n'a d'autre deſir que celui d'atteindre aux vertus de ceux que ſon maître a récompenſés.

Le grand Homme doit réunir en lui toutes les vertus morales; il doit ſur-tout être Citoyen, vertu d'autant plus admirable qu'elle eſt peu connue. Le Héros qui n'eſt que Héros, rapporte tout à lui-même; le grand Homme n'a en vûe que la gloire de ſon Prince, la grandeur de l'Etat & le bonheur des Peuples.

Je ne diſconviens point que le Héros ne puiſſe être un grand Homme : je pourrois en citer

ter mille exemples ; mais quel est le guerrier ou le Roi, qui ayant réuni ces qualités, ne soit plus connu sous le nom de grand Homme que sous celui de Héros ? Sans remonter aux siécles des Aristides & des Augustes, ne conviendrez vous pas que notre Henri IV. a fait des prodiges de valeur, que les journées d'Ivry, de Coutras, la conquête de son Royaume, & tant d'autres actions d'éclat, lui ont bien mérité le titre de Héros ? Cependant demandez à tout François ce qu'il pense de Henri, il n'en est aucun qui ne vous dise que c'étoit le meilleur de tous les Rois, le pére de son peuple, l'ami de ses Sujets. Le nom seul d'Alexandre vous donne l'idée d'un Conquérant, d'un guerrier intrépide, d'un Prince ambitieux, d'un Héros. Le nom chéri de Henri flate vôtre esprit, élève vôtre cœur, & répand dans l'ame ce sentiment de plaisir qu'on éprouve en venant de faire une action vertueuse.

Titus réunissoit les qualités du Héros & celles du grand Homme ; cependant pourquoi Titus est-il plus connu par sa clémence & par ses bienfaits que par ses victoires ? On aime, pour ainsi dire, à oublier qu'il a été un Héros, pour se souvenir seulement qu'il a été un grand-

Homme : c'eſt que les qualités du cœur doivent toujours l'emporter ſur les préſens de la fortune & de la nature ; c'eſt que la gloire qu'on acquiert par les armes, eſt, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, une gloire arrachée au hazard ; au lieu que celle qui eſt fondée ſur la vertu eſt une gloire qui nous appartient.

Perſonne n'ignore que Trajan étoit un Prince généreux, affable, juſte, & l'honneur de l'humanité ; mais peu de perſonnes le connoiſſent ſous le titre de Héros : cependant quels ſervices n'a-t-il pas rendus à l'Empire ſous Titus & ſous Veſpaſien ? On parle moins de ſes triomphes ſur les Daces, les Armeniens, les Parthes, les Ibéres, les Perſes & tant d'autres peuples, que de ſa clémence & de ſa bonté qui le rendirent l'idole de l'Empire. On lui fait grace de ſa naiſſance obſcure, pour ne voir en lui qu'une ame noble, grande, belle, & enfin, comme l'a dit un Auteur célébre (a), *l'homme le plus propre à honorer la nature humaine, & à repréſenter la divine.*

Qui ne ſçait que Marc-Aurele fut un Roi Phi-

(a) *Monteſquieu cauſ. de la grand. & de la décad. de l'Emp. Rom.*

Philosophe, qui rendit ses peuples heureux ! Sçait-on aussi généralement que la gloire & le nom Romain alloient être opprimés par les Peuples du Nord, si ce grand Homme ne les avoit repoussés, & s'il n'avoit porté la guerre chez les Parthes qu'il vainquit ? En un mot, pour un seul Prince qui veut être connu de la postérité sous le vain titre de Conquérant, combien d'autres qui n'ambitionnent que des titres avoués par l'humanité ?

Il est vrai que souvent l'éclat des victoires éblouït les yeux des peuples, qui font moins d'attention à des vertus plus dignes d'être admirées ; mais remarquez que l'illusion n'a lieu que pour nos contemporains, & que le creuset du tems sçait enfin distinguer les talens & les vertus.

Charles XII, ce foudre du Nord, qui n'est qu'une image d'Alexandre, qui recherchoit les périls plus par vanité que par amour de la véritable gloire, s'attiroit bien plus l'attention de l'Europe, que le Czar, qui non moins brave que lui, avoit de plus grandes qualités. Le tombeau met fin aux intérêts qui les divisent, le tems dissipe le prestige, & la postérité les juge de sang froid : Charles est regardé comme un *Héros* dont on compte les excès & dont

on admire les talens, & son rival est toujours un grand Homme dont on oublie les défauts & dont on chérit les vertus. On aime à s'instruire des efforts qu'il lui en coûta pour éclairer & pour instruire une nation barbare, après avoir senti combien il l'étoit lui-même; on sçait comment il tira son Pays de l'ignorance profonde où il étoit plongé; il dicta des loix auxquelles il se soumit le premier; il donna des leçons dont il étoit l'exemple; grand par les arts qu'il crée, plus grand encore par ceux qu'il adopte & dont il va s'instruire lui-même chez ses voisins: il se dérobe, pour ainsi dire, à la dignité de son rang, & sous un déguisement qui le cache à tous les yeux, il parcourt les différens peuples de l'Europe; les travaux les plus pénibles, les épreuves les plus humiliantes en apparence, pour qui n'a pas des motifs de gloire, ne lui coûtent rien; par-tout il acquiert des connoissances; il recueille tous les secrets des arts, & les force, pour ainsi dire, à passer avec lui en Moscovie; est-il vaincu par son rival? il tire de sa défaite des leçons pour le vaincre à son tour, & des instructions pour son peuple; semblable aux Romains, qui apprirent de Pirrhus l'art de le combattre avec avan-

avantage. Pourquoi la postérité rappelle-t-elle avec une secrette joye les moindres travaux des grands Hommes, & que souvent elle censure ceux des Héros? C'est que les uns sont plus favorables à l'humanité que les autres; c'est qu'elle aime & qu'elle respecte les vertus des premiers; au lieu qu'elle ne fait qu'admirer les talens des seconds.

A ne juger que par les effets, Cromwel, cet illustre scélérat, pourroit à la rigueur être regardé comme un Héros: il est parvenu par la ruse, par l'hypocrisie & par la cruauté, au rang où bien des Héros parviennent par la force. On a dit qu'il avoit toutes les qualités qui font le grand Homme, & qu'il ne s'en est servi que pour le crime: ceux qui en ont jugé ainsi ne connoissent ni Cromwel, ni ce qu'il faut pour être un grand Homme; car ce scélérat étoit sans vertus, il n'avoit que des talens dont il abusa. Laissons-le dans la classe des heureux criminels qui ne méritent point le nom de Héros, & il aviliroit le titre de grand Homme.

M. de Turenne étoit l'un & l'autre; il réunissoit en lui toutes les vertus civiles & morales, & les talens politiques & guerriers. Il fut hu-

main, généreux, affable, auſſi grand après la malheureuſe journée de Mariendal, que modeſte après avoir chaſſé avec peu de troupes l'Armée de l'Empereur, qui avoit pris ſes quartiers dans l'Alſace : en un mot, (comme le dit ſon élégant (a) Panégyriſte), heureux ſans orgueil & malheureux avec dignité. S'il eut une foibleſſe, elle doit lui mériter le titre de grand Homme : il eut la force & la vertu de l'avouer, & de diſculper un homme qui ne l'aimoit pas. Il devoit à ſes victoires le titre de Héros ; il tenoit de ſa ſeule vertu celui de grand Homme. Le Prince d'Orange fut toujours malheureux, mais ſes malheurs le rendent reſpectable aux yeux de celui qui ne cherche dans l'homme que l'homme même : peut-être auroit-il été moins grand s'il avoit été plus heureux.

Enfin il n'eſt aucun de nos Hommes illuſtres qui ne nous faſſe ſentir la différence qu'il y a du grand Homme au Héros. Etre rempli de pieté, ſévère & juſte dans la diſtribution des peines & des récompenſes, exact dans la diſcipline, ſimple, humain, déſintéreſſé, rapportant tout à la gloire de ſon Maître & aux biens de

(a) Flech. Or. Funeb. de M. de Turenne.

de ſa Patrie, voilà le grand Homme. N'aimer que la guerre, aſpirer à la gloire ſans ménager le ſang, être prompt, impétueux, braver les dangers; au génie de la guerre joindre la hardieſſe & la fierté, ne déſeſpérer de rien, ſe roidir contre les difficultés, avoir ſon ambition plûtôt en vûe que la gloire & le bonheur de la Patrie, voilà le Héros. Ce titre dépend ſouvent des ſuccès; celui de grand Homme n'en dépend point; ſon principe eſt la vertu, elle eſt auſſi inébranlable dans la proſpérité que dans les malheurs. La grandeur d'ame conſiſte à les ſoutenir, & à prendre des meſures juſtes pour y remédier, ſans ſe laiſſer abbatre.

Il eſt vrai que le titre de Héros ne peut convenir qu'au Guerrier; on ne dit point d'un Magiſtrat prudent & ferme, qui ſçait punir le vice & récompenſer la vertu, d'un homme recommandable par ſa probité & par les qualités les plus rares, qu'il eſt un Héros; il eſt ſans doute un grand Homme: il n'eſt point d'état qui ne puiſſe prétendre à ce titre ſublime. Le Héros y a même plus de droits que tout autre. Tel fut François I. Il ſçut réunir les talens de la guerre, l'amour des Arts & des

Let-

Lettres, enfin les qualités les plus aimables & les vertus les plus ſolides.

Le Héros n'eſt pas toujours inébranlable contre les revers; le grand Homme eſt toujours au-deſſus des événemens : ils ont cela de commun l'un & l'autre, qu'une ſeule action héroïque ne fait pas le Héros, & qu'une ſeule vertu ne conſtitue pas le grand Homme. Scipion fut un Héros à la Bataille de Zama, il ſe montra un grand Homme, lorſqu'il rendit la belle Captive à celui à qui elle étoit promiſe. Si Scipion n'eût jamais eu que ces deux actions, dont l'une caractériſe le grand Homme & l'autre le Héros, la poſtérité auroit peine à lui accorder l'un & l'autre titre. Ces deux caractères doivent être ſoutenus juſqu'à la fin. Le Héros dont la fermeté ſe dément, & le grand Homme qui manque une fois de vertu, hazardent le fruit de leurs travaux; une ſeule action peut ternir toute leur gloire paſſée, & les mettre en danger de ne pouvoir plus la réparer. Alexandre fit une action de grand Homme, lorſqu'il reçut avec tant de généroſité la famille de Darius; mais le meurtre de Clytus le dépouille de ce titre pour ne lui laiſſer que celui

celui de Héros. Il est en général plus difficile de conserver sa réputation que de l'acquérir.

Enfin l'affabilité, la modestie, l'humanité, la douceur, le patriotisme sont les vertus d'un grand Homme. La fierté, l'amour de soi-même, la bravoure, l'audace, souvent la témérité, la connoissance de l'Art de la Guerre & les talens militaires réunis, caractérisent le Héros.

Je suis, &c.



ARTI-

ARTICLE CINQUIEME.

PORTRAITS. COTTERIE.

Reflexions. *

UN de mes anciens amis & de mes camarades d'Université vint me voir, il y a quelques jours, & me trouva lisant le *Banquet* de Platon. Je posai mon livre pour le recevoir; & après les complimens ordinaires, il le prit, en me disant, » Vous me permettrez de voir quel » étoit l'objet de votre étude. « » Rien moins » que le divin Platon, lui dis-je, cet aima» ble Philosophe. « . . . . . » Avec qui, interrompit mon ami, » Ciceron dit qu'il aimeroit » mieux avoir tort, que d'avoir raison avec » un autre. « » Je ne puis, lui répondis-je, » pousser ma vénération pour lui jusqu'à ce de» gré d'enthousiasme; cependant par-tout où » je l'entens, (car j'avouë que je ne l'entends » pas par-tout,) je le préfère à tous les anciens » Phi-

* Trad. de l'Anglois.

» Philosophes. Son *Banquet* en particulier » m'intéresse & m'amuse, parce que j'y vois les » mœurs & les caractères des personnages les » plus distingués, du siécle le plus joli, de la » ville la plus polie de la Grèce. Et avec » tout le respect dû aux modernes, je doute » que le recit d'un *Banquet* moderne, quoi- » qu'écrit par la plume la plus habile, pût être » lu avec autant de plaisir & de fruit, que celui » de Platon. « » Je ne vois pas cela, repliqua mon ami, » car quoique je révère les anciens » autant que vous pouvez le faire, & que je » regarde les modernes comme des pygmées » en comparaison de ces géans, cependant s'il » y a quelque chose en quoi nous les égalions, » c'est dans l'élégance & dans la délicatesse de » nos propos de table. «

Je fus d'autant plus surpris de ce doute de mon ami, que je savois qu'il souscrivoit aveuglément à tous les articles de foi de l'école, & qu'il les défendoit avec superstition. Je lui demandai donc s'il parloit sérieusement ? Il me dit qu'oui; qu'à son gré, Platon traitoit cette ridicule affaire de l'amour trop subtilement, & trop longuement, & que si je voulois seulement lui permettre de m'introduire dans sa

cotte-

cotterie dont il étoit un indigne membre, il croyoit que j'aurois du moins le même doute, ou que peut-être même je déciderois en faveur des modernes. Je remerciai mon ami de son offre obligeante ; mais j'ajoutai que dans toute Societé où il seroit un membre indigne, je serois un convive bien plus indigne encore ; que d'ailleurs mon goût pour la vie domestique & retirée ne s'accordoit pas avec les engagemens d'une cotterie, & que la taciturnité naturelle que j'ai parmi les étrangers, seroit mal à sa place au milieu de toute cette joye, & de cette gayeté. » Vous vous trompez, me répondit mon ami, » chaque membre de » notre cotterie a le droit d'amener un ami, » qui n'est point engagé par-là à en devenir » membre ; & pour ce qui regarde votre taciturnité, nous avons quelques membres silencieux, qui, pour le dire en passant, ne sont pas » les moindres. Des gens silencieux ne gâtent » jamais la conversation ; au contraire, comme ils » sont bons écouteurs, ils encouragent les bons » parleurs. « .... » Mais il y a une autre difficulté, lui répondis-je, & sans doute bien » solide, c'est que je ne bois que de l'eau. « .. » Tant-pis pour vous », repliqua mon ami, (qui

(qui, par parenthèse, aime sa bouteille fort académicalement) » vous payerez le clai» ret que vous ne boirez pas. Nous ne for» çons personne; chacun boit aussi peu qu'il » lui plait. « .... » C'est-à-dire, apparem» ment, interrompis-je, autant qu'il peut. « .. » C'est selon que cela se trouve, dit-il; il » est vrai que quelquefois nous faisons d'assez » longues séances; mais pour moi, je suis tou» jours bien aise de me retirer avant onze heu» res; car croyez moi, c'est les longues veilles, » & non pas le boire, qui ruinent la santé. «

Voyant que mon ami auroit trouvé mauvais un refus, je lui dis que pour cette unique fois, je l'accompagnerois à sa cotterie, mais que je le priois de me donner auparavant quelque idée des membres siégeans, afin que je susse comment je devois me conduire. » Votre précau» tion est sage, me dit-il, & je vous mettrai » d'avance si bien au fait de leurs caractères, » que vous ne paroitrez point étranger quand » vous serez avec eux. Il faut que vous sachiez » que notre cotterie est composée au moins de » quarante membres quand elle est complette. » Plusieurs sont à la campagne à-présent, & il » y a d'ailleurs quelques places vacantes qui

» ne

» ne pourront être remplies que l'hyver pro-
» chain. Les paralisies, & les apoplexies, je
» ne sai pourquoi, ont assez régné parmi nous
» depuis quelque tems, & en ont emporté un
» bon nombre. Il n'y a pas plus d'une se-
» maine que Thomas Boibien tomba tout d'un
» coup sous la table, un peu yvre, à ce que
» nous pensions, mais on l'emporta chez lui,
» & il n'a pas parlé depuis. Ceux que vous
» trouverez vraisemblablement aujourd'hui, sont
» premiérement Lord Débile, un Seigneur
» d'un sens admirable, charmant Cavalier, &,
» pour un homme de qualité, assez bien instruit.
» Il a vécu un peu trop vite, & a gâté son
» tempéramment par les longues veilles, & en
» buvant de vos petits vins piquants. Il est
» encore ce que vous appellez attaqué des
» nerfs, ce qui le fait paroitre d'abord un peu
» abbatu & reservé; mais il devient fort affable
» & fort gai, sitôt qu'il a réchauffé son estomac
» avec environ une bouteille de bon clairet.

» Sir Grégoire Pançu est un fort digne Ba-
» ronet du Nord, qui a de fort belles terres,
» & qui a été en belle passe dans le Monde,
» jusqu'à ce qu'ayant été élu deux fois Cheva-
» lier de son Comté, & ayant en conséquence
» obtenu

» obtenu un joli emploi à la Cour, il mangea
» une partie considérable de son bien. Il a
» rompu son ménage, & travaille à-présent à
» rétablir ses affaires. C'est le plus cordial,
» & le meilleur compagnon qu'il y ait au mon-
» de ; & quoiqu'il parle peu, je puis vous assu-
» rer qu'il ne manque pas de sens. Il a été à
» l'Université, & il entend bien ses Auteurs.
» Le pauvre homme est enfermé la moitié de
» l'année au moins par la goutte, & il a de
» plus un scorbut invétéré dont je ne puis de-
» viner la raison. On ne peut vivre plus ré-
» guliérement que lui ; il ne mange que des
» mets simples, & en petite quantité ; il ne
» boit point de mauvais vin, & ne veille ja-
» mais tard, car il en a sa bonne portion vers
» les *onze heures*.

» Le Colonel Couleuvrine est un vieux &
» brave Officier, fort expérimenté, quoiqu'il
» ne soit que Lieutenant-Colonel d'Infanterie.
» Entre nous, on ne lui a pas rendu justice,
» & il est commandé à-présent par plusieurs
» Officiers qui n'étoient pas nés quand il
» entra dans le service. Il a servi en Irlande,
» à Minorque, & à Gibraltar ; & il auroit
» été dans toutes les derniéres batailles en Flan-

» dres, si on y avoit envoyé son Régiment.
» C'est un plaisir de l'entendre parler de guer-
» re. C'est le meilleur naturel du monde,
» mais un peu trop jaloux de son honneur, &
» trop sujet à s'emporter; mais cela est bientôt
» fini, & il en est fâché ensuite. Je crains
» qu'il ne soit hydropique; ce que j'attribuë à
» nos vins de Champagne & de Bourgogne. Il
» a pris cette mauvaise habitude dehors.

» Sir George Pliant a du savoir-vivre, il a
» du bien, il voit bonne compagnie, & est
» sûrement un des hommes les mieux nés que
» je connoisse; il est d'un si bon naturel, qu'il
» semble n'avoir point de volonté à lui. Il
» boira aussi peu & autant qu'il vous plaira, &
» n'importe quoi. Ç'a été un compére auprès
» des Dames, & il aime encore à faire claquer
» son fouet. Il est notre pourvoyeur de nou-
» velles; car comme gentilhomme de la cham-
» bre, il va tous les jours à la Cour, & par
» conséquent sait fort bien ce qui s'y passe.
» Le pauvre homme! Je crains que nous ne le
» gardions pas longtems; il paroit qu'il est
» tout-à-fait tombé dans la consomption,
» quoique les médecins disent que ce n'est qu'u-
» ne atrophie nerveuse.

» Guil-

» Guillaume Tienbon eſt le meilleur cœur » que je connoiſſe & d'un excellent commer- » ce, quoiqu'il parle rarement, mais il ne » fauſſe point compagnie, & il tient tête à » toute la coterie. Il eſt fort ſavant, & peut » faire de très-jolis vers latins. Je crains qu'il » n'aille pas loin; une attaque de paralyſie lui » a depuis peu tordu la bouche d'un côté, de » façon qu'il eſt obligé à-préſent de boire ſon » vin en diagonale. Cependant il ſe ſoutient » bravement, & ne triche jamais à table.

» Le Docteur Eſcarboucle eſt un honnête » Eccléſiaſtique, jovial, de bonne humeur, » affectionné au Gouvernement, & tenant » beaucoup du Cavalier. Il eſt l'ame de notre » cotterie, bien loin de nous gêner le moins » du monde. Il eſt extrémement ſavant, & » je crois réellement qu'il ſait tout Horace par » cœur. Je ſai qu'il l'a toujours en poche. » Son viſage rubicond, ſon nez enluminé, & » ſes groſſes jambes, le font paſſer générale- » ment pour un fort buveur auprès de ceux » qui ne le connoiſſent pas; mais je dois lui » rendre la juſtice de dire que je ne l'ai vu » de ma vie changé le moins du monde par » le vin. Il eſt vrai que comme il eſt fort

» gros, il en peut contenir beaucoup; ce qui » fait que le Colonel l'appelle assez plaisamment un vase d'élection.

» Le dernier & le moindre, ajouta mon » ami, c'est votre Serviteur, tel que vous me » voyez; & si vous voulez, nous irons faire » un tour de promenade dans le Parc, en » attendant le dîner. « J'y consentis, & nous sortimes ensemble; mais le Lecteur sera peut-être bien aise ici que je le laisse un peu se promener seul pendant que je ferai son portrait. Nous allames dans la même année au Collége de S. Jean à Cambridge; il étoit cadet d'une bonne famille; il avoit été élevé pour l'Eglise, & il venoit d'obtenir une bourse dans le Collége, quand son frère ainé étant venu à mourir, il en hérita un bien assez considérable, & résolut d'en vivre commodément, c'est-à-dire, sans rien faire. Comme il avoit vécu longtems dans un Collége, il en avoit contracté toutes les habitudes & les préjugés, la paresse, le goût pour le vin, la vanité & la pédanterie du cloître, dont au bout d'un certain tems on ne se défait jamais. Il regardoit l'intelligence critique des mots Grecs & Latins, comme le plus sublime effort de l'enten-

ten-

tendement humain ; & un verre de vin en bonne compagnie , comme le comble de la félicité. En conséquence il passoit sa matinée à lire les Auteurs classiques, dont il avoit su depuis longtems la plûpart par cœur, & la soirée à boire son verre de bon vin, qui en se remplissant souvent montoit au moins à deux, & souvent à trois bouteilles par jour. Je ne dois pas oublier de dire que mon ami est tourmenté de la pierre, malheur qu'il attribuë à ce qu'une fois il a bu de l'eau pendant un mois de suite par ordonnance du feu Docteur Cheyne , & point du tout à deux pintes au moins de clairet qu'il a bu par jour depuis trente ans. Je rejoins mon ami. » Je » suis fort trompé, (me dit-il, tout en nous promenant dans le Parc) » si vous ne me re- » merciez de vous avoir procuré aujourd'hui » cet amusement ; car sûrement il n'y eut ja- » mais une Société de plus honnêtes gens.... « » Je n'en doute point, lui dis-je, & cela re- » double mon chagrin, quand je réfléchis que » cette cotterie de dignes Cavaliers, pourroit, » sur votre propre récit, être appellée assez jus- » tement un hôpital d'incurables, puisqu'il n'y » en a aucun qui ne soit attaqué de quelque

» maladie chronique & mortelle.« » Je vous » entens, répondit mon ami; vous voudriez » insinuer que cela vient du vin; mais je puis » vous assûrer, Mr. Fitz-Adam, *que le vin,* » *& en particulier le clairet, quand il est bon &* » *pur, ne peut faire aucun mal.* « Je ne repliquai point à cet aphorisme de mon ami, dont je voyois bien que la discussion nous méneroit trop loin, sur-tout puisque nous étions prêts d'entrer dans la chambre de la cotterie, où je tins pour accordé que c'étoit un des grands principes fondamentaux.

Mon ami me présenta à la compagnie de la manière qu'il croyoit la plus obligeante, mais qui, je l'avoue, me fit un peu perdre contenance. » Permettez-moi, Messieurs, dit-il, » de vous présenter mon ancien ami, Mr. Fitz- » Adam, l'ingénieux Auteur du MONDE.« Le mot d'auteur excita sur le champ l'attention de toute la compagnie, & attira tous les yeux sur moi; car les gens qui ne sont pas en état d'écrire eux-mêmes ont une étrange curiosité de voir un AUTEUR VIVANT. Ces Messieurs me reçurent en commun, avec ces gestes qui veulent dire qu'on est le bien venu; & de mon côté je marmotai civilement quel-

ques-

ques-uns de ces riens, qui tiennent la place de quelque chose qu'on devroit dire, & qui peut-être sont tout aussi bien.

Comme il faisoit chaud, ces Messieurs, en attendant le dîner, se rafraichissoient avec ce qu'ils appelloient du *cool tankard* (a), avec lequel ils burent chacun à ma santé. Quand ce fut mon tour, je ne crus pas pouvoir décemment éviter de boire à la leur, je la bus à tous à la fois. Mais je fus bien surpris quand à la premiére goutte je m'apperçus que cette boisson rafraichissante étoit composée de vin très-violent, tempéré à la vérité avec très-peu de jus de citron & d'eau, mais réchauffé par une quantité d'aromates confortatifs, de muscade, & de gingembre. Le dîner qu'on avoit demandé plus d'une fois, parut enfin, sur la menace que fit le Colonel d'exterminer le maître & tous les domestiques de la maison, s'il tardoit encore deux minutes. Nous primes place sans cérémonie; & nous ne fumes pas plutôt assis, que chacun, excepté moi, but à la santé de chacun, ce qui fit une espèce de rumeur. Je re-

(a) Boisson rafraichissante, composée ordinairement de prétendu vin de Rhin, de jus de Citron, d'eau & de sucre; les Anglois en font grand usage.

remarquai avec étonnement que la quantité de vin ordinaire étoit verſée dans des verres d'une grandeur & d'un poids énormes; mais mon étonnement ceſſa quand je vis les mains tremblantes qui les ſaiſiſſoient; ce qui me fit ſuppoſer qu'on les avoit deſtinés pour être une ſorte de Leſt. Cependant cette précaution ne garantit pas le nez du Docteur Eſcarboucle d'un rude choc, comme il eſſayoit de rencontrer ſa bouche. Le Colonel qui remarqua cet accident, dit tout haut plaiſamment; » Comment, » Docteur, je vois que vous êtes un mauvais » ingénieur. Tant que vous viſerez à votre » bouche, vous ne l'attraperez jamais, je vous » en donne ma parole. Une batterie flotante » pour atteindre le but, doit être pointée un » peu au-deſſus, ou au-deſſous. Si vous vou» lez attraper votre bouche, dirigez votre ca» non au front ou au menton. » Le Docteur ſe prêtant à la plaiſanterie remercia le Colonel de ſon avis, & promit qu'il le communiqueroit à ſes amis d'Oxford, où il avoua qu'il avoit vu bien de bons verres de vin répandus, faute de cette attention. Sir Pançu ſourioit preſque; Sir George rioit; & toute la compagnie, les uns d'une façon, les autres d'une autre,

tre, applaudit à cet élégant badinage. Mais hélas les choſes prirent bientôt un tour moins plaiſant; car un énorme cimier de bœuf ſalé bouilli qui avoit remplacé la ſoupe, ne ſe trouva pas aſſez ſalé pour Sir Pançu qui l'avoit commandé; & en même tems Lord Débile prit un dégout pour le clairet, qu'il aſſûra n'être point du même qu'ils avoient bu le jour précédent; il n'étoit point *velouté, il avoit quelque choſe de rude ſur la langue*, & Milord ſoupçonna ſubtilement qu'il étoit frelatté avec du *Benecarlo ou quelqu'autre de ces vins noirs.* Cela devint une cauſe commune, & excita l'attention générale. Toute la compagnie le goûta avec réflexion, & chacun y trouva un défaut différent. On fit monter le maître de la maiſon, il fut examiné & traité comme un criminel. Sir Pançu lui reprocha que le bœuf étoit trop frais, pendant qu'en même tems tous les autres tomboient ſur lui à cauſe du mauvais vin, lui diſant que ce n'étoit pas ainſi qu'on traitoit d'auſſi bons chalands qu'eux, & le menaçant enfin de tranſporter la cotterie dans une autre maiſon. Le criminel pour s'excuſer de ce que le bœuf étoit trop peu ſalé, en rejetta la faute ſur ſon cuiſinier, qu'il promit de chaſſer,

&

& attesta le Ciel & la Terre que le vin étoit précisément du même qu'ils avoient trouvé bon le jour précédent ; & que vrai comme il avoit une ame à sauver, c'étoit du véritable Château Margoux. » Chateau du Diable, dit le Colonel avec chaleur, » c'est votre damné gros vin » de *Chaos.* « Guillaume Tienbon qui se crut obligé d'articuler dans cette grande occasion, dit qu'il n'étoit pas sûr que ce fût du vin frelatté, mais qu'en effet il y avoit quelque chose à dire ; » Hé bien, interrompit le Docteur, puis- » que nous ne pouvons avoir du vrai *Faler-* » *num*, contentons nous une fois de *vile Sabi-* » *num.* Que dites-vous, Messieurs, du bon » vin de Porto, qui, j'en suis sûr, est beaucoup » plus sain & plus stomachal ? Mon ami qui dans le fond du cœur préfére le Porto à tous les vins du monde, seconda volontiers le Docteur, & parla très-favorablement de *vos vins de Portugal* en général, quand ils sont purs. Sur cela on en apporta tout de suite, & je remarquai que mon ami & le Docteur s'en tinrent tout le soir à celui-là. Je ne pus m'empêcher de demander au Docteur, si réellement il préféroit le Porto aux vins plus légers ? A quoi il répondit, » Vous savez, Mr. Fitz-Adam, que l'habi-

» tude

» tude eſt une ſeconde nature, & le Porto eſt
» en quelque manière pour moi le lait de ma
» mère; car c'eſt avec quoi mon ALMA MA-
» TER a allaité toute ſa nombreuſe progéni-
» ture.

J'applaudis en ſilence à l'explication du Docteur, convaincu de la vérité, & je fis alors attention aux judicieuſes rémarques des autres Meſſieurs ſur le clairet, qu'ils continuoient toujours à critiquer, tout en continuant à le boire. J'en témoignai ma ſurpriſe à Sir Pançu, qui me répondit gravement, & d'un air touchant, *Hélas! que pouvons-nous faire?* » Ne pas le » boire, repliquai-je, puiſqu'il n'eſt pas » bon « ..... Mais que voulez-vous que » nous faſſions? Et comment paſſer la ſoirée? reprit le Baronet. » On ne peut pas s'en al- » ler à cinq heures. « » C'eſt ce qui dépend » beaucoup de l'uſage, lui dis-je..... » Cela » peut être juſqu'à un certain point, dit alors le Docteur, » mais permettez-moi de vous de- » mander, Mr. Fitz-Adam, vous qui ne bu- » vez que de l'eau, & qui vivez fort retiré, » Comment ſoutenez-vous vos eſprits? « » Moi, Docteur, lui dis-je, comme je ne les » ai jamais abbattus par des liqueurs fortes, je » n'ai

» n'ai pas besoin de les relever. « Ici nous fumes interrompus par le Colonel, qui éleva sa voix avec indignation contre le Bourgogne & le Champagne, jurant que le premier étoit gras, & que le second n'étoit pas clair, & qu'il y soupçonnoit quelque mélange de cidre, & de sucre candi; malgré quoi il en but une rasade à la confusion de la ville de Bristol, & de l'Acte sur les bouteilles. C'étoit une honte, disoit-il, que les honnêtes gens ne pussent avoir de bon Bourgogne, & de bon Champagne; & cela pour l'accroissement de quelque revenu, pour la manufacture des bouteilles, & autres pareilles misères. Sir George soutint la même chose, ajoutant que cela étoit *scandaleux*; & tout le monde convint que le nouveau Parlement ne manqueroit pas de revoquer un acte aussi absurde dès sa premiére séance; mais que s'il ne le faisoit pas, ils espéroient que les Députés recevroient des instructions sur ce sujet de leurs Electeurs. » Sûrement, dit le Colonel; » Quel Diable de vacarme ne font-ils pas » pour la révocation du Bill au sujet des Juifs, » dont personne ne s'embarrasse! Mais à pro» pos, continua-t-il, je crois que tout le » monde a fini de manger, ne ferions-nous

» donc

» donc pas mieux de faire desservir, & de » faire mettre le vin sur la table ? « Toute la compagnie dit Amen unanimément. Pendant qu'on desservoit, je demandai à mon ami, avec un sérieux apparent, s'il n'y auroit pas un autre service pendant que le vin seroit sur la table ? Il parut surpris de ma question, & me demanda si j'avois faim ; je lui dis que non ; mais je lui demandai à mon tour s'il avoit soif ? A quoi il me répondit non. » Pour» quoi donc, lui repliquai-je, ne pas manger » sans avoir faim, comme l'on boit sans avoir » soif ? « Mon ami fut si étourdi de cette question, qu'il n'essaya pas de repliquer, mais il me regarda fixement avec autant d'étonnement qu'il en auroit eu en voyant mon Grand-Pére Adam dans son état de Nature.

Cependant on avoit ôté la nape ; les bouteilles & les verres étoient sur la table, quand Guillaume Tienbon, qui étoit porteur de santé perpétuel, entra tout de suite en fonction, se plaçant dans la chaise de Président, comme un homme qui va régler le sort de l'Etat. Il commença par boire rasade à la santé du Roi, ce qui fut exécuté à la ronde, non sans que le Président examinât scrupuleusement si les ver-

res

res étoient pleins. La bouteille étant auprès de moi, il m'invita à faire raison, ajoutant que, quoique je fusse un buveur d'eau, il espéroit que je ne refuserois pas de boire cette santé avec du vin. Je le priai de m'en dispenser, & lui dis que je ne buvois jamais à la santé de Sa Majesté, quoiqu'aucun de ses sujets ne s'y intéressât plus que moi; que jusqu'ici il ne m'avoit pas paru qu'il y eût la moindre relation entre le vin que je boirois & l'état de la santé du Roi, & que jusqu'à-ce que je fusse convaincu, qu'en altérant ma santé, je contribuerois à celle de Sa Majesté, j'étois résolu de conserver l'usage de mes facultés & de mes membres, pour employer les unes & les autres à son service, si jamais l'occasion s'en présentoit. J'avois prévu les suites de ce refus, & quoique mon ami eût répondu de mes principes, je découvris aisément un air de soupçon sur les visages de la compagnie, & j'entendis le Colonel qui disoit à l'oreille de Lord Débile : *Cet Auteur est un plaisant Animal.*

Mon ami eut honte pour moi; cependant pour m'aider autant qu'il le pouvoit, il me dit tout haut; » Mr. Fitz-Adam, c'est-là une » de ces singularités que vous avez contractées

» en

» en vivant si retiré. « Dès ce moment la compagnie m'abandonna à ma bizarrerie, & ne prit plus garde à moi. Je m'apuyois en silence sur la table, attendant, quoiqu'à dire vrai, sans beaucoup d'espérance, quelques-uns de ces traits d'urbanité, & d'un élégant badinage, dont mon ami m'avoit promis une si bonne portion. Au lieu de cela la conversation se tourna principalement en récit, & devint toujours plus pesante à chaque nouvelle bouteille. Lord Débile raconta ses anciens exploits en amour & en vin ; le Colonel se plaignit, quoiqu'avec dignité, des mauvais procédés qu'on avoit eu avec lui & des injustices qu'on lui avoit faites. Sir George parla à demi-mot, de quelques découvertes qu'il avoit faites le matin à la Cour, mais en évitant soigneusement de nommer les masques. Sir Pançu s'endormoit entre chaque verre ; le Docteur & mon ami parloient de matiéres de collège, & citoient du Latin ; & notre digne Président tout entier aux fonctions de son emploi, ne parloit que pour donner ses ordres ; comme par exemple ; » Monsieur, la » bouteille est auprès de vous ; Monsieur, c'est » à vous à nommer une santé ; « » Celle-là a » déja

» déjà été bue; Hola, hé, du clairet! « &c. Au fort de tous ces aimables propos de table, que je vis arrivés à leur Zénith, je m'esquivai environ à neuf heures, & me retirai chez moi.

Le passe-tems, (je ne dirai pas le divertissement) dont je viens de parler, m'embrouilla si fort l'imagination, & fit naître dans mon esprit une si grande variété de pensées confuses, que malgré toutes les peines que j'ai prises pour les arranger & les digérer, je n'ai pû les mettre dans un ordre méthodique. Je les jetterai donc sur ce papier sans arrangement, & comme elles se présentèrent à mon esprit.

Quand je considérois que peut-être deux millions de mes concitoyens passent les deux tiers de leur vie, de la même manière que les dignes membres de la cotterie de mon ami, je ne pouvois concevoir quel est ce charme irrésistible & invisible auquel ils sacrifient si gayement, & si constamment leur tems, leur santé, & leur raison: mais étant tombé par hazard sur Monsieur Pascal, j'y lus un passage au sujet de la chasse, où cet excellent écrivain dit, » que ce n'est que pour étouffer la réflexion, » que l'on perd tant de tems à courir après un » pauvre animal qu'on pourroit avoir à beau-

» coup

» coup meilleur prix au marché ; que c'eſt
» parce que cela nous empêche de regarder
» en nous-mêmes, ce qui eſt une vuë inſu-
» portable pour nous. «

Que ce ſoit ſouvent là un des motifs, & quelquefois le ſeul motif qui mène à la chaſſe, je le crois aiſément. Mais il faut convenir auſſi qu'à moins que le chaſſeur qui court ſi vigoureuſement loin de lui-même, ne ſe caſſe le col dans ſa fuite, il fortifie du moins ſa ſanté par cet exercice. Mais quel motif peut-on attribuer au BIBERON, qui journellement, & ſérieuſement avale ſa propre deſtruction, excepté celui *d'étouffer la réflexion, & de s'empêcher de jetter les yeux ſur lui-même, ce qui eſt une vuë inſupportable pour lui* ?

Malheureux celui qui ne peut volontairement & fréquemment converſer avec lui-même ! mais malheureux dans le plus haut degré celui qui n'oſe pas le faire ! Il faut néceſſairement que celui qui paſſe toute ſa vie à boire ou à dormir, ſoit dans l'une de ces deux claſſes. Ou las de lui-même, faute de toute réflexion, ou ſe craignant lui-même, de peur de faire des réflexions qui le tourmentent, il va chercher un refuge ou contre ſa folie, ou

contre son crime dans la Société de ses compagnons de souffrance, ou dans le sortilége des liqueurs fortes.

L'Archevêque Tillotson assure avec beaucoup de raison, qu'un jureur ne peut pas dire pour son excuse, qu'il est né avec un tempérammment jureur. Je crois qu'on peut dire la même chose des buveurs avec autant de vérité. Personne n'est né buveur; c'est un vice acquis, & nullement naturel. L'enfant qui goute pour la première fois des liqueurs fortes, les rejette avec des signes évidens de dégout; mais il parvient insensiblement à les supporter, & ensuite peut-être à les aimer, par la folie de ses Parens, qui les promettent comme un encouragement, & les donnent comme une récompense.

Quand l'Officier chargé de l'inspection des corps morts, examine celui d'un de ces malheureux qui se sont noyés dans un étang, ou dans une rivière, ayant ordinairement une provision de plomb dans leur poche pour assurer leur coup, le rapport est, que c'est un meurtrier de soi-même, ou un phrénétique. Est-ce donc l'eau, ou la promtitude de la chute, qui constitue la folie ou le crime de cet acte? Y a-t-il quelque différence entre un suicide par

par l'eau, & un suicide par le vin? S'il y en a, c'est évidemment à l'avantage du premier, qui n'est jamais aussi concerté & prémédité que le dernier. Le BIBERON avance d'un pas plus lent, à la vérité, mais il marche à une destruction tout aussi certaine; & pour preuve de son intention, je crois qu'en l'examinant on lui trouveroit aussi ordinairement une bonne provision de plomb. Il ne peut pas alléguer pour sa défense, qu'il n'est pas averti, puisqu'il voit tous les jours dans les maladies chroniques de ses camarades de bouteille, les funestes effets de ce poison lent, dont il s'enyvre si volontiers; car je défie tous les forts buveurs d'Angleterre, tout nombreux qu'est ce corps, de me produire un seul exemple d'un buveur dont la santé & les facultés n'ayent pas été visiblement altérées par la boisson. Quelques-uns à la vérité nés d'un temperamment beaucoup plus fort la soutiennent plus longtems, & sont cités ridiculement comme des preuves vivantes des salutaires effets de la boisson; mais quoiqu'ils ne portent encore aucun des caractères distinctifs de leur profession, quoiqu'ils n'ayent par encore perdu une moitié d'eux-mêmes par une hémiplégie, ni l'usage de tous leurs mem-

bres par la goute ; quoiqu'ils ne soient que peu galleux, & que l'hydropisie qui les menace ne se manifeste pas encore, j'ose assûrer que la santé dont ils se vantent, est tout au plus un état incertain entre la santé & la maladie ; s'ils ne sont pas actuellement malades, ils ne sont pas véritablement bien, & vous entendrez toujours échaper quelque plainte par mégarde à ces triomphans BIBERONS, demi-heure après qu'ils vous ont assûré qu'ils ne sont *ni malades, ni tristes.* Ma femme qui est un peu superstitieuse, & peut-être trop prompte à remarquer & à interpréter les jugemens du Ciel, d'ailleurs excellente femme, croit fermement que l'hydropisie dont la plûpart des BIBERONS meurent enfin, est un juste & manifeste jugement de Dieu ; le vin qu'ils ont tant aimé se tournant en eau, & eux-mêmes se noyant à la fin dans l'élément qu'ils abhorroient si fort.

Il peut arriver qu'un homme raisonnable & sobre, invité par la bonne humeur & la gayeté d'une compagnie aimable, & emporté par le torrent du plaisir, boive trop, & peut-être s'enyvre par hazard ; mais ces écarts seront courts, & peu fréquens ; au lieu que le BIBERON ne sait ce que c'est que la bonne humeur

&

& la joye ; & ne s'en ſoucie point. Son occupation eſt une affaire ſérieuſe, & il s'y applique ſérieuſement. Ce qu'il recherche conſtamment dans le vin, ce ſont les qualités qui engourdiſſent, qui abrutiſſent, & apéſantiſſent, & non point celles qui raniment & qui dégagent. Des pintes de Nepenthe ſeroient perduës pour lui. Plus il boit, plus il devient ſtupide, plus ſa politique devient obſcure, & ſes récits ennuyeux, ou inintelligibles ; juſqu'à ce qu'enfin attendri & tout-à-fait hébêté par le vin, il employe le peu de liberté d'articuler qui lui reſte, à raconter ſa dolente hiſtoire à des auditeurs inſenſibles. Je crains que mes compatriotes n'ayent été trop longtems fameux par cette façon de boire ; car un Auteur François fort ancien & fort célèbre, parlant des Anglois qui étoient alors en poſſeſſion de la Guienne, la terre promiſe du clairet, dit ; *Il ſe ſaoulèrent grandement, & ſe divertirent moult triſtement, à la mode de leur païs.*

Un fort habile Chirurgien de ma connoiſſance m'a aſſûré, qu'ayant ouvert le corps d'un BIBERON, mort d'apoplexie, il avoit trouvé tous les petits vaiſſeaux bouchés par le tartre du vin qu'il avoit avalé, de manière à rendre

la circulation du ſang abſolument impoſſible, & les parois de l'eſtomac devenues ſi roides par-là, qu'il ne pouvoit faire ſes fonctions. Il comparoit le corps du défunt à un Siphon ſi engorgé par le tartre & les lies du vin qui y a coulé, qu'il ne peut plus en laiſſer paſſer. J'ai adopté cette comparaiſon qui m'a paru juſte; & à l'avenir je prendrai le ſyphon pour type d'un BIBERON, la fonction de l'un & de l'autre étant également de ſucer.

Un objet vu tout entier d'un coup d'œil, frappe quelquefois l'eſprit, quoique ſes différentes parties vues ſéparément, n'attirent qu'une médiocre attention. Je vai donc préſenter à la confrérie des SIPHONS, un calcul dont ils ne peuvent conteſter la vérité, & qu'ils trouveront, je m'aſſure, très-modéré; peut-être cependant ſeront-ils ſurpris de voir quelle quantité de vin ils ſucent, quelles ſommes d'argent ils en payent, & combien de tems ils perdent dans l'eſpace de ſept ans ſeulement.

Je compte que je mets un Siphon bien conditionné fort bas, quand je le taxe ſeulement à deux bouteilles par jour, l'un portant l'autre. Dans ſept ans cela monte à quatre mille quatre cent & dix bouteilles, ce qui fait vingt

vingt muids & soixante & dix bouteilles.

Supposant que cette quantité coûte seulement quatre chellins la bouteille, ce que je prens pour le plus bas prix du clairet, cela monte à huit cens & quatre-vingts & deux pièces.

En accordant à chaque *Siphon* six heures seulement par jour pour sucer ses deux bouteilles, ce qui est fort peu, cela fait six cens trente jours, & dix-huit heures, un quart entier de la vie pendant les sept ans. Un Etre raisonnable peut-il considérer de sens froid ces trois grosses sommes, de vin, & par conséquent de maladies avalées, d'argent prodigué, & de tems perdu, sans honte, sans regret, & sans prendre la résolution de se corriger?

Je prévois bien que la nombreuse Société des SIPHONS dira comme Sir Pançu: Qu'est-ce que ce drôle veut donc que nous fassions? A quoi je ne suis pas embarrassé à répondre. Faites toute autre chose. Conservez & perfectionnez cette raison qui vous a été donnée pour vous conduire à travers ce monde dans un autre meilleur. Considérez, & remplissez vos devoirs religieux, moraux, & sociaux.

Voilà des occupations dignes d'Etres raisonnables ; elles rempliront agréablement & utilement votre tems ; elles banniront de vos cœurs cette ennuyeuse indifférence, ou ces réflexions chagrinantes, que vous tâchez inutilement de fuir. La vuë du passé est-elle affligeante pour vous ? Travaillez à rendre plus consolante la vuë de celui qui est encore devant vous, vous servant de l'un comme d'appui, pour vous élancer dans l'autre. Cultivez & ornez votre esprit par des Lectures assorties à votre éducation & à vos talents. Il y a plusieurs bons livres assortis à toutes les capacités. La vraye Religion & la vertu donnent un tour d'esprit gai & content ; elles admettent tous les vrais plaisirs, & procurent même les plus vrais.

Cantabrige ne boit que de l'eau, & fait à cheval plus de lieuës dans une année que le plus déterminé chasseur, & presque aussi vite. Par ce premier moyen il conserve sa tête libre, & par l'autre son corps en santé. Ce n'est pas pour se fuir lui-même qu'il court, c'est pour aller voir ses connoissances, terme synonime pour lui avec celui d'ami. Tranquille intérieurement, il ne cherche point un azyle con-

contre lui-même, il ne travaille point à se fasciner l'esprit. Sa pénétration lui découvre les folies des hommes, il s'en amuse, & son esprit le met en état de les présenter avec un vrai ridicule, quoique toujours sans offenser les personnes : Gai hors de chez lui, parce qu'il est heureux dans son domestique ; & heureux, parce qu'il est vertueux.



ARTICLE SIXIEME.

LETTRE DU COMTE DE ***, *Ambassadeur de..... en Dannemarck*, AU CHEVALIER DE ***. †

O Le plus fidèle des nôtres,
Que nous chérissons sur tous autres,
Et qui de ton côté je crois,
Nous chéris comme tu le dois!
Mille graces te soient rendues,
Graces à toi justement dues,
Pour nous avoir tant amusé,
Par ta lettre du mois passé,
Et nous avoir informé comme
Tu sçais jouir du tems en homme
Qui connoit quel en est le prix,

Chan-

† Cette Lettre, écritte il y a plusieurs années, n'avoit point été imprimée.

Changeant de gîte & de logis,
De vin, d'étude & de maitresse,
Et de plaisirs de toute espèce,
Selon que t'en prend le vouloir!
Oh que je me plais à te voir,
Tantôt sous la treille rustique
De ton boudoir philosophique,
Parmi la laitue & le chou,
Traitant tout citadin de fou;
Tantôt las de tel domicile,
Revenant en hâte à la Ville,
Pour y brocanter, bouquiner,
Fronder, trotter & lanterner;
Tantôt avec troupe choisie,
T'enluminant de malvoisie;
Tantôt de Messer Cupidon
Suivant l'avantureux guidon,
Non de ce Cupidon maussade,
Aux yeux mourans, au teint malade,
Qui de son martyre ennuyeux
Tient toujours propos langoureux,
Mais bien de ce sien autre frére
Partisan de la bonne chére,
Ami des graces & des ris,
Bref le digne fils de Cypris;
Tantôt, chez la gent histrionne,

Soit

Soit héroïque, ſoit bouffonne,
Rendant juſtice à chaque trait,
Louant le beau, ſifflant le laid;
Enfin de gaillarde maniére,
A tous tes goûts donnant carriére.
Oh que j'aime à te voir auſſi,
Faiſant quelquefois ton ſouci
Des langues qu'ont parlé Bocace,
La Fontaine, Milton, Horace;
Ou pinceaux ou burins en main,
Animant la toile ou l'airain.
Mais c'eſt trop allonger ma phraſe,
Laiſſons ſouffler notre Pégaſe,
Auſſi bien du train dont il court
Je craindrois qu'il ne reſtât court.

Ménageons-le donc en reprenant de tems en tems la proſe, quand ce ne ſeroit que pour te dire de plus d'une maniére, que le détail de tes occupations nous a charmés; & comment ne l'auroit-il pas fait? nous t'y voyons par-tout.

A rien ne diſant jamais non,
Joindre Epicure avec Zenon,
La folie avec la ſageſſe,
Le travail avec la pareſſe;

Et

Et gardant un juste milieu,
Prendre de tout, de tout un peu.
Or c'est ainsi qu'il en faut prendre:
S'engorger ne seroit l'entendre;
Car du nombre de nos desirs
Dépend celui de nos plaisirs;
Mais autant que je puis connoitre,
En quoi l'on voit le mieux paroitre
Ton merveilleux discernement,
Et sur quoi, principalement,
On peut le moins trouver à mordre,
C'est, à mon avis, le bel ordre
Que ton esprit judicieux
A mis, pour que force vin vieux,
Ou de riviére ou de montagne,
Soit d'Auvilé, Nuits ou Chassagne,
Dans ta cave bien ensablé,
Se trouvât toujours assemblé.
Avec provision pareille,
Le cœur gai, la face vermeille,
Tes jours filés de soye & d'or,
Egaleront ceux de Nestor.

Enfin, mon cher Chevalier, tout ton train de vie nous a paru si aimable, que nous nous sommes presque vus sur le point de l'envier; nous cependant les personnes du monde les

moins

moins jalouſes du bonheur d'autrui, & les plus contentes de leur ſort: Je t'avouerai du moins pour ma part, que je me ſuis écrié bien des fois en y penſant:

Quand donc devenu caſanier,
Reverrai-je le Chevalier?
Quand, abjurant toute Ambaſſade,
Irai-je manger ſa ſalade?
Quand pourrons-nous en plein repos
Tenir tous trois de ces propos,
De ces propos charmans que tiennent
Honnêtes gens, qui ſe conviennent,
Lorſqu'au fond de quelque réduit,
Ils ſont enſemble loin du bruit,
Ou qu'à la lueur des bougies,
Ils font joyeuſement Orgies?
Mais hélas! cet heureux retour
Semble s'éloigner chaque jour:

Ne croi pas cependant que le lieu que nous habitons n'ait pas ſes agrémens, je vai t'en faire la deſcription; mais il faut avant tout, s'il te plait, te bien effacer de l'imagination,

Ces ſuperbes Palais de Royale ſtructure,
Où l'adreſſe & l'orgueil brillent de toute part,

Et

Et ces vastes Jardins, où l'on voit la nature
Obéir en cent lieux aux caprices de l'art.

Car nous n'avons rien de pareil à te présenter chez nous; & tout ce qui s'y rencontre, à l'exception d'un toit de chaume, de quatre méchantes murailles de terre, & d'un petit jardin potager, est le pur ouvrage de la nature; tu verras, tout à l'heure, si elle sçait son metier, après que j'aurai commencé par te faire connoitre tous les tenans & aboutissans de la maison.

Je voudrois bien d'abord te dire
Dans quel siécle & sous quel Empire,
On en jetta les fondemens;
Mais les titres & documens,
Qui seuls, pourroient nous en instruire,
Sont perdus depuis nombre d'ans.

Et nous nous trouvons à l'égard de notre chaumiére, précisément dans le même cas où les Assyriens, les Médes & les Egyptiens se trouvent par raport à la fondation de leurs Empires; c'est-à-dire, qu'il ne nous reste plus que des conjectures, des doutes, & des contradictions; d'où se sont insensiblement formées différentes hypothèses, toutes plus incertaines les unes

unes que les autres; je te raporterai ſommairement les principales.

Les uns, en jugeant ſur la mine,
Font remonter ſon origine
Juſques aux jours de l'âge d'or,
Quand les mortels, ſimples encor,
Et contens du ſeul néceſſaire,
Ne ſe conſtruiſoient un repaire,
Que pour dormir tranquillement
Sans craindre la pluye ou le vent.

D'autres ne pouvant ſe figurer, qu'une auſſi chétive maiſon ait réſiſté à un ſi long eſpace de tems, tandis que les ronces cachent juſqu'aux veſtiges de Ninive & de Babylone, deſcendent plus bas & prétendent qu'elle fut bâtie vers le 18e. ſiécle de l'Ere Chrêtienne par des Pâtres qui en vouloient faire une étable. Chaque opinion a ſes partiſans, & chacun d'eux croit avoir ſes raiſons; pour moi, j'ai dans la tête qu'il ne ſeroit pas impoſſible de les concilier; & je vois aſſez d'aparence à ce que l'édifice en queſtion ait été originairement la demeure de quelque Patriarche, tel, par exemple, que Magog ou Gomer, arriére-petit-fils de Noé, dont les Peuples du Nord

Nord se disent descendus en droite ligne : ensuite de quoi, & après de longues revolutions, des Bergers l'auront tourné à leur usage, en y faisant seulement quelques reparations & changemens à leur mode. Quiconque visiteroit ces lieux ne trouveroit peut-être pas ce sentiment dénué de vraisemblance : surtout si l'on prend garde que

Tout y respire en même tems,
Et les moeurs de nos vieux parens ;
Et certain air de bergerie
Dont l'ame se sent attendrie.

D'ailleurs quelques traditions qui subsistent encore parmi les bonnes gens du pays, & quelques vieilles inscriptions en lettres rustiques, que personne ne sçauroit lire, favorisent merveilleusement mon systême. Quoi qu'il en soit, & sans m'arrêter au passé, voici notre Louvre, tel qu'il est aujourd'hui.

Tu sçais que déja sur ce Louvre
Est un toit, que le chaume couvre ;
Un tel toit t'a dû préparer
A ne pouvoir pas t'égarer
Dans les détours & les Dédales
De cent Chambres, Sallons ou Salles ;

Aussi de l'un à l'autre bout,
Nous avons huit piéces en tout;
La premiére est pour la marmite;
A côté se tient notre suite,
Hommes, femmes, filles, garçons,
Toujours gaillards comme pinçons,
Car chez maître d'humeur joyeuse
Rarement est suite pleureuse.
Plus loin en un endroit obscur,
Contre tout bruit azile sûr,
Partant cher au Dieu taciturne,
Qui préside au repos nocturne;
C'est là que deux de tes amis
Ont coutume, toutes les nuits,
D'offrir un ample sacrifice
A cette Déité propice.
Bien est-il vrai qu'un autre Dieu,
Qui les va suivant en tout lieu,
Franc lutin, ennemi du somme,
Souventes-fois vient au bon-homme
Dérober quelques grains d'encens;
Mais chut .... Je vois que tu m'entens;
Passons ailleurs, ce sont là choses
Qui pour Muses sont lettres closes.

De la Chambre à coucher donc, on entre d'un côté dans un Bouge, qui me sert de Ca-

Cabinet, & de l'autre dans une piéce que tu ès le maître d'appeller comme tu voudras; car elle est tout à la fois Salle à manger, Chambre d'assemblée & Chapelle. Comme l'on n'y dit cependant la Messe qu'une fois par semaine, au lieu qu'on y fait réguliérement trois repas par jour, je croirois que le nom de Salle à manger seroit celui qui lui conviendroit le mieux: le surplus de la maison est occupé par quelques domestiques, & ne contient rien de curieux: ainsi tu ne me sauras point mauvais gré de t'en épargner la description.

Je ne veux pourtant oublier
De te parler de l'escalier;
Puisque sur son Architecture,
Ses ornemens & sa tournure,
Les connoisseurs n'ont pû trouver
Rien encore à désaprouver.

Et la raison de cela, c'est que nous n'en avons point, tout notre domicile consistant en rez-de-chaussée, y compris chambres, écuries, cour, & jardin. Cette cour, au reste, ne différe en rien de toutes les cours biscornues, crottées & raboteuses que tu peux avoir

vû ailleurs ; & ce qu'elle a de plus remarquable est de donner entrée

Dans une petite prairie,
Où sur l'herbe verte & fleurie
Vingt moutons vont toujours sautant,
Bondissant, bêlant & broutant,
Sans penser (car chez gent moutonne
Qui vit jamais penser personne ?)
Que duëment gras & séjournés,
Leur destin veut qu'ils soient mangés.

A l'égard du jardin, tout y est proportionné au gîte qu'il accompagne.

Quelques saules, quelques ormeaux,
Jettés autour à l'avanture,
Par l'union de leurs rameaux,
En forment toute la clôture ;
Pendant que cinq ou six carreaux,
Plantés d'oignons & d'artichaux,
En font la plus grande parure.

Tel est, mon cher Chevalier, l'intérieur de notre hermitage ; passons présentement aux dehors ; ils pourront, à ce que j'espére, te dédommager de tout le rustique que tu viens de voir.

Le premier objet, vers lequel je te conduirai, sera la mer, comme se trouvant le plus proche de nous; notre porte n'en est qu'à quelques pas; distance à la vérité qui seroit trop courte, si nous avions affaire

A cet Océan de qui l'onde
Toujours mugit & toujours gronde,
Et qui par ses transports mutins
Fait enrager tous ses voisins;
Mais, par bonheur, notre Baltique,
Est personne plus pacifique;
On ne la voit point à grand bruit,
Deux fois par jour quittant son lit,
Pour s'en aller courir le monde
D'une maniére vagabonde,
Et puis avec même fracas,
Revenant soudain sur ses pas;
Ni jamais sur sa rive heureuse
Ne souffla cette bize affreuse,
Qui change en d'arides déserts
Le rivage des autres Mers.
Ici par-tout, Villes, Villages,
Maisons, Châteaux, prés & bocages,
Lieux de plaisir, & de repos,
S'avancent jusqu'aux bords des flots,

Ainsi qu'on les voit à centaine
Parer les rives de la Seine.

Malgré cependant cet air doux & débonnaire, je ne voudrois, je t'assure, m'y fier que de la bonne sorte ; car elle est aussi méchante qu'une autre, quand elle s'y met ; mais comme nous nous en tenons à la considérer de dessus terre, cela ne nous regarde pas, & ses petites humeurs ne servent même qu'à nous fournir un aspect, d'autant plus agréable, qu'il est plus diversifié ; en un mot, nous ne sentons ici aucune des incommodités qui se rencontrent presque par-tout sur les Côtes de la Mer, & nous y jouïssons d'une vuë dont je doute que le monde entier ait la pareille. Ailleurs il faut se contenter d'une vaste étenduë d'eau où l'œil se perd, de quelques rochers battus de vagues, & de loin en loin de quelque malheureux Navire qu'on a bien de la peine à distinguer ; ici, du pas de notre porte, de notre Salle à manger, de notre Jardin & de presque tous les lieux de notre habitation, il n'y a point de jour que nous n'ayons le plaisir de voir au moins une cinquantaine de Vaisseaux, chacun avec quelque chose de différent & de par-

particulier, ſoit dans ſa ſtructure, ſoit dans ſa route ou dans l'objet qui le conduit: là ce ſeront des Barques de pêcheurs, ici des Navires Marchands: l'un part, l'autre arrive:

L'un porte en ſes vaſtes entrailles
Maints tonneaux & maintes futailles
De ces vins durs, paleux & plats
Dont le Nord purge nos Climats;
L'autre, de chez les Antipodes
Amène encens, poivre & pagodes:
Celui-ci regagne le Port;
L'heureux matelot ſur ſon bord,
Pouſſe en l'air mille cris de joye,
Que bien au loin l'Echo renvoye;
Cet autre au gré des vents légers,
S'en va courir mille dangers:
Autour de ſa maſſe peſante
Ecume l'onde menaçante.

Enfin, ſans entrer dans un détail qui ne finiroit jamais, imagine-toi que tous les Bâtimens qui vont dans le Nord, ou qui en viennent, ſont obligés de paſſer en revuë devant nous; le détroit du Sund ſur lequel nous ſommes ſitués, étant la ſeule porte par où ils doivent néceſſairement entrer & ſortir; & joint

à cela que ce détroit n'ayant guères que quatre lieues dans sa plus grande largeur, il ne sçauroit presque nous y échaper une seule Chaloupe; mais ce n'est pas le tout; sommes-nous rassasiés de Vaisseaux, nous pouvons choisir entre deux Royaumes, la Suéde & le Dannemarck, sur lequel nous voulons reposer notre vuë; le premier nous présente en face les Villes de Landscroon & d'Elsimbourg; le second, celle d'Elseneur, avec partie de celle de Copenhague; le tout semé de part & d'autre, dans les intervalles, de collines, de hameaux, & de tout ce qui pourroit, comme je te l'ai dit, orner les bords de nos plus belles riviéres. Afin qu'il ne manque rien à une si riche perspective, nous découvrons encore une petite Isle, qui s'éléve dans la mer à environ deux lieuës de nous; on la nomme Huëne; & ç'a été autrefois la demeure du fameux Ticho-Brahé.

C'est là que ce divin génie,
Sous les auspices d'Uranie,
Avoit établi son séjour:
Là se remarquoit cette Tour,
Aux Astres par lui consacrée,
D'où perçant la voute azurée,

Il tenta de voler aux Dieux,
Le secret de l'ordre des Cieux.

C'est-à-dire, pour m'expliquer plus clairement, que ce fut dans ce lieu qu'il composa son Systême du Monde, & qu'il fit bâtir le Château d'Uranibourg, avec cet Observatoire de Stettebourg, dont les descriptions nous donnent une si belle idée: si l'on s'en raporte à ce qu'elles disent, l'Isle de Huene étoit alors l'azile, ou plutôt le temple de tous les Arts; car outre les endroits destinés aux études Astronomiques, l'on y voyoit aussi des Laboratoires, des Manufactures mêmes, & des Atteliers en différens genres; tous si bien disposés, que sans se gêner dans aucune de leurs fonctions particuliéres, ils concouroient tous au but de se perfectionner les uns les autres, par une étroite correspondance. Il n'y avoit pas jusqu'aux Muses graves ou badines qui n'eussent là leur place; mais ce qui m'en auroit touché davantage, c'est que le maître du lieu, continuellement entouré d'une foule de Disciples que sa réputation lui attiroit de tous côtés, n'épargnoit rien pour leur faire rencontrer, dans sa retraite, toutes les douceurs & toutes les commodités de la vie; en même tems

tems qu'il leur faifoit trouver dans fa conver-fation, & dans fes lumiéres, tous les fecours qui pouvoient leur aplanir le chemin des Sciences les plus relevées.

Tel on nous peint dans les vieux âges,
Les Socrates & les Platons,
Sous de délicieux ombrages
Donnant leurs fublimes leçons.

Il eft vrai, qu'à la honte du pays, ou pour mieux dire, de la nature, on ne laiffa pas long-tems ce grand homme jouïr d'un loifir fi noble & fi bien employé; il fe vit bientôt dépouillé de fon Ifle, forcé peu à peu de quitter fa patrie, & l'on pouffa la rage jufqu'à abattre tout ce qu'il avoit fait conftruire; de forte

Qu'il n'en refte aucun fondement,
Et qu'à peine aujourd'hui fur l'herbe,
D'une demeure fi fuperbe,
Reconnoit-on l'emplacement.
Malgré toute la furie
Qu'ont exercé contre ces lieux
L'injuftice & la barbarie,
Ils refteront toujours fameux;
Toujours de leur antique gloire

Ils

Ils rappelleront la mémoire,
Et toujours à leur ſeul aſpect
On ſera ſaiſi de reſpect.

C'eſt du moins ce qui nous arrive, chaque fois que nous tournons les yeux de leur côté, & ce que l'on éprouve bien plus ſenſiblement encore quand on va les voir de près, comme nous fîmes ces jours paſſés. Je ne ſçai même s'il n'y a pas quelque choſe à gagner pour eux dans l'état où ils ſont, & ſi en général un air un peu délabré ne ſied pas mieux à des endroits célébres, que s'ils étoient dans tout leur luſtre; car alors l'imagination, grande embelliſſeuſe de ſon métier, travaille ſeule à nous les peindre, & ne manque pas de leur prêter des charmes que peut-être ils n'ont jamais eus.

Mais c'eſt t'entretenir trop long-tems de Ticho-Brahé & de ſon Iſle; laiſſons-les là; & pour n'y plus penſer enfonçons-nous dans le Bois. Ce Bois où nous entrons de notre Jardin, eſt un Parc de quatre à cinq lieues de tour,

Où parmi mainte & mainte route,
Qui ſous les pas viennent s'offrir,

A chaque inſtant l'on eſt en doute
De celle que l'on doit choiſir.
Là c'eſt un vallon frais & ſombre,
Séjour du ſilence & de l'ombre,
Auquel on ſe laiſſe charmer;
Plus loin c'eſt un lieu dont la vuë
Perçant une longue avenue,
Dans la mer ſemble s'abimer;
D'autres côtés, autres délices,
Tapis de fleurs, gazons épais,
Buiſſons touffus, réduits propices
Pour cacher d'amoureux ſecrets.

En un mot, veut-on du riant, du magnifique? veut-on rêver à ſon aiſe? veut-on voir bondir devant ſoi les troupeaux de Daims & de Chevreuils? il n'y a qu'à ſouhaiter; tout s'y trouve.

Je pourrois, au reſte, en m'écartant un peu dans le voiſinage, te montrer des lacs, des ruiſſeaux, des prairies, avec deux Maiſons Royales, dont l'une n'eſt qu'à demi-lieue de nous; mais je craindrois que cela ne nous menât trop loin; & il me ſemble t'en avoir aſſez dit pour une fois.

Figure-toi donc à préſent, de nous voir vivans au milieu de toutes ces beautés, de cette

cette façon unique dont tu sçais que nous vivons partout; & juge si tout cela joint ensemble ne doit pas rendre tôt ou tard notre solitude une des principales raretés du Nord, comme elle en est déja un des plus agréables endroits; pour moi, je me représente dès ce moment un nombreux concours de voyageurs & d'étrangers qui y viennent en pélérinage de toutes parts, à peu près comme on alloit à l'Arc des loyaux Amans dans le siécle des Amadis, & comme l'on a été depuis à la fontaine de Vaucluse, & sur les bords du Lignon. On commencera d'abord par les mettre en peu de mots au fait de notre histoire; C'est là, leur dira-t-on,

C'est dans ces champêtres aziles,
Qu'ont vécu pendant quelque tems
Deux Epoux heureux & tranquilles,
Moins Epoux, il est vrai, qu'Amans:
C'est là que sous un Ciel barbare,
Embelli seulement pour eux,
Ils goutoient le bonheur si rare
D'être aimés autant qu'amoureux;
Là dans une paix sans pareille,
Leur cœur toujours pur & serein

N'a-

N'avoit ni remords ſur la veille;
Ni ſoucis pour le lendemain:
Là dans la joye & l'innocence,
Au milieu des jeux & des ris,
Leur ſeul regret étoit l'abſence
D'un Chevalier de leurs amis;
Là faiſant leur plus douce affaire
De bénir leurs heureux liens,
Tout juſqu'au bord de l'onde amére,
Y ramenoit leurs entretiens;
Calme, ils y rencontroient l'image
Des charmans & paiſibles jours,
Que leur donnoit ſur ce rivage
Le plus fortuné des Amours.
Une tempête épouvantable
Troubloit-elle ſoudain les eaux?
Ils diſoient en voyant les flots,
Ce n'eſt là rien de comparable
A ce qu'éprouveroient nos cœurs,
S'ils ſe faiſoient jamais l'outrage
De concevoir le moindre ombrage
Sur leurs mutuelles ardeurs;
Mais épargnons-nous cette idée:
Qu'a de commun cet élément
Avec nos feux & leur durée?
Son partage eſt d'être inconſtant;

Chacun a son destin à suivre :
Le nôtre est de ne point changer,
Et de plutôt cesser de vivre,
Que de cesser de nous aimer.

C'est ainsi qu'on leur rapellera quelques-uns de nos discours ordinaires, en les conduisant en même tems vers les lieux où nous avions accoutumé de les tenir : on les ménera surtout dans le bois, & on leur y fera voir plusieurs arbres chargés de chiffres, de vers & autres gentillesses de notre façon. Comme d'ailleurs rien de ce qui regarde des gens aussi singuliers que nous, ne peut être indifférent, on leur contera aussi comment, pour varier nos plaisirs, nous nous amusions tantôt à lire, tantôt à bâtir quelques méchantes rimes dans le goût de celles-ci, tantôt à faire des expériences de Physique, dont aucune ne nous réussissoit, parce que nous nous y prenions toujours de travers ; tantôt à nous aller promener sur l'eau ; tantôt à cueillir des fleurs dans les champs ; tantôt à jetter du pain à nos poulets ; tantôt à pacifier les différens de nos chiens & de nos chats ; & le plus souvent à ne rien faire du tout. Enfin continuera-

t-on,

t-on, en leur montrant notre habitation en général :

Là jamais on ne se fâchoit ;
Là jamais on ne s'ennuyoit ;
Là jamais sur quoi que ce soit
Différente humeur l'on n'avoit ;
Là toujours on rioit, chantoit,
Dansoit, jasoit & folâtroit ;
Là point on ne se séparoit,
Ou quand séparé l'on étoit,
De se rejoindre on désiroit,
Et nouveau plaisir on goutoit,
Chaque fois qu'on se rejoignoit ;
Là sans cesse on se répétoit,
Que l'un & l'autre l'on s'aimoit,
Plus qu'Amans n'avoient jamais fait ;
Et puis toujours il se trouvoit,
Que l'un & l'autre on s'adoroit
Quatre fois plus qu'on ne croyoit,
Et cent fois plus qu'on ne disoit.

Ensuite, le Gardien du lieu, qui, sans doute, sera un personnage consommé dans sa profession, ajoutera d'un ton grave :

Jeunes

Jeunes cœurs, évitez ces lieux,
Et de l'air que l'on y reſpire,
Craignez l'aſcendant dangereux;
L'on s'y trouble, l'on y deſire,
On y languit, on y ſoupire,
On y brule de mille feux:
Mais pour cette égale tendreſſe
Entre l'Amant & la Maîtreſſe,
Qui peut ſeule combler vos vœux,
Pour cette conſtance à l'épreuve
De la jouiſſance & du tems,
Pour cette flamme toujours neuve,
Ces tranſports ſans ceſſe croiſſans,
Et cette paix aimable & pure,
Dont je vous ai fait la peinture,
Nos bonnes gens, en vérité,
Avec eux ont tout emporté.

Voilà, mon cher Chevalier, comme l'on parlera de nous & de notre gîte dans les tems à venir, & par où actuellement tu me permettras de prendre congé de toi. Un autre te demanderoit peut-être pardon de la longueur énorme de cette Lettre; mais pour moi, je m'en garderai bien. Si elle t'a ennuyé, quelques mots d'excuſes à la fin, n'obtiendroient

point ma grace; & si elle t'a diverti, comme je le souhaite, ce seroit un verbiage inutile.

Adieu donc, ô loyal ami,
Que nous n'aimons point à demi,
Et que nous comptons en revanche
Qu'il nous aime d'amitié franche,
Ainsi que pour gens comme nous
De s'entr'aimer il est si doux.



ARTICLE SEPTIEME.

REFLEXIONS SUR LE GÉNIE.

L'Etendue de l'esprit, la force de l'imagination, & l'activité de l'ame, voila le génie. De la maniere dont on reçoit ses idées dépend celle dont on se les rappelle. L'homme jetté dans l'univers reçoit avec des sensations plus ou moins vives, les idées de tous les êtres. La plûpart des hommes n'éprouvent de sensations vives que par l'impression des objets qui ont un rapport immédiat à leurs besoins, à leur goût, &c. Tout ce qui est étranger à leurs passions, tout ce qui est sans analogie à leur maniere d'exister, ou n'est point apperçû par eux, ou n'en est vû qu'un instant sans être senti, & pour être à jamais oublié.

L'homme de génie est celui dont l'ame plus étendue, frappée par les sensations de tous les

êtres, intéreſſée à tout ce qui eſt dans la nature, ne reçoit pas une idée qu'elle n'éveille un ſentiment; tout l'anime & tout s'y conſerve.

Lorſque l'ame a été affectée par l'objet même, elle l'eſt encore par le ſouvenir; mais dans l'homme de génie, l'imagination va plus loin; il ſe rappelle des idées avec un ſentiment plus vif qu'il ne les a reçûes, parce qu'à ces idées mille autres ſe lient, plus propres à faire naître le ſentiment.

Le génie entouré des objets dont il s'occupe, ne ſe ſouvient pas, il voit; il ne ſe borne pas à voir, il eſt ému: dans le ſilence & l'obſcurité du cabinet il joüit de cette campagne riante & féconde; il eſt glacé par le ſifflement des vents; il eſt brulé par le ſoleil; il eſt effrayé des tempêtes. L'ame ſe plaît ſouvent dans ces affections momentanées; elles lui donnent un plaiſir qui lui eſt précieux; elle ſe livre à tout ce qui peut l'augmenter; elle voudroit par des couleurs vraies, par des traits ineffaçables, donner un corps aux phantômes qui ſont ſon ouvrage, qui la tranſportent ou qui l'amuſent.

Veut-elle peindre quelques-uns de ces objets qui viennent l'agiter? tantôt les êtres ſe dé-

pouillent de leurs imperfections; il ne se place dans ses tableaux que le sublime, l'agréable; alors le génie peint en beau: tantôt elle ne voit dans les événemens les plus tragiques que les circonstances les plus terribles; & le génie répand dans ce moment les couleurs les plus sombres, les expressions énergiques de la plainte & de la douleur; il anime la matiere, il colore la pensée: dans la chaleur de l'enthousiasme, il ne dispose ni de la nature ni de la suite de ses idées; il est transporté dans la situation des personnages qu'il fait agir; il a pris leur caractère: s'il éprouve dans le plus haut degré les passions héroïques, telles que la confiance d'une grande ame que le sentiment de ses forces éléve au-dessus de tout danger, telles que l'amour de la patrie porté jusqu'à l'oubli de soi-même, il produit le sublime; le *moi* de Médée, le *qu'il mourût* du vieil Horace, le *je suis consul de Rome* de Brutus: transporté par d'autres passions, il fait dire à Hermione: *qui te l'a dit?* à Orosmane, *j'étois aimé*; à Thieste, *je reconnois mon frère.*

Cette force de l'enthousiasme inspire le mot propre quand il a de l'énergie; souvent elle le fait sacrifier à des figures hardies; elle inspire l'harmonie imitative, les images de toute espè-

 ce,

ce, les signes les plus sensibles, & les sons imitateurs, comme les mots qui caractérisent.

L'imagination prend des formes différentes; elle les emprunte des différentes qualités qui forment le caractère de l'ame. Quelques passions, la diversité des circonstances, certaines qualités de l'esprit, donnent un tour particulier à l'imagination; elle ne se rappelle pas avec sentiment toutes ses idées, parce qu'il n'y a pas toujours des rapports entre elle & les êtres.

Le génie n'est pas toujours génie; quelquefois il est plus aimable que sublime; il sent & peint moins dans les objets le beau que le gracieux; il éprouve & fait moins éprouver des transports qu'une douce émotion.

Quelquefois dans l'homme de génie l'imagination est gaie; elle s'occupe des legères imperfections des hommes, des fautes & des folies ordinaires; le contraire de l'ordre n'est pour elle que ridicule, mais d'une maniere si nouvelle, qu'il semble que ce soit le coup-d'œil de l'homme de génie qui ait mis dans l'objet le ridicule qu'il ne fait qu'y découvrir : l'imagination gaie d'un génie étendu, aggrandit le champ du ridicule; & tandis que le vulgaire le voit & le sent dans ce qui choque les usages établis, le génie le découvre & le sent dans ce qui blesse l'ordre universel.

Le

Le goût eſt ſouvent ſéparé du génie. Le génie eſt un pur don de la nature; ce qu'il produit eſt l'ouvrage d'un moment; le goût eſt l'ouvrage de l'étude & du tems; il tient à la connoiſſance d'une multitude de regles ou établies ou ſuppoſées; il fait produire des beautés qui ne ſont que de convention. Pour qu'une choſe ſoit belle ſelon les regles du goût, il faut qu'elle ſoit élégante, finie, travaillée ſans le paroître: pour être de génie il faut quelquefois qu'elle ſoit négligée, qu'elle ait l'air irrégulier, eſcarpé, ſauvage. Le ſublime & le génie brillent dans Shakeſpear comme des éclairs dans une longue nuit, & Racine eſt toujours beau: Homère eſt plein de génie, & Virgile d'élégance.

Les regles & les loix du goût donneroient des entraves au génie; il les briſe pour voler au ſublime, au pathétique, au grand. L'amour de ce beau éternel qui caractériſe la nature, la paſſion de conformer ſes tableaux à je ne ſai quel modèle qu'il a créé, & d'après lequel il a les idées & les ſentimens du beau, ſont le goût de l'homme de génie. Le beſoin d'exprimer les paſſions qui l'agitent, eſt continuellement gêné par la Grammaire & par l'uſage: ſouvent l'idiome dans lequel il écrit ſe refuſe à l'expreſſion d'une image qui ſeroit ſublime dans un

autre idiome. Homère ne pouvoit trouver dans un ſeul dialecte les expreſſions néceſſaires à ſon génie ; Milton viole à chaque inſtant les regles de ſa langue, & va chercher des expreſſions énergiques dans trois ou quatre idiomes différens. Enfin la force & l'abondance, je ne ſai quelle rudeſſe, l'irrégularité, le ſublime, le pathétique, voilà dans les arts le caractère du génie ; il ne touche pas foiblement, il ne plaît pas ſans étonner, il étonne encore par ſes fautes.

Dans la Philoſophie, où il faut peut-être toûjours une attention ſcrupuleuſe, une timidité, une habitude de réfléxion qui ne s'accordent guère avec la chaleur de l'imagination, & moins encore avec la confiance que donne le génie, ſa marche eſt diſtinguée comme dans les arts ; il y répand fréquemment de brillantes erreurs ; il y a quelquefois de grands ſuccès. Il faut dans la Philoſophie chercher le vrai avec ardeur & l'eſpérer avec patience. Il faut des hommes qui puiſſent diſpoſer de l'ordre & de la ſuite de leurs idées, en ſuivre la chaîne pour conclure, ou l'interrompre pour douter : il faut de la recherche, de la diſcuſſion, de la lenteur ; & on n'a ces qualités ni dans le tumulte des paſſions, ni avec les fougues de l'imagination. Elles ſont le partage de l'eſprit étendu, maître

de

de lui-même; qui ne reçoit point une perception ſans la comparer avec une perception; qui cherche ce que divers objets ont de commun & ce qui les diſtingue entre eux; qui pour rapprocher des idées éloignées, fait parcourir pas-à-pas un long intervalle; qui pour ſaiſir les liaiſons ſingulieres, délicates, fugitives de quelques idées voiſines, ou leur oppoſition & leur contraſte, ſait tirer un objet particulier de la foule des objets de même eſpèce ou d'eſpèce différente, poſer le microſcope ſur un point imperceptible; & ne croit avoir bien vû qu'après avoir regardé long-tems. Ce ſont ces hommes qui vont d'obſervations en obſervations à de juſtes conſéquences, & ne trouvent que des analogies naturelles: la curioſité eſt leur mobile; l'amour du vrai eſt leur paſſion; le deſir de le découvrir eſt en eux une volonté permanente qui les anime ſans les échauffer, & qui conduit leur marche que l'expérience doit aſſurer.

Le génie eſt frappé de tout; & dès qu'il n'eſt point livré à ſes penſées & ſubjugué par l'enthouſiaſme, il étudie, pour ainſi dire, ſans s'en appercevoir; il eſt forcé par les impreſſions que les objets font ſur lui, à s'enrichir ſans ceſſe de connoiſſances qui ne lui ont rien coûté; il jette ſur la nature des coups-d'œil généraux &

perce

perce ſes abîmes. Il recueille dans ſon ſein des germes qui y entrent imperceptiblement, & qui produiſent dans le tems des effets ſi ſurprenans, qu'il eſt lui-même tenté de ſe croire inſpiré : il a pourtant le goût de l'obſervation, mais il obſerve rapidement un grand eſpace, une multitude d'êtres.

Le mouvement, qui eſt ſon état naturel, eſt quelquefois ſi doux qu'à peine il l'apperçoit : mais le plus ſouvent ce mouvement excite des tempêtes, & le génie eſt plûtôt emporté par un torrent d'idées, qu'il ne ſuit librement de tranquilles reflexions. Dans l'homme que l'imagination domine, les idées ſe lient par les circonſtances & par le ſentiment : il ne voit ſouvent des idées abſtraites que dans leur rapport avec les idées ſenſibles. Il donne aux abſtractions une exiſtence indépendante de l'eſprit qui les a faites ; il réaliſe ſes fantômes ; ſon enthouſiaſme augmente au ſpectacle de ſes créations, c'eſt-à-dire de ſes nouvelles combinaiſons, ſeules créations de l'homme : emporté par la foule de ſes penſées, livré à la facilité de les combiner, forcé de produire, il trouve mille preuves ſpécieuſes, & ne peut s'aſſurer d'une ſeule ; il conſtruit des édifices hardis que la raiſon n'oſeroit habiter, & qui lui plaiſent

par

par leurs proportions & non par leur ſolidité; il admire ſes ſyſtêmes comme il admireroit le plan d'un poëme; & il les adopte comme beaux, en croyant les aimer comme vrais.

Le vrai ou le faux dans les productions philoſophiques, ne ſont point les caractères diſtinctifs du génie.

Il y a bien peu d'erreurs dans Locke & trop peu de vérités dans Milord Shaftsterbury: le premier cependant n'eſt qu'un eſprit étendu, pénétrant, & juſte; & le ſecond eſt un génie du premier ordre. Locke a vû; Shaftsterbury a créé, conſtruit, édifié: nous devons à Locke de grandes vérités froidement apperçûes, méthodiquement ſuivies, ſéchement annoncées; & à Shaftsterbury des ſyſtêmes brillans ſouvent peu fondés, pleins pourtant de vérités ſublimes; & dans ſes momens d'erreur, il plaît & perſuade encore par les charmes de ſon éloquence.

Le génie hâte cependant les progrès de la Philoſophie par les découvertes les plus heureuſes & les moins attendues: il s'éléve d'un vol d'aigle vers une vérité lumineuſe, ſource de mille vérités auxquelles parviendra dans la ſuite en rampant la foule timide des ſages obſerva-

ſervateurs. Mais à côté de cette vérité lumineuſe, il placera les ouvrages de ſon imagination : incapable de marcher dans la carriere, & de parcourir ſucceſſivement les intervalles, il part d'un point & s'élance vers le but; il tire un principe fécond des ténébres; il eſt rare qu'il ſuive la chaine des conſéquences; il eſt *prime-ſautier*, pour me ſervir de l'expreſſion de Montagne. Il imagine plus qu'il n'a vû; il produit plus qu'il ne découvre; il entraîne plus qu'il ne conduit : il anima les Platon, les Deſcartes, les Malebranche, les Bacon, les Leibnitz; & ſelon le plus ou le moins que l'imagination domina dans ces grands hommes, il fit éclorre des ſyſtêmes brillans, ou découvrir de grandes vérités.

Dans les ſciences immenſes & non encore approfondies du gouvernement, le génie a ſon caractère & ſes effets auſſi faciles à reconnoître que dans les Arts & dans la Philoſophie : mais je doute que le génie, qui a ſi ſouvent pénétré de quelle maniere les hommes dans certains tems dévoient être conduits, ſoit lui-même propre à les conduire. Certaines qualités de l'eſprit, comme certaines qualités du cœur, tiennent à d'autres, en excluent d'autres.

tres. Tout dans les plus grands hommes annonce des inconvéniens ou des bornes.

Le ſang froid, cette qualité ſi néceſſaire à ceux qui gouvernent, ſans lequel on feroit rarement une application juſte des moyens aux circonſtances, ſans lequel on ſeroit ſujet aux inconſéquences, ſans lequel on manqueroit de la préſence d'eſprit; le ſang froid qui ſoumet l'activité de l'ame à la raiſon, & qui préſerve dans tous les événemens, de la crainte, de l'yvreſſe, de la précipitation, n'eſt-il pas une qualité qui ne peut exiſter dans les hommes que l'imagination maîtriſe? cette qualité n'eſt-elle pas abſolument oppoſée au génie? Il a ſa ſource dans une extrème ſenſibilité qui le rend ſuſceptible d'une foule d'impreſſions nouvelles par leſquelles il peut être détourné du deſſein principal, contraint de manquer au ſecret, de ſortir des loix de la raiſon, & de perdre par l'inégalité de la conduite, l'aſcendant qu'il auroit pris par la ſupériorité des lumieres. Les hommes de génie forcés de ſentir, décidés par leurs goûts, par leurs répugnances, diſtraits par mille objets, devinant trop, prévoyant peu, portant à l'excès leurs déſirs, leurs eſpérances, ajoûtant ou retranchant ſans ceſſe à la

réa-

réalité des êtres, me paroissent plus faits pour renverser ou pour fonder les Etats que pour les maintenir, & pour rétablir l'ordre que pour le suivre.

Le génie dans les affaires n'est pas plus captivé par les circonstances, par les loix & par les usages, qu'il ne l'est dans les Beaux-Arts par les regles du goût, & dans la Philosophie par la méthode. Il y a des momens où il sauve sa patrie, qu'il perdroit dans la suite s'il y conservoit du pouvoir. Les systêmes sont plus dangereux en Politique qu'en Philosophie: l'imagination qui égare le Philosophe ne lui fait faire que des erreurs; l'imagination qui égare l'homme d'Etat lui fait faire des fautes & le malheur des hommes.

Qu'à la guerre donc & dans le conseil le génie semblable à la divinité parcoure d'un coup d'œil la multitude des possibles, voye le mieux & l'exécute; mais qu'il ne manie pas long-tems les affaires où il faut attention, combinaisons, persévérance: qu'Alexandre & Condé soient maîtres des événemens, & paroissent inspirés le jour d'une bataille, dans ces instans où manque le tems de délibérer, &, où il faut que la premiere des pensées soit la

la meilleure ; qu'ils décident dans ces momens où il faut voir d'un coup-d'œil les rapports d'une position & d'un mouvement avec ses forces, celles de son ennemi, & le but qu'on se propose : mais que Turenne & Marlborouh leur soient préférés quand il faudra diriger les opérations d'une campagne entiere.

Dans les Arts, dans les Sciences, dans les affaires, le génie semble changer la nature des choses ; son caractère se répand sur tout ce qu'il touche ; & ses lumiéres s'élançant au-delà du passé & du présent, éclairent l'avenir : il dévance son siécle qui ne peut le suivre ; il laisse loin de lui l'esprit qui le critique avec raison, mais qui dans sa marche égale ne sort jamais de l'uniformité de la nature. Il est mieux senti que connu par l'homme qui veut le définir : ce seroit à lui-même à parler de lui ; & cet article que je n'aurois pas dû faire, devroit être l'ouvrage d'un de ces hommes extraordinaires * qui honore ce siécle, & qui pour connoître le génie n'auroit eu qu'à regarder en lui-même.

* Mr. *de Voltaire*, par exemple.

* * *

ARTI-

ARTICLE HUITIEME.

LETTRE*
DU COLONEL MORDEN
A
JOHN BELFORD, ECUYER.

Du Château d'Harlove,
Dim. soir. 10. 7bre.

MON CHER MONSIEUR,

JE vous envoye, comme je vous l'avois promis, le récit de ce qui se passe ici. La pauvre Me. Norton s'est trouvée si mal en chemin, que malgré les précautions que j'avois prises pour faire marcher doucement le char funèbre & la chaise qui le suivoient,

* Cette Lettre, une des plus intéressantes de celles qui se trouvent dans *Clarice*, n'a point été traduite; elle fera surement plaisir à ceux qui ont lû ce Roman. Nous donnerons dans les Vol. suivans le Testament de *Clarice* & ses Lettres posthumes, qui ne se trouvent pas non plus dans la Traduction Françoise.

voit, je craignois d'être obligé de laisser cette digne femme sur la route, avant notre arrivée à St. Albans. Enfin nous y arrivames, & aussi-tôt je fis dételler, dans l'espérance qu'un peu de repos la mettroit en état de poursuivre; mais contre mon attente je fus obligé de partir sans elle; je recommandai à la fille que vous lui aviez donnée, d'en prendre grand soin; & je laissai la chaise de poste à sa disposition. Elle mérite toutes les attentions possibles, non seulement par égard pour ma cousine, mais aussi à cause de ses qualités personnelles: c'est une excellente femme.

Quand nous fûmes à cinq miles de distance du château d'Harlove, je me mis au petit galop, & je dis au cocher, que je laissai derriére avec le corps, de mener plus doucement encor qu'auparavant. Les chemins de traverse que nous venions de prendre étoient fort raboteux, & j'avois plus de tems qu'il ne m'en falloit, ne voulant pas que le corps arrivat avant l'entrée de la nuit.

Je mis pied à terre dans la cour du Château à quatre heures environ. Vous pouvez croire que je trouvai une maison plongée dans la

tristesse. J'entrerai dans le détail : c'est ce que vous demandez.

A mon entrée dans la cour j'avois remarqué un mouvement général. Chaque domestique qui se présentoit avoit les yeux gros & l'air si touché, que je pensai d'abord qu'il étoit arrivé dans la famille quelque nouveau désastre.

Messieurs John & Antoine Harlove avec Me. Hervey étoient au Château. Auparavant la dureté des uns donnoit de nouvelles forces à celle des autres ; à présent chaque chagrin particulier augmente le chagrin de tous.

Mon cousin James vint au-devant de moi sur la porte. Il avoit sur sa personne tous les caractères d'une profonde douleur. Il me pria d'excuser les procédés qu'il avoit eu avec moi, la derniére fois que je les étois allé voir. Ma cousine Arabelle vint à moi toute en larmes ; & comme si elle eût succombé à sa douleur, O mon cousin, me dit-elle en s'abandonnant sur mon bras, je n'ose vous faire une question.

Je pense qu'elle avoit en vuë l'arrivée du char funèbre. Moi-même j'étois plein d'amertume, & sans m'avancer ni donner de réponse,

je m'affis fur la chaife qui fe trouva à ma portée.

Le frére & la fœur s'affirent auprès de moi, l'un d'un côté, l'autre de l'autre; tous deux dans le filence : la fœur fondoit en larmes.

Mr. Antoine Harlove vint à moi un moment après; fon vifage annonçoit le défefpoir. Il m'invita à entrer dans le parloir, où étoient, ajouta-t-il, fes compagnons de deuil.

Je me levai; mon coufin James & ma coufine Arabelle nous fuivirent.

A mon entrée dans le parloir, je n'entendis que plaintes & regrets de tous côtés.

Mr. Harlove, pére de ma chère parente, du moment qu'il me vit, s'écria, O mon coufin, vous êtes le feul de toute la famille qui n'ayez rien à vous reprocher. Que vous êtes heureux!

La pauvre mére à qui le chagrin ôtoit la parole, me regarda douloureufement, & s'affit, appuyant d'une main fon mouchoir contre fes yeux, & laiffant tomber l'autre entre celles de Me. Hervey qui l'arrofoit de fes larmes.

Mr. John Harlove étoit affis vers la fenêtre, le dos tourné à la compagnie & les regards détachés de cette fcène d'affliction; fes yeux étoient rouges & fort gros.

Mon cousin Antoine en rentrant dans le parloir s'étoit approché de Me. Harlove. » Ma chére sœur, ne vous laissez pas... Mon » cher frére, ne vous laissez pas abattre... mais incapable de proferer une parole de plus, il s'en fut dans un coin du parloir, où manquant lui même des consolations qu'il eût voulu donner aux autres, il se laissa aller sur une chaise & poussa un profond soupir.

Mlle. Arabelle, à notre entrée dans la salle, étoit passée devant moi à la suite de son oncle, comme si son dessein eût été de dire quelques paroles consolantes à sa malheureuse mére: mais elle n'en eut pas la force; elle passa derriére la chaise de Me. Harlove, où penchant la tête sur son épaule elle sembloit attendre de sa bouche les consolations qu'elle avoit accoutumé d'en recevoir, mais qu'alors elle attendoit en vain.

Le fils Harlove, malgré sa dureté & l'orgueil de son caractère, étoit atterré; les remords de sa conscience avoient domté sa fierté.

Eh Monsieur! quelles pensées devoient être les leurs dans ce moment! Ils restoient fixés sans sentiment sur leurs siéges, & n'avoient pour paroles que des soupirs & des gémissemens.

mens..... Qu'ils ſont bien un objet de pitié, un grand objet de pitié, tous tant qu'ils ſont!... Mais quelles exécrations ne mérite pas ce déteſtable Lovelace! lui qui par des pratiques infames & inouïes, a amené une cataſtrophe qui épuiſe toutes les eſpèces de malheurs & qui s'étend ſur un ſi grand nombre d'infortunés!.... Que le Ciel me foudroye!.... Mais je m'arrête..... Cet homme, puis-je dire cet homme? cet homme eſt votre ami....! Il eſt déja troublé, dites-vous, dans ſon eſprit.... rendez-le, grands Dieux, à ce.... Si je trouve que les choſes ſe ſoient paſſées comme je le ſoupçonne, & en vérité elle en dit aſſez dans ſon teſtament pour légitimer mes ſoupçons.... Ne penſe pas, ma chére couſine, idole de mon cœur, que ton ame généreuſe, qui ne reſpire que tendreſſe & que charité, puiſſe ſauver le plus vil de tous les hommes en multipliant les pardons ſur ſa tête!

Mais encor une fois, je m'arrête.... Pardonnez, Monſieur: Qui pourroit avoir été témoin d'une pareille ſcène? Qui pourroit avoir vû toute une famille de ſes proches dans les larmes? qui pourroit s'en rapeller le ſouvenir,

& ne pas frémir d'indignation contre le malheureux qui les fait répandre?

Quelque grande que fût mon affliction, comme j'étois le seul de qui chacun des autres pût attendre des consolations, je m'aprochai de la mère: Ne nous abandonnons pas, lui dis-je, à une douleur, qui quelque juste qu'en soit la cause, est malheureusement infructueuse. Nous nous tourmentons; & nos tourmens ne peuvent rapeller la chère personne que nous pleurons. Ah! si vous saviez avec quelles assurances d'un bonheur éternel elle a quitté ce monde, vous ne penseriez pas à l'y revoir encore. Elle est heureuse, Madame.... soyez en sûre, elle est heureuse; & que cette pensée vous fortifie.

O mon cousin, mon cher cousin, s'écria l'infortunée mére, retirant celle de ses mains que tenoit Me. Hervey, pour serrer la mienne, vous ne savez pas quel enfant j'ai perdu.... & d'un ton plus bas ....perdu! & comment? Ah, c'est ce qui me rend sa perte insuportable!

Tous se mirent à la fois à s'accuser eux-mêmes; quelques-uns à se rejetter réciproque-

quement la faute. Mais il n'y eût personne qui ne portât les yeux sur mon cousin James, comme sur celui qui avoit nourri le ressentiment de la maison contre une ame si innocente. A peine cependant resistoit-il à ses propres remors. Miss Harlove que les siens surmontoient, pressée par les mouvemens de son ame, rompit le silence: Avec quelle cruauté, dit-elle, lui écrivois-je! avec quelle barbarie l'insultois-je! & avec quelle patience le suportoit-elle....! Qui l'eût cruë si près de sa fin? O mon frére, mon frére!... sans vous, sans vous...!

Pourquoi cherches-tu, répondit-il, à irriter le sentiment de mes douleurs? J'ai devant moi tout ce qui s'est passé; je ne songeois qu'à ramener dans le bon chemin une personne bien chère qui s'en étoit écartée..... Rien ne fut plus loin de mon cœur que de la reduire au desespoir. Ce n'est aucun de nous, c'est l'infâme Lovelace qu'il faut en accuser....... Je crains cependant, mon cher cousin, qu'elle n'ait tout attribué à mes procedés; je le crains. Dites le moi. A-t-elle fait mention de son frére? m'a-t-elle nommé dans ses derniers momens? J'espère qu'un

cœur capable de pardonner au plus ſcélérat de tous les hommes, & d'interceder pour que notre vengeance ne tombe point ſur lui, a pu me pardonner auſſi.

Elle eſt morte en vous béniſſant tous. Elle ne condamnoit pas, elle juſtifioit votre ſévérité contre elle.

A ces mots on n'entendit qu'un cri. Nous voyons, dit le Pére, nous voyons aſſez par ſes lettres qui me percent l'ame, dans quelle heureuſe diſpoſition elle ſe trouvoit peu de jours avant ſa mort..... Mais perſiſta-t-elle juſques à la fin? n'eut-elle point d'inquiétudes? mon cher enfant n'eut-il point de cruelles agonies?

Point du tout. Je ne vis jamais une fin plus heureuſe; auſſi perſonne ne s'y eſt ſi ſaintement préparé: elle y conſacra tous ſes momens, pluſieurs ſemaines de ſuite. Que ceci nous conſole. Nous ne pourrions ſouhaiter une mort plus douce pour nous & pour ceux que nous chériſſons. Nous avons à nous reprocher d'en avoir agi durement avec elle; mais eût-elle obtenu tout ce qui fut une fois l'objet de ſes deſirs, elle n'auroit pu mieux mourir; elle auroit pu moins bien mourir.

Chère

Chère ame ! chère excellente ame ! s'écriérent le pére, les oncles & la sœur, d'un ton qui déchiroit le cœur.

Jamais, disoit la malheureuse mére, notre rigueur envers un enfant si doux, si digne de toutes nos affections, ne nous laissera sans remors: en vérité, en vérité, (*doucement à sa sœur Hervey*) j'ai été trop endurante, trop foible ; le repos momentané que j'ai cherché toute ma vie me coutera un trouble & des ennuis qui ne finiront point.

Elle s'arrêta.

Ma chère sœur ! Ce fut tout ce que put dire Me. Hervey.

Je n'ai rempli que la moitié de mes engagemens, reprit la mére affligée, avec le plus cher & le plus méritant des enfans. La moitié ! non. Hélas, avec quelle dureté nous l'avons traitée.

Ma chère, ma très-chère sœur ! c'est tout ce que put articuler Me. Hervey.

Plût au Ciel, continua la pauvre mère d'un ton d'exclamation, que je l'eusse vue seulement une fois ! puis se tournant vers mon cousin James & sa sœur ..... O mon fils, ô Arabelle ! si on nous traitoit, si on nous jugeoit avec la rigueur... ! Pour

Pour la troisiéme fois les pleurs refusérent passage à sa voix. Tous les autres gardoient le silence : on ne lisoit sur leurs visages, on ne voyoit dans leurs attitudes que l'expression d'une douleur accablante.

Vous voyez donc, Mr. Belford, qu'on pouvoit rendre justice à ma cousine. Oh que c'est une chose terrible que les réflexions auxquelles on est en proye après des procédés si durs & si dénaturés !

Ah Monsieur Belford ! ce malheureux, ce détestable Lovelace, c'est lui, c'est lui qui est la cause .....

Pardonnez-moi, Monsieur, je vai poser ma plume pour ne la reprendre que quand je serai calmé.

à une heure du matin.

C'est en vain, Monsieur, que j'ai voulu prendre du repos. Vous m'avez prié d'entrer dans le détail ; je ne m'y refuserai pas ; ce sujet m'occupe tout entier ; je vai continuer, quoiqu'il soit minuit passé.

A six heures environ le char funebre arriva à la porte de la Cour.... L'Eglise de la Paroisse est à quelque distance ; mais le vent

qui

qui venoit de ce côté-là, jetta la famille éplorée dans un nouvel accès de douleur, en portant jusqu'à eux le son de la cloche. Elle faisoit retentir les airs de la mélodie la plus lugubre. A l'ouïe de ces sons funestes, les parens ne doutérent pas que ce ne fût un témoignage d'amour & de vénération rendu par les Paroissiens à la mémoire de celle dont le cercueil passoit actuellement devant l'Eglise.

Si l'attente du char funèbre leur causa cette émotion, jugez de leur consternation à son arrivée.

Un domestique vint pour nous avertir de ce dont le bruit que nous avoit renvoyé le pavé de la cour intérieure ne nous avoit que trop instruits.

Il ne parla pas .... il ne pouvoit parler .... Il jetta un regard dans la chambre, s'inclina, & se retira.

Je sortis : personne alors que moi n'en eut la force ; le frére me suivit un instant après.

Quand j'eus gagné la porte d'entrée, un spectacle fort touchant s'offrit à ma vuë.

Vous avez ouï parler, Monsieur, de l'amour qu'on portoit à ma chère cousine. Les pauvres sur-tout & les gens d'un moyen ordre l'ai-

l'aimoient comme jamais jeune femme de condition n'en fut aimée. Ce n'étoit pas sans sujet ; les uns trouvoient dans ma cousine une protectrice ; les autres trouvoient en elle le soulagement de leurs miseres.

Quand nous sentons vivement un malheur, & que nous sommes affectés par une vraye douleur, nous aimons voir les autres prendre part à notre affliction. Les domestiques avoient dit à leurs amis, & ceux-ci avoient répandu parmi leurs connoissances, que quoiqu'on n'eût pas voulu recevoir ni jetter un regard sur Miss Clarisse durant sa vie, on avoit cependant consenti à ce que son corps fût porté au Château. Cela devoit se faire si incessamment, que ceux qui étoient instruits du moment de sa mort, pouvoient juger à peu près du tems où le cercueil passeroit. Un char funèbre venant de Londres, quelque peu accompagné qu'il soit, attire l'attention de tout le monde, sur la route & dans les villages. Celui de ma pauvre cousine n'avoit point de suite ; il n'étoit décoré ni de panaches ni d'écussons : cependant, comme on est obligé, pour aller au Château d'Harlove, de prendre des chemins de traverse dès la distance de six miles, il

il ne fut plus poſſible d'ignorer quelle étoit la perſonne que l'on tranſportoit. Dès qu'on nous eut vû quitter la grande route, nombre de gens de toute eſpèce, hommes, femmes & enfans, ſe mirent à notre ſuite, & formérent un convoi funèbre d'environ cinquante perſonnes. Toutes ſans exception avoient les larmes aux yeux & déploroient la perte de la jeune Dame, qui ne faiſoit jamais rien que quelqu'un ne s'en trouvât mieux.

Ces gens s'aſſemblérent autour du char quand il s'agit d'en deſcendre le cercueil, & empêchèrent qu'on ne le portat immédiatement dans la maiſon. Ils ſe diſputoient cet honneur, mais à voix baſſe, ſans clameurs contentieuſes. Je fus frappé d'une retenuë qui marquoit tant de vénération; je n'avois rien vû de ſemblable ici ou dans mes voyages; au contraire j'avois trouvé le bruit & le tumulte partout où j'avois vû l'émulation excitée entre des gens d'une éducation négligée.

Enfin ils convinrent que ſix filles emporteroient le cercueil par les ſix anſes.

C'eſt ainſi qu'avec les démonſtrations du plus grand reſpect, on l'entra dans le ſallon, où je le fis placer entre deux ſiéges ſur leſquels

quels il portoit par les extrémités. Les plaques d'argent, les emblêmes & les inscriptions dont la partie supérieure étoit décorée, attirèrent les regards & furent l'objet de l'admiration de tous. Ils redoublérent d'attention, quand on leur dit que tout cela s'étoit fait par les ordres & d'après ce qu'avoit prescrit Miss Clarisse. Ils souhaitoient qu'on leur laissat voir le corps; mais ils en parlèrent comme d'une faveur qu'ils désiroient plutôt qu'ils ne l'espéroient. Lorsqu'ils eurent satisfait leur curiosité & fait leurs remarques sur les emblêmes, ils se dispersérent en bénissant sa mémoire. Elle doit être heureuse, disoient-ils pleurant & se lamentant: si elle ne l'est pas, que sera-ce de nous? D'autres ne se lassoient point de repéter, qu'elle se plaisoit à faire le bien & ne se plaisoit qu'à cela: d'autres maudissoient l'auteur de sa fin prématurée.

Les domestiques de la maison s'assemblérent autour du cercueil; ce qu'ils n'avoient pû faire auparavant. Ce fut une nouvelle scène d'affliction: mais elle se passa dans un parfait silence. Ils s'exprimoient de regards & de soupirs, ayant les yeux tantôt fixés sur le cercueil, tantôt errans des uns aux autres;

sou-

ſouvent ils levoient les mains au ciel. Sans doute la préſence de leur jeune maître leur en impoſoit & les empêchoit de joindre la parole à l'expreſſion muette de leur douleur & de leurs regrets.

Mr. James Harlove m'avoit ſuivi lorſque j'étois ſorti du parloir ; mais ayant aperçû la foule, il m'avoit quitté. Si-tôt qu'elle eut diſparu, il revint ; & ſe tenant debout il fixoit le cercueil de l'air d'un homme qui fait un effort d'attention : cependant il n'en avoit que l'apparence ; il étoit fort loin d'avoir la perception diſtincte d'un ſeul ſimbole ou d'une ſeule lettre écrite ſur la bière. Il étoit plongé dans une profonde rêverie, les bras croiſés ſur la poitrine, la tête panchée ſur une épaule, avec tous les caractères de la ſtupefaction ſur le viſage.

La ſcène devint plus touchante & plus noire, quand, pénétrés de la plus cruelle douleur, le Pére, la Mére, les deux Oncles & la Sœur vinrent à pas chancelans joindre le frére & moi. Nous étions dans ce qu'elle apelloit ſon parloir ; nous venions d'y faire poſer le cercueil ſur une table au milieu de la chambre. Sans doute le ſouvenir de leur inexorable dureté

reté avoit ajouté à leur peine ; mais quand ils virent devant eux la gloire de leur famille concentrée dans une biére, quand ils jettèrent les yeux sur celle que leur violence avoit bannie de la maison, frappés de la maniére dont elle y rentroit, ce ne fut plus un deuil, ce fut une désolation.

Leur dessein paroissoit être d'empêcher la Mére d'entrer ; mais s'appercevant que cela n'étoit pas possible, eux-mêmes jusqu'alors incertains s'ils entreroient, se déterminèrent à la suivre, entrainés par un mouvement plus fort qu'eux. La pauvre femme jetta les yeux sur le cercueil, & immédiatement les retira. Au même instant elle s'avança vers la fenêtre dans une agonie de douleur, & joignant les mains avec transport, elle s'addressa à sa chère fille ..... Oh mon enfant ! mon enfant ! l'orgueil de ma vie, ma plus douce espérance ! pourquoi m'a-t-on refusé la consolation de te parler de paix, de pardon ? ..... Pardonne ta cruelle mére !

Son fils attendri pour lors, comme il y parut à ses yeux, la conjura de se retirer ; & l'une des femmes de sa mère entr'ouvrant la porte, il l'apella, pour l'aider à conduire sa

mai-

maitresse dans le moyen parloir. En revenant il trouva son pére sur la porte. Il venoit aussi de jetter un regard sur la biére; après quoi, j'avois obtenu de lui qu'il s'éloignat. Trop absorbé par sa douleur pour en parler, ce ne fut qu'au moment qu'il apperçut son fils, que poussant un profond soupir il l'accompagna de ces mots .... Jamais peine ne fut égale à ma peine .... mon fils... mon fils. Il disoit ces paroles d'un ton de reproche, le visage détourné de celui à qui il les adressoit.

Je le suivois, faisant mes efforts pour le consoler. Nous entrames ensemble dans le moyen parloir, où sa femme étoit dans de grandes agonies. Elle le regarda. Il fit un pas vers elle ..... Oh ma chère! Il s'arrêta. Son cœur étoit plein de douleur, ses yeux baignés de larmes; il saisit un moment pour gagner le grand parloir, où il me pria de le laisser à lui-même.

Les oncles & la sœur gardoient le silence, portant tour-à-tour & détournant la vuë de dessus les emblêmes du cercueil. Me. Hervey entreprit de leur lire l'inscription. Elle lut ces paroles: .... *Ici l'on est à couvert de la persécution des méchans* ..... Elle ne put

continuer : de grosses larmes tomboient de ses yeux sur la piéce d'argent où elle les tenoit fixés. Cependant elle eût voulu satisfaire une curiosité qui mêloit de l'impatience à sa douleur : elle essuyoit ses pleurs, mais en vain, d'autres pleurs succédoient toujours.

Jugez, Mr. Belford, j'en apelle à votre sensibilité, jugez de l'état où j'étois. Je me trouvois pourtant dans l'obligation de les consoler les uns & les autres.

Je vai fermer cette lettre pour vous l'envoyer de bon matin : j'en recommencerai une autre, dans l'opinion que ma prolixité ne vous déplaira pas. Je suis incapable de prendre du repos, & ne puis faire mieux que d'écrire. J'ai des scènes pathétiques à peindre : j'écris sans me fatiguer : j'ai tout cela présent à l'esprit ; je n'y ai que cela. De plus, je serai peut-être bien aise, quand ma douleur sera calmée, de lire ceci avec les autres papiers que vous voudrez bien me communiquer concernant cette malheureuse histoire.

Le domestique qui doit vous porter cette lettre, s'informera en passant par St. Albans de la santé de la bonne Me. Norton, afin de vous en donner des nouvelles. Miss Arabelle m'en

m'en demanda quand je me fus retiré dans mon appartement où elle avoit eu la complaisance de m'accompagner. Elle montra beaucoup d'inquiétude de l'état où nous l'avions laissée; & me dit que si sa mére l'apprenoit, elle en auroit encore plus qu'elle.

Je ne m'étonne plus si mon excellente cousine, prévoyant les remors auxquels ses parens seroient en proye quand ils sauroient sa mort, écrivit ces lettres posthumes où elle met tout en œuvre pour les consoler. Mais sa générosité paroit encore avec plus d'éclat dans les efforts qu'elle fit pour les excuser auprès de moi, dans l'entretien particulier que nous eumes peu d'heures avant sa mort. Elle aggrava dans ce dessein la seule faute que je la soupçonne d'avoir faite. Mais ce fut avec une facilité ..... Créature angelique ! une douceur ..... Il sembloit qu'il ne lui en coutoit rien, si se sacrifiant elle-même, elle me faisoit penser plus favorablement de ses amis.

Je suis, mon cher Monsieur,

Votre très-humble
& très-obéissant serviteur,
WM. MORDEN.

SUITE.

COLONEL MORDEN

A

JOHN BELFORD, Ecuyer.

Quand les infortunés parens ſe furent retirés, je fis ouvrir le cercueil pour y jetter de nouvelles fleurs & d'autres aromates. Le voyage avoit peu alteré le corps; le doux ſourire n'étoit pas tout-à-fait effacé.

Les filles qui étoient allées chercher des fleurs, prenoient plaiſir à les répandre autour d'elle, & ne diſcontinuoient pas de pleurer. Toutes regrettoient de n'avoir pas eu le bonheur de la ſervir à Londres. Une d'elles en particulier donnoit l'eſſor à ſa douleur avec plus d'emportement que les autres. Elle en a bien ſujet, dirent celles-ci, dès qu'elle eut tourné le dos. Ce diſcours me fit naître la curioſité de ſavoir qui cette créature pouvoit être. J'appris qu'elle avoit ſervi à garder ma couſine à vue, pendant que par une injuſte ſévérité on la tenoit enfermée dans ſa chambre.

Bon Dieu! diſoient ces filles, qu'on ait pu traiter ou ſouffrir qu'on traitât ainſi une jeune Dame

Dame faite pour donner dês loix à toute cette famille !

Quand on eut averti mes cousins que le cercueil étoit ouvert, tous revinrent, excepté le pére & la mére, dont l'un se refusoit d'entrer, afin que l'autre se le refusât aussi. Me. Hervey baisa les levres de Clarisse couvertes depuis un jour des pâleurs de la mort .... Fleur trop tôt tombée !... Elle n'acheva pas. Elle fit un mouvement pour laisser aprocher Miss Arabelle, qui appuya sa bouche sur le front de celle que sa vengeance avoit si cruellement poursuivie. Puis se tournant vers mon cousin James, & ensuite vers le corps ..... Oh mon frére ! s'écria-t-elle. ..... Le sentiment qui l'agitoit ne lui laissa pas la liberté d'en dire davantage. Cependant le frére s'étoit saisi de la main froide & sans vie de sa pauvre sœur, & l'ayant baisée s'étoit retiré avec précipitation.

Les deux oncles gardoient le silence. Ils sembloient attendre l'exemple l'un de l'autre, pour jetter leurs regards sur le corps. J'ordonnai qu'on refermat le cercueil : alors ils se portérent de ce côté, & les autres avec eux, pour saluer le vase qui contenoit un trésor si

précieux, avant que la mort l'eût enlevé.

Dans ces momens la douleur fournit à chacun une abondance d'expression. Ils s'adressoient au corps avec toute la tendresse, la force & la chaleur que peut inspirer l'amour le plus sincère. C'étoit, dirent les oncles, leur bien-aimée, leur chère niéce.... Sainte, que nous avons persécutée! ajouta l'oncle Harlove. Sœur charmante, aimable sœur, s'écria Arabelle. Et se réunissant tous : ... O chère, chère personne! c'est encore la même bonté empreinte sur son visage, la même tranquillité, la même dignité naturelle. Sans doute elle est heureuse, ce sourire en est le gage; mais nous .. Ah malheureux que nous sommes! Alors le frére saisit encore une des mains de sa sœur, & prit le ciel à témoin des vengeances qu'il méditoit contre l'auteur de leur miséré.

Les infortunés pére & mére se proposoient de dire un dernier adieu à l'enfant qui avoit eu autrefois toute leur affection. Le pére suivit la mére jusqu'à la porte; mais ni l'un ni l'autre n'eut la force d'entrer. La mére dit qu'elle vouloit voir encore une fois l'enfant que son cœur aimoit; que sans cette triste consolation elle ne pouvoit attendre aucune tranquillité

lité pour l'avenir. Mais son époux la fit consentir à différer de se satisfaire jusqu'au lendemain; & tous les deux inconsolables, se tenant par la main, s'en furent sans proférer une parole. Leur visage étoit couvert du voile de l'affliction, & leur tête tournée en déhors, comme s'ils eussent craint de ne pouvoir soutenir la vuë l'un de l'autre.

Quand tout le monde se fut retiré, je me retirai aussi, & envoyai chercher mon cousin James, pour lui communiquer la demande qu'avoit faite sa sœur au sujet du discours qu'on prononceroit à ses funerailles. Je lui représentai la nécessité d'en informer le Pasteur, quel qu'il fût, aussi promtement qu'on pourroit. Il regretta la perte du Dr. *Leven*, qui avoit, dit-il, autant d'admiration pour sa sœur que sa sœur en avoit pour lui, & qui par cette raison auroit été plus propre qu'aucun autre à bien faire son panégirique.

Il parla avec beaucoup de chaleur contre Mr. Brand, s'efforçant de rejetter une partie du blâme dont il se sentoit chargé sur la légéreté & la maladresse qu'avoit mis cet homme dans ses perquisitions sur la conduite de sa sœur. Mais puisque ce ne peut être le Dr.

 Leven,



Leven, il faut, continua-t-il, que ce ſoit ſon ſuffragant Mr. *Melvill*; c'eſt un habile homme, qui a de l'élocution & qui eſt reſpecté pour ſes bonnes mœurs. Il ajouta qu'il prenoit ſur lui de le faire avertir de bonne heure le lendemain matin. Cependant il fit appeller ſa ſœur pour avoir ſon avis; elle fut du ſien; ainſi je leur laiſſai le ſoin de cette affaire.

Tous les deux firent ouvertement paroitre combien ils déſapprouvoient que vous fuſſiez l'exécuteur teſtamentaire de leur ſœur, à cauſe de vos étroites liaiſons avec l'auteur de ſa ruine.

Vous étoufferez tout reſſentiment ſur ce que je vous communiquerai des diſcours qu'ils ont tenus à cette occaſion: c'eſt dans cette aſſurance que je vai vous en entretenir avec une entiére liberté.

Je leur diſois combien ma chère couſine étoit redevable à vôtre humanité, à votre amitié; les promeſſes qu'elle avoit exigées de vous, & les engagemens où vous étiez entré de les remplir. Je leur diſois que vous étiez un homme d'honneur, que vous conſulteriez ſur tout avec moi, que vous éviteriez avec ſoin tout ce dont on pourroit vous faire un reproche: je leur parlois du deſir que j'avois de culti-

cultiver vôtre correſpondance & vôtre amitié.

Ils diſoient, qu'il n'étoit pas beſoin de prendre un Exécuteur Teſtamentaire hors de la Famille; qu'ils eſpéroient que vous vous départiriez d'un ſoin ſi peu néceſſaire. Mon couſin James déclara même que dès que les funérailles ſeroient achevées, il vous écriroit pour vous en prier; vous aſſurant au ſurplus qu'on ſatisferoit à tout, ſuivant la teneur du Teſtament.

Je leur dis que vous étiez un homme ferme dans vos réſolutions, que j'avois peine à croire que vous vous rendiſſiez ſi aiſément, que vous vous en étiez fait un point d'honneur. Je leur montrai la lettre poſthume que leur ſœur vous avoit adreſſée. Vous pouvez croire, Monſieur, qu'ils furent affectés de la maniére dont elle y reconnoit les obligations qu'elle vous a, dont elle y exprime ſon eſtime pour vous & ſes ſouhaits pour vôtre bonheur à venir.

Ils témoignèrent de la ſurpriſe ſur ce que j'avois remis entre vos mains le produit des fonds de ſon Grand-Père depuis ſa mort. Je leur dis alors ſans détour, que ſi la maniére dont leur ſœur avoit mis ordre à ſes affaires leur occaſionnoit des déſagrémens, ce ne ſe-

roit

roit qu'à eux qu'ils devroient l'attribuer ; que c'étoit eux qui l'avoient abandonnée & contrainte à chercher chez des étrangers ce qu'elle n'avoit pû trouver parmi ses proches.

Ils dirent qu'ils informeroient leurs parens de ce que je leur avois dit ; qu'ils prévoyoient à regret, que quelle que fût leur peine actuelle, elle iroit en augmentant. Ils ajoutérent, que si contre leur attente Mr. Belford persistoit à remplir sa charge d'Exec. Test. de leur Sœur, ils me prioient de ranger tout avec vous, de peur d'être exposé à voir l'ami de celui à qui ils devoient tout leur malheur.

Le texte dont ma cousine avoit fait choix pour être le sujet de son oraison funèbre les émut beaucoup. J'avois copié tout l'article du testament relatif aux funerailles, dans l'idée que je n'aurois pas si-tôt un moment propre à leur communiquer le Testament même.

Lundi matin entre 8 & 9. *h.*

La malheureuse famille se prépare pour une triste entrevuë à déjeuner. Mr. James Harlove, qui n'a pas pris plus de repos que moi, a écrit à Mr. Melvill, qui a promis de préparer un court éloge de Miss Clarisse. Miss Hove est

eſt attenduë ici d'un moment à l'autre. Elle vient voir ſon amie pour la derniére fois.

Miſs Hove fait prier par ſon meſſager, qu'on ne faſſe aucune attention à elle .... Elle ne reſtera pas ſix minutes .... On n'aura pas de peine à lui accorder ſa demande.

Le domeſtique qui eſt venu de ſa part arrivoit à cheval, comme elle entroit dans ſa chaiſe. Il avoit ordre, ſi on refuſoit ſa maitreſſe, de retourner immédiatement ſur ſes pas au-devant d'elle, ſinon de l'attendre dans la cour du château.

Je ſuis, Monſieur,

Vôtre très-humble
& très-obéiſſant ſerviteur,
Wm. Morden.



ARTI-

ARTICLE NEUVIEME.

EPITRE
A
L'AMITIÉ.

Noble Campagne des disgraces!
Soeur & rivale de l'amour,
Sans ses défauts ayant ses graces,
Et ses plaisirs sans leur retour,
Qui t'enrichis, qui nous consoles
Des pertes chéres & frivoles
Qu'il fait dans nos cœurs chaque jour.
O toi, dont les douceurs chéries
Font l'objet de mes rêveries
Entre ces fleurs, sous ce berceau,
Amitié, doux nom qui m'enflamme!
Besoin délicieux de l'ame,
Je reprens pour toi le pinceau.

Mais où t'adresser mon hommage?
Où te trouver, charme vainqueur?

Quels

Quels lieux embellit ton image,
Comme elle eſt peinte dans mon cœur?
Au ſein des Cités répanduë,
Cherchant l'opulence & les rangs,
Vas-tu, complaiſante aſſiduë,
Languir à la ſuite des Grands?
Te trouverois-je confonduë
Dans la foule de tes Tyrans?
Mais non. Ce n'eſt que ton fantôme
Qu'on voit errer ſous les lambris.
Des ruines & des débris,
L'ombre des bois, un toît de chaume,
De noirs cachots ſont ton pourpris.

❧

Tu fuis le faſte & l'impoſture,
Tu vas, loin des folles rumeurs,
Chercher au ſein de la Nature
La paix, l'égalité, les mœurs.

❧

Sous le foyer qui l'a vû naître,
Tu prens plaiſir à viſiter
Le ſage occupé de ſon être,
Le ſeul, qui ſache te connoître,
Le ſeul, qui ſache te goûter;

Tu viens, dans les belles soirées,
Quand les jeunes amans des fleurs
A leurs beautés défigurées
Rendent la vie & les couleurs,
Tu viens sans bruit, mais gaye & tendre,
Tu viens, avec la liberté,
Agréablement le surprendre
Sous le tilleul qu'il à planté;
Et sans attendre qu'il t'invite,
Tu cours, aimable Parasite,
T'asseoir à table à son côté,
Te rapprochant des mœurs antiques,
Et préférant les mets rustiques,
Sur sa table servis sans choix,
A ces festins Asiatiques,
Où l'on s'ennuye avec les Rois.

Dans cette sage & libre Orgie,
Quels traits, quel mêlange charmant
Et de candeur & d'énergie,
Et de sublime & d'enjoûment!
Quel long & doux épanchement
D'esprit, de cœur, de caractère!
Quel intérêt, quel agrément,
Quel plaisir pur que rien n'altère!

La nuit n'eſt pour vous qu'un moment ;
Et le ſoleil vous trouve encore ;
Au milieu des parfums de Flore,
Sous le tilleul, la coupe en main,
Libres des ſoins du lendemain,
Dans le ſein de la confiance,
Diſputant d'Arts & de Science,
Et des erreurs du genre-humain.

O joye ! ô douceur inconnuë
Au vice, à la frivolité !
Vièn donc ainſi, Nimphe ingénuë,
Porter dans mon obſcurité
Le jour de la félicité.
Parois ſous ce berceau champêtre,
Et, par ta préſence, éclaircis
Les vapeurs qu'autour de mon être
Exhale l'eſſaim des ſoucis ;
Fai ſuccéder ta douce flamme
Au feu rapide & deſtructeur
Qu'allument encor dans mon ame
L'âge, & ton frére ſéducteur.
Sois mon oracle & mon modéle,
L'apui, la compagne fidéle,
Et le témoin de tous mes pas.
Sans ces ſolitaires repas,

Que

Que font les douceurs de la vie,
Les biens les plus dignes d'envie! ....
Qu'est-ce que tout où tu n'ès pas?

Je vois, sous la Pourpre suprême,
Entre les bras du bonheur même,
Gémir les Dieux du genre-humain,
Peser l'orgueil du diadême
Et la foudre qu'ils ont en main;
Et s'échappant, loin de leur Temple,
A l'Univers qui les contemple,
Dans l'ombre te chercher en vain;
Je les vois désirer d'être hommes,
Envier l'état où nous sommes,
Pour se reposer dans ton sein.

Sans toi, l'homme s'affaisse & tombe
Dans le néant de la langueur:
Arbrisseau foible & sans vigueur,
Il céde aux vents, il y succombe,
Et rampe en proye à leur rigueur.
A l'abri même des tempêtes,
Au milieu des jeux & des fêtes,
Son cœur s'abbat & se flétrit,
Tel qu'une vigne fortunée,
Qui loin de l'Aquilon fleurit,

Sous

Sous un ciel pur qui lui soûrit,
A sa foiblesse abandonnée,
Vers le sable panche entraînée,
Et sous ses propres dons périt.

Par toi l'homme augmente son être;
Il se reproduit dans autrui;
Et sous le Dais & sous le Hêtre,
Tu lui fais moins sentir l'ennui,
Ou mieux goûter le plaisir d'être;
Par la douceur de ton appui.
De ses besoins vive interprète,
Malgré ses soins à les cacher,
Tu vas, généreuse & discrette,
Par la route la plus secrette,
Au fond de son cœur les chercher.
Tu le calmes dans ses allarmes:
Tu taris le cours de ses larmes:
Tu romps l'effort de sa douleur;
Et tu retiens, & tu désarmes
Son bras armé par le malheur.
Tu portes plus loin tes services;
Tu l'arraches du sein des vices;
Heureuse dans l'art d'émouvoir,
Ta voix aussi douce que libre,
Par son insinuant pouvoir,

Remet son cœur dans l'équilibre,
Et le rappelle à son devoir.
[Quel est ton suprême mérite !]
Seul bien, qu'il doive souhaiter,
Tu lui restes, quand tout le quitte,
Sans lui laisser rien regretter.

Vien donc, compagne chaste & pure,
Fille du ciel, objet vainqueur,
Vien sous mon toît, vien dans mon cœur
Habiter avec la nature !
Du fond de mon obscurité
Je t'appelle sans imposture;
J'ignore la cupidité.
Ah! si, dans mon indifférence,
Par toi je me laisse charmer,
C'est sans projet, sans espérance;
J'aime pour le plaisir d'aimer.

Qu'un autre, dégradant son être,
Aille sous ton nom courtiser
Ces Grands, si peu dignes de l'être,
Que l'on apprend à mépriser
En apprenant à les connoître;
Profanant tes sacrés liens,
Que, dans l'ombre, son ame vile

En faſſe un inſtrument ſervile,
Pour n'uſurper que de faux biens;
Pour moi, de ta beauté ſuprême
L'eſprit frappé, le cœur épris,
Je ne cherche en toi que toi-même;
Toi ſeule, à mes yeux, fais ton prix.

Mais quoi? ſe peut-il qu'on t'immole,
Source féconde en vrais tréſors,
Au foible eſpoir d'un bien frivole,
Qui de nos mains fuit & s'envole,
Et ne laiſſe que des remords?
Que ſont un ſceptre, une couronne,
Un dais que la foudre environne,
Au prix d'un ſeul de tes tranſports?
Diſparoiſſez, vapeur légére,
Vuide aliment du fol orgueil,
Grandeur, richeſſe menſongére,
Qu'engloutit la nuit du cercueil!
Vain ſimulacre qu'on renomme,
Du monde réel ennemi,
Fuyez; il me ſuffit d'être homme,
Et d'avoir un fidéle ami.

O tendre moitié de mon être,
Objet divin, ſois raſſuré!

Ofe éprouver, ofe connoitre
Mon cœur par l'honneur épuré!
Tu le verras toujours fidéle,
Suivre ton char dans les déferts,
T'aimer, t'adorer dans les fers,
Et te trouvant toujours plus belle,
Trouver dans ton fein l'Univers.

Mais auffi daigne me conduire,
Daigne dans mon choix m'éclairer;
En te cherchant, je puis errer;
Mon cœur trop facile à féduire,
Par fon penchant peut m'égarer.
Je pourrois devenir peut-être
Ami comme on devient amant;
Un amant aime fans connoitre;
L'amour eft l'enfant d'un moment.
Qu'au deffus des folles tendreffes,
A la raifon je fois foumis;
Le fentiment fait les maitreffes,
Et la raifon fait les amis.

Vers ton temple regle ma marche;
Veille, prévien toute démarche
Dont je pourrois me repentir;
Et ne laiffe, fur mon paffage,

Que

Que cœurs bien-faits, dignes d'un ſage;
Nobles & vrais, nés pour ſentir.
Ecarte ces cœurs intraitables,
Toujours d'eux-mêmes différens,
Altiers, biſarres, indomptables,
De leurs amis jaloux tyrans;
Ces cœurs équivoques & ſombres,
D'éternels ſoupçons accablés,
Envelopés d'épaiſſes ombres,
Même avec toi diſſimulés;
Ces cœurs qu'endurcit l'opulence,
Fiers de paroitre protéger,
Dont l'inſultante bienveillance
T'avilit ſans te ſoulager;
Ces cœurs qu'accable un faſte extrême,
Froids, ſtériles, inanimés,
Inſenſibles au bien ſuprême,
Au bien d'aimer & d'être aimés;
Ces cœurs legers, ces eſprits vuides,
D'objets nouveaux toujours avides,
Ardens & glacés tour à tour,
Qui ſans repos, ſans conſiſtance,
Te font, livrés à l'inconſtance,
Autant d'outrages qu'à l'Amour;
Ces cœurs, vers la Terre ſans ceſſe
Par leur propre poids entrainés,

 Paitris

Paitris des mains de la bassesse,
Par l'or à ton char enchainés,
Qui, prévoyant de loin l'orage,
Sans bruit désertent tes lambris,
Par un lâche & dernier outrage,
Ne retournent dans ton naufrage
Que pour t'en ravir les débris;
Ces cœurs affreux, ces cœurs infâmes,
Contre leurs bienfaiteurs trompés,
Marchant dans l'ombre envelopés
De noirs complots, de sourdes trames,
Et, qui sous ton sacré manteau,
De la rampante perfidie,
Par les ténébres enhardie,
Cachant l'homicide couteau,
Volent, en leur fureur tranquile,
D'un air affable & caressant,
Dans tes bras leur unique azile,
T'assassiner en t'embrassant.
Ces esprits faux, vains & futiles,
Aussi malfaisans qu'inutiles,
Du blâme avides écumeurs,
Par l'organe de qui circule
Le fiel amer du ridicule
Sur les talens & sur les mœurs;
Dont la méchanceté frivole

Te

Te perd gayment pour un bon mot,
Et, pour prix de tes ſoins, t'immole
Au vil amuſement du ſot.
Je veux, me reſpectant moi-même,
Que mon ami me faſſe honneur,
Qu'on m'eſtime parce que j'aime;
L'eſtime eſt le premier bonheur.
Qu'un double lien nous uniſſe,
Mais par d'irréprochables nœuds;
Je n'en veux point dont je rougiſſe;
Qui peut rougir n'eſt plus heureux.

Mais dans ce calme des prairies,
De mes profondes rêveries,
Qui rompt le fil intéreſſant? ...:
Un jour plus pur dore ces rives;
Le verd de ce berceau naiſſant
Devient plus doux, ces eaux plus vives,
Et ce zéphir plus careſſant.
O charme! ô joye inattendue!
Je vois ſous ces ombrages frais,
Je vois l'Amitié deſcendue!
Mon cœur me rappelle ſes traits.
Paré des mains de la nature,
Son viſage brille ſans fard,
Ses yeux charment ſans impoſture,

Son front s'épanouït ſans art.
Sur ſes lévres avec les graces
Siége l'utile vérité ;
La paix, les mœurs, la liberté
Suivent ſon char, ſèment ſes traces
Des roſes de la volupté.
O toi, l'honneur de la nature,
Belle des outrages du tems,
Dont notre hyver fait le printems,
Paſſion d'un cœur qui s'épure,
Azile de tous les inſtans,
Nimphe, dont j'adore l'image,
Qui viens à moi les bras ouverts,
Reçoi mon éternel hommage !
C'eſt toi qui m'inſpiras ces vers ;
Embelli-les de tous tes charmes ;
Qu'avec de ſi puiſſantes armes
Ils parcourent tout l'Univers,
Moins pour conquérir les ſuffrages,
Pour ravir l'encens des mortels,
Que pour forcer leurs cœurs volages
A le bruler ſur tes Autels.



ARTI-

ARTICLE DIXIEME.

EPITRE DU ROI DE PRUSSE

A S. A. R. Madame la Markgrave de Barreith sa sœur, sur sa maladie. *

CHere sœur, de tout tems l'homme peu raisonnable,
Languit stupidement sous le joug de ses sens;
Des foudres enflammés la crainte formidable
Lui fit sur des autels allumer son encens;
Tout objet merveilleux lui parut adorable;
Sa peur créa des Dieux de tous les élémens.
On vit des bois exprès consacrés aux Furies;
Sous le nom d'*Amphitrite* on adora les mers;
L'Ether devint *Saturne*, & tant d'Idolâtries
Durent leur origine aux terreurs des Enfers.

Ceux que l'ambition dévora de sa rage,
Que leur force excitoit à dompter leurs égaux,
Brillants par leurs exploits, brillants par leur courage,
A des Peuples grossiers parurent des Héros.
Dès-lors l'Apothéose eut des routes aisées;
Le Ciel tout étonné de ces cultes nouveaux,
Fut peuplé de mortels, de plantes, d'animaux;

Et

* Cette Epitre n'est arrivée à Barreith qu'après la mort de cette Princesse.

Et si quelques vertus furent divinisées,
Les vices à leur tour trouvèrent des dévots.
Mais parmi tant de Dieux que s'étoit forgés l'homme,
Auxquels la folle erreur avoit sacrifié,
On ne trouve à Memphis, dans Athénes, dans Rome,
Aucun culte à l'honneur du Dieu de l'amitié,
Seul être, s'il en fut, qui mérita des Temples;
Tant le peuple ignorant, facile à s'égarer,
Confond ce qu'il doit craindre, ou qu'il doit adorer!
Mais l'Univers alors manquoit de grands exemples;
Le fidéle *Euryale* expirant pour *Nisus*,
Thésée aux bords du Styx suivant *Pirithous*;
Ces beaux noms, ces Héros, leurs fastes respectables,
Ne subsistoient que dans les Fables.
Pour donner du lustre aux vertus,
Il faut des faits plus véritables,
Et des exemples plus connus.
Vous, ma divine Sœur, que j'honore & révère,
Dont mon orgueil séduit se vante d'être frère;
Si Delphes, si Colchos, dans leurs tems fortunés,
Avoient trouvé chez eux une vertu si rare,
Les Temples, les saints Lieux, de festons couronnés,
Les peuples empressés, à vos pieds prosternés,
La genisse expirant sous un glaive barbare,
Vous eussent confirmé l'hommage des mortels;
Et bientôt leur reconnoissance,
Des dons de l'amitié connoissant l'excellence,
Vous auroit, sous son nom, dédié des autels.
Qui sentit mieux que moi sa bénigne influence?
Dans mes jours fortunés, ou dans ma décadence,
Vous goutiez mon bonheur, vous pleuriez mes revers.
Quoi! pourrois-je oublier cette amitié constante,
Sensible, secourable, & toujours agissante,
Qui me récompensoit des maux que j'ai soufferts!

O vous, mon ſeul refuge ! ô mon port, mon aſyle !
Votre voix étouffoit ma douleur indocile ;
Et fort de vos vertus, je bravois l'Univers.
A combien de dangers votre ame généreuſe
S'expoſa pour me ſecourir,
Moi qui préférois de périr
A l'image trop douloureuſe
Des maux que je craignois que vous pouviez ſouffrir !
Ah ! fut-il jamais un modèle
D'une tendreſſe plus fidèle
Que celui que vous nous donnez !
Si la vertu rend immortelle,
Les autels vous ſont deſtinés.
Qu'un cœur paitri de boue, ou qu'une ame commune,
Sans ſentimens & ſans honneur,
Place le ſouverain bonheur
Dans ces frivoles biens, jouets de la fortune ;
Qu'en lâche il ſe livre à l'erreur
De l'intérêt qui l'importune :
Mais, qui poſſéde votre cœur,
[Eſpoir ſur lequel je me fonde]
Le trouve au deſſus, tendre Sœur,
De tous les tréſors de ce monde.

Ah ! ſi tous ces mortels, d'un faux éclat ſurpris,
Qui par de vains déſirs empoiſonnent leur vie,
D'un cœur fidéle & pur reconnoiſſoient le prix,
A mes triſtes grandeurs ne portant plus d'envie,
Quittant tous leurs projets, ils ne ſeroient jaloux
Que du bonheur que j'ai d'être chéri de vous.

Mais quel trouble ſoudain me coupe la parole !
Tandis qu'une image frivole
Me rappelle mes jours ſereins,
Quand pour adoucir mes chagrins,

Votre

Votre ſouvenir me conſole,
Des cris lugubres & perçans
Me font frémir d'horreur, & me glacent les ſens;
Mes yeux ſe couvrent de ténèbres.
Les graces, les vertus, ſous des voiles funébres,
Par leurs plaintifs gémiſſemens,
Mépriſant leurs attraits & négligeant leurs charmes,
M'annoncent, en fondant en larmes,
Et vos dangers, & mes tourmens.
La mort, l'affreuſe mort menace votre vie;
Les Dieux jaloux de leurs bienfaits,
A mon bonheur portent envie;
Et le trépas, d'un bras impie,
S'apprête à déchirer, ô comble de forfaits!
Les vertueux liens de deux amis parfaits!
Non, jamais la Nature avare
N'avoit de ſes arides mains
Prodigué de préſent plus parfait ni plus rare
Qu'elle le fit, ma Sœur, vous donnant aux humains.
Peut-être ce ſéjour, où l'audace & le crime
Ne ceſſent de ſe déborder,
Eſt indigne de poſſéder
Un mérite auſſi rare, une ame auſſi ſublime.
Hélas! quand mon cœur révolté
Contre tant de méchanceté,
Déteſtoit les humains & leur ſcélérateſſe,
Alors de vos vertus rappellant la ſplendeur,
Je pardonnois en leur faveur
A tous les vices de l'eſpéce.
O divine amitié! dont l'aide & la douceur
Secourable à mes maux, appaiſa leur douleur,
Ne ſouffrez pas, mes Dieux, qu'en vain je vous implore;
Arrachez au trépas une Sœur que j'adore;

Agréez

Agréez mon encens, mes larmes, mes soupirs;
Si votre culte fut l'objet de mes plaisirs;
Si jusqu'aux Cieux ma voix de vous se fait entendre,
Exaucez les vœux d'un cœur tendre,
Et daignez accorder à mes ardents désirs
Le seul bien qu'à jamais de vous j'ose prétendre:
Conservez les précieux jours
De votre plus parfait ouvrage;
Qu'une santé brillante accompagne leur cours,
Et qu'un bonheur égal soit toujours leur partage.
Si l'inflexible sort qui nous donne la loi,
Demande un sanglant sacrifice,
Mes Dieux, implorez sa justice;
Que son choix rigoureux ne tombe que sur moi.
J'attends, sans murmurer, victime obéissante,
Que l'inexorable trépas,
En consommant ses attentats,
Veuille émousser sur moi sa faulx étincelante.
Mais si tant de faveurs que j'ose demander,
Sur un foible mortel ne peuvent se répandre,
O mes Dieux! daignez accorder
Qu'on me voie & ma Sœur un même jour descendre
Dans ces champs ombragés de myrthe & de cyprès,
Séjour d'une éternelle paix,
Et qu'un même tombeau puisse enfermer ma cendre.



ARTI-

ARTICLE ONZIEME.

EPITRE

A Madame la M. De .... *

CHargés de fecrets amoureux,
Nos regards feuls doivent fe lire;
Imprudente, & pourquoi demander que ma lyre
Soit confidente de nos feux!
Dérobons aux jaloux un folâtre délire,
Le bel efprit eft dangereux;
Apollon, par un fort funefte,
Vit toujours Citherée indocile à fes vœux;
Il vit Daphné farouche à fes tendres aveux;
Fugitive, elle échappe à la mort qu'il attefte;
Il la fuit, il la preffe, il baifoit fes cheveux...
Le mirthe difparoit; un vain laurier lui refte.
Amour, volage Amour, ces revers font tes jeux!
Qui chante le bonheur perd l'inftant d'être heureux.
Peu fçavent allier les graces & la rime;
Corneille avoit peu l'art d'être aimable & fublime;
Racine l'eut en vain, Racine eut un rival;
† Un mortel éclipfa cet immortel génie,
Il fe vit enlever fa tendre Iphigénie:
Peut-être qu'en amour l'efprit même eft fatal.
Ah! le cœur eft fi loin d'aimer ce qu'il admire!
Le Caprice eft toujours fi près de la beauté!
Une belle à nos vers fourit par vanité;
Dans ce miroir flateur la coquette fe mire,
Et préfére en fecret, au talent refpecté,

Et

* Par Mr. *Le Brun.*

† Le Comte de *Clermont-Tonnerre* enleva la *Chammélé* à *Racine.*

Un ſtupide élégant de parfums infecté ;
Le Dieu des Vers, tu le ſçais, ma Themire,
Eſt le Dieu qui répand le jour ;
Cent fois il a trahi les myſtères d'amour ;
Les Vers ſont indiſcrets, ils aiment à paroître ;
Un ſecret mis en vers ceſſe bientôt de l'être :
Mais on dit qu'Apollon rend l'Amour plus charmant ;
Vante moins de ſon art le frivole agrément ;
L'ame ne s'écrit point ; les rimes cadencées
Voilent d'un faux éclat ſes naïves penſées.
Orner l'amour, c'eſt le trahir ;
Lui-même eſt ſa parure, on ne peut l'embellir :
La candeur n'eſt qu'un fard, du moment qu'elle eſt peinte ;
L'ame perd de ſes feux même en les exprimant ;
L'Amour s'évapore en rimant ;
L'eſprit n'eſt pas ſans art, & nul art n'eſt ſans feinte ;
Ma Themire, fuyons ce perfide ornement ;
Tout l'art du tendre amour eſt de n'en point connoitre ;
Un ſoupir dit aſſez les flammes qu'il fait naitre.
Oui de nos cœurs émus le doux ſaiſiſſement
Nous peint mieux que les Vers un tendre égarement !
Que les eaux d'Helicon ne mêlent point leurs glaces
Avec les feux du ſentiment.
Le ſein de Thémire ou des Graces
Eſt le Parnaſſe d'un amant.
Au Pinde ſi vanté je préfére Amathonte,
Ses grottes, ſes gazons, ſes bois myſtérieux,
Retraite des Amours embellis par tes yeux.
Et quoi qu'Apollon nous raconte
De ce Laurier victorieux,
De la Parque & des tems que ſa feuille ſurmonte,
Fût-ce l'arbre de Jupiter,
Thémire, il céderoit ſans honte
Aux mirthes de Venus, ſi le mirthe t'eſt cher.

ARTI-

ARTICLE DOUZIEME.

ADIEUX A PARIS.

ADieu, Paris! adieu, Cité!
Théâtre de l'indépendance,
Où sous le nom de liberté
Régne & triomphe la licence;
Où les jours les plus innocens
Sont ceux d'une enfance éternelle;
Où par mille attraits séduisans,
La vertu s'endort, & chancelle
Dans l'usage émoussé des sens,
Qu'en vain la volupté rappelle;
Où, dans un cœur sans mouvement,
La foi séche & meurt avilie;
Où l'on est dévot par saillie,
Et libertin par sentiment;
Où le bon sens n'est que bêtise,
L'aimable pudeur, un vain mot,
La prudence, un art qu'on méprise,
La bonté, la vertu d'un sot;
Où l'on trame les injustices,
Où l'on consacre les caprices,

Où juſqu'au crime, tout eſt jeu ...
Paris ! centre de tous les vices,
Cité féconde en précipices,
Sans regret je te dis adieu.
Mais Paris ! ô ſéjour aimable
Et des ſciences & des arts,
Où règne une paix déſirable,
Où libre au ſein de tes remparts,
L'artiſan de ſes mains habiles,
Sert nos beſoins ou les prévient,
Et nous rend ſes travaux utiles,
Par la gloire qui les ſoutient ;
Où cette gloire enflamme, épure
Les talens qu'elle rend rivaux ;
Où l'art fait parler la nature
Sous les crayons & les ciſeaux ;
Où de mille ſçavantes veilles
Je cueille les fruits précieux ;
Où tout eſt plaiſir pour mes yeux,
Enchantement pour mes oreilles ;
Où je foule aux pieds les merveilles
Que j'admirois en d'autres lieux ;
Où je livre un loiſir facile
Au plaiſir verſé dans mon ſein
Par les tendres pleurs de *Gauſſin*
Et l'enjoûment de *Dangeville* ;

Où, volant d'un plus noble essor
Chez les Oracles de la France,
J'arme mes mains de la science,
Seul inestimable trésor
De ma fugitive existence!
Où j'assortis un nœud charmant,
Non point ce léger nœud de soye
Tissu des mains de l'agrément,
Qui flotte en l'air, brille, déploye
L'ardent coloris de la joye,
Et va se rompre au moindre vent:
Mais d'une amitié de tendresse
Les nœuds constans, les nœuds parfaits,
Ces nœuds charmans que le Français
Assemble par la politesse,
Serre par la délicatesse,
Et cimente par les bienfaits;
Où tous les plaisirs se répondent;
Où des yeux, de l'esprit, du cœur
Les biens, les attraits se confondent;
Où chaque instant est le bonheur.
O Paris! ô climats propices!
O Seine! ô trop aimable lieu!
Amis, beaux arts, talens, délices,
En pleurant, je vous dis adieu.

* * *

NOU-

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

I. LE Bachelier de Salamanque, ou les Mémoires & Avantures de Don Cherubin de la Ronda, 3. vol. in 12. par Mr. *Le Sage*. *Paris*, chez *Cailleau*. C'eſt une nouvelle Edition d'un Roman eſtimé, faite ſur un Manuſcrit original, corrigé par l'Auteur, & augmenté de pluſieurs Hiſtoires amuſantes.

II. Principes Mathematiques de la Philoſophie Naturelle de *Newton*, traduits par feue Mad. la Marq. *du Chaſtelet*, 2. vol. in-4. *Paris*, chez *Deſaint* & *Saillant*. Les Planches néceſſaires dans cet Ouvrage, en avoient retardé la publication. La premiére Partie eſt une Traduction littérale des *Principes-Mathématiques* de la *Philoſophie Naturelle*. La ſeconde eſt un Commentaire ſur les endroits des *Principes*, relatifs au ſyſtême du Monde.

III. Oeuvres de Mr. *De la Grange-Chancel*; nouvelle Edition, revue & corrigée par lui-même, 5. vol. in-12. *Paris*. Les augmentations, qui ſe trouvent dans cette nouvelle Edition, n'en relévent pas beaucoup le mérite; elles conſiſtent en quelques préfaces, trois Opéra, & des Poëſies diverſes.

IV. Diſſertations ſur différens ſujets de l'Hiſtoire de France, par Mr. *Bullet*, Profeſſeur &c. 1. vol. in-8. *Paris*, chez *Guerin* & *De la Tour*. Ces Diſſertations ont pour objet, *les Armoiries des Rois de France*, leur *prééminence ſur les autres Souverains*, les *ſupports de leurs Armes*, &c.

V. Tableau des Maladies, où l'on découvre leurs ſignes & leurs événemens; traduit du Latin de *Lommius*, avec des Remarques. *Paris*, chez *De Bure l'ainé*.

VI. Rudiment François, à l'uſage de la Jeuneſſe des deux ſexes, pour apprendre en peu de tems ſa langue par régles, les principes d'Ortographe, & ſervir d'introduction au Latin & aux Langues étrangéres, par Mr. l'Abbé *Bouchot*. *Paris*, chez *Mérigot*.

VII. Eſſais Hiſtoriques ſur Paris, par Mr. de *Sainfoix*. Nouvelle Edition, en 3. vol. *Paris*, chez *Duchesne*.

Cette nouvelle Edition a été considérablement augmentée par l'Auteur.

VIII. Examen des effets que doivent produire dans le Commerce de France l'usage & la fabrication des Toiles peintes, 1. vol. in-12. *Paris*, chez *Le Prieur*. C'est la Réponse à l'Ouvrage intitulé, *Réflexions sur les avantages de la libre fabrication & de l'usage des Toiles peintes.*

IX. Abrégé de l'Histoire Universelle de J A. *De Thou*, avec des Remarques sur le Texte de cet Auteur & sur la Traduction qu'on a publiée de son ouvrage en 1734. Par Mr. *Rémond de Sainte-Albine* de l'Académie R. des Sc. & B. L. de *Berlin*, 10. vol. in-12. A la Haye. Excellent.

X. Essai sur l'usage de la Danse en Médecine, par Mr. *Augustin Averos*, Docteur en Médecine, &c. A *Perpignan*, chez *Simon le Comte*.

XI. Dictionnaire Harmonique, ou le Guide sûr pour la vraie modulation, par *François Giminiani*. On souscrit à *Lyon*, chez les Fréres *Le Goux*, pour cet Ouvrage; le prix de la souscription est de 9. liv. de France.

XII. Fables de Mr. *Gay*, suivies du Poëme de *l'Eventail*; le tout traduit de l'Anglois, par Mad. de *Keralio*. *Paris*, chez *Duchesne*. On connoit le mérite de ces Fables, la traduction est exacte.

XIII. Traité des Affections vaporeuses du Sexe, avec l'exposition de leurs symptômes, de leurs différentes causes & la méthode de les guérir. On y trouve aussi des connoissances rélatives aux affections vaporeuses des hommes. Par M. *Jos. Raulin*, Docteur en Médecine, &c. *Paris*, chez *Hérissant*. Cette nouvelle Edition a été revuë par l'Auteur

XIV. Lettres de M. *De Mairan* au R. P. *Parrennin* Missionnaire de la Compagnie de Jésus à *Pekin*, contenant diverses questions sur la Chine. *Paris*, chez *De Saint* & *Saillant*. Le but de ces Lettres est de montrer que Mr. *De Mairan* avoit pensé, avant Mr. de *Guignes*, que les Chinois pourroient bien avoir été une Colonie d'Egyptiens.

XV. Doutes sur la Dissertation de Mr. *de Guignes*, qui a pour titre: Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une Colonie Egyptienne. Proposés à Mrs. de l'Ac. R. des Belles-Lettres. *Paris*, chez *Laurent*.

rent. L'Auteur, Mr. *Deshauterages*, oppose 23. doutes au systême de Mr. *de Guignes*, qui paroissent le détruire entiérement.

XVI. Lettres intéressantes pour les Médecins de Profession, utiles aux Ecclesiastiques qui veulent s'appliquer à la Médecine, & curieuses pour tout Lecteur, 2. vol. in-12. *Avignon.* L'Auteur de ces Lettres s'y propose particuliérement de démontrer que les Ecclésiastiques peuvent s'appliquer à la Médecine. Il remonte à l'origine de la Médecine, il prouve qu'elle a presque toujours été exercée par des Prêtres, &c.

XVII. Essai Géographique sur les Isles Britanniques, 2. vol. in-12. par Mr. *Bellin*, Ingénieur de la Marine. Le 1er. vol. contient une description de l'Angleterre, de l'Irlande & de l'Ecosse. Le 2d. traite du Portland, des Ports, Rades & dangers que les Navigateurs doivent connoître.

XVIII. Lettres de Madame la Marquise de *Villars*, Ambassadrice en Espagne, dans le tems du mariage de Charles II. Roi d'Espagne, avec *Marie-Louise d'Orleans*, fille de Monsieur, frére unique de Louis XIV. & de *Henriette-Anne* d'Angleterre sa premiére femme. *Paris*, chez *Lambert.* On trouve dans ces Lettres plusieurs Anecdotes curieuses.

HOLLANDE.

I. Essai sur le Beau. Par le P. André, Jésuite. Avec un Disc. prél. & des Réflexions sur le *Goût*, par Mr. Formey. *Amsterdam*, chez *Schneider.* C'est une nouvelle Edition du meilleur Ouvrage, suivant nous, qui ait paru sur ce sujet.

II. Histoire Naturelle de la Religion. Traduit de l'Anglois de Mr. *Hume.* Avec un Examen critique & Philosophique de cet Ouvrage. A *Amsterdam*, chez *Schneider.*

III. Soçrate, Ouvrage Dramatique, traduit de l'Anglois de feu Mr. *Tompson.* *Amsterdam.* On attribue cette piéce à Mr. *De Voltaire*, qui la désavouë.

GENEVE & COPPENHAGUE.

I. NEWTON *Principia Mathematica &c.* 4. 4. *vol.* Genevæ 1759. *Editio nova longè accuratior & emendatior.*

Il y a dans les deux premiers Volumes, bien des corrections, changemens & augmentations qui ne se trouvent point dans la Traduction Françoise qui vient de paroitre à Paris.

II. Oeuvres diverses de Mr. *De Montesquieu*: Nouv. Edition, revuë, corrigée & augmentée, 4 vol. petit format in-8. 1749. suivant la derniére de Paris en 3. vol. in-4. Ces 4. Volumes renferment l'Esprit des Loix, avec diverses Piéces relatives à cet Ouvrage, & les Opuscules de l'Auteur, sçavoir *Lysimaque* & l'*Essai sur le Goût*. On peut fournir séparément les *Lettres-Persanes* en 2. petits vol. & dans peu les *Considérations sur la grandeur des Romains*.

III. Dictionnaire du Commerce &c. Le Tome Ier. qui paroit, est beau & bien exécuté. Le second paroitra dans peu. Le prix de souscription est de L. 45. de France à Coppenhague, & de 54. liv. à Geneve.

IV. Mémoires sur la Littérature du Nord: Ire. Part. pour les mois de Juillet & Août 1759.

AVERTISSEMENT.

Le *Mercure Danois*, que le public reçoit depuis six années avec indulgence, réunissoit deux vûes souvent difficiles à concilier; l'une de faire connoître au dehors la littérature de ces contrées; l'autre de répandre ici la connoissance des livres qui se publient au midi.

La distance des lieux, la lenteur & la difficulté des communications, la disette des secours rend la partie qui regarde les pays éloignés beaucoup plus imparfaite & plus tardive qu'on ne le voudroit. On ne sauroit donc espérer qu'un Journal composé si loin des sources ait cours dans les pays où elles se trouvent, & où des Journalistes sans nombre peuvent y puiser à pleines mains, & répandre avec la même facilité.

Il n'en est pas de même du Nord où nous sommes placés. Les Journalistes étrangers éprouvent à leur égard bien plus d'obstacles que nous n'en avons à surmonter pour la littérature étrangére. Les ouvrages qu'on compose en langue Danoise & Suédoise ne sortent guères des païs où ils sont faits, ainsi lors même que les Journalistes entendroient ces langues, ils pourroient difficilement se procurer les livres.

Je

Je n'ignore pas que quelques Ouvrages périodiques Allemands rendent compte de notre litterature, mais outre que nous avons pour cela des facilités qui manquent aux étrangers, la langue françoise est répandue plus loin & plus universellement.

Ces réfléxions qui sont celles de plusieurs de nos lecteurs nous ont determinés à separer deux objets que nous avions joints jusques à présent, & de publier ce qui regarde la littérature du Nord dans des volumes qui lui soient uniquement destinés. C'est à dire qu'à l'avenir ceux qui acheteront le *Mercure Danois* auront la suite de cet ouvrage, où l'on renfermera des extraits & des notices de livres de tous les païs; au lieu que ceux qui se borneront à ces *Mémoires* n'auront rien qui ne regarde le Dannemarck, la Suede, ou la Russie.

Ce plan étant plus net que celui que nous avons suivi jusques ici, nous permettra de travailler avec plus d'utilité. Uniquement occupés dans cette partie à faire passer aux étrangers ce qui se produira d'intéressant dans le Nord, nous n'aurons que faire de les mettre à portée de juger des ouvrages de mauvais goût, ni de ceux qui se bornent à répéter des choses connues, ou à traiter superficiellement des sujets profonds.

Le silence en un mot sera la seule espèce de critique que nous nous permettrons, à moins d'être forcés à en user autrement.

Nous voudrions pouvoir promettre également que nous ne passerons rien sous silence de ce qui mériteroit d'être connu; mais ceux qui ont un peu réfechi sur les difficultés de notre carriere verront bien qu'il ne seroit guères possible de tenir une pareille promesse avec exactitude. Il s'agit en effet de rassembler des matériaux assez éloignés & plus difficiles à se procurer qu'on ne le jugeroit quand on voit les choses à une certaine distance. Cependant comme nous sommes presque sûrs de n'être pas prévenus, la difficulté des communications nous exposera plutôt à des retards qu'à des vuides.

Nous ne nous ferons aucune peine de traduire des morceaux entiers lorsque nous présumerons qu'ils pourront plaire à nos lecteurs; c'est même à ce titre principalement que nous espérons de rendre notre collection recommandable.

TABLE

TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans ce Volume.

Fin du dix-neuviéme Tome.

CHOIX LITTERAIRE.

Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

TOME VINGTIEME.



A GENEVE
ET
A COPPENHAGUE,
Chez CL. & ANT. PHILIBERT, Fréres.

M. DCC. LIX.

AVEC PERMISSION.



CHOIX LITTERAIRE.

ARTICLE PREMIER.

DISCOURS

Sur ces paroles :

Il est honteux d'avoir plus de ménagement pour les vices que pour le ridicule. *

NFANS des Passions, les Vices seroient-ils, comme elles, inséparables de l'Humanité? Tout est perdu, s'écrie-t-on ; il n'y a plus dans le Monde de véritable candeur ; notre licence, nos désordres l'ont forcée à disparoître ; les

* Ce Discours, de Mr. *Castilhon*, Avocat au Parlement de Toulouse, a remporté le prix par le jugement de l'Académie des Jeux Floraux.

voutes de nos Temples, nos Ecoles publiques, les Ecrivains les moins févères, nos Théâtres mêmes, tout retentit des reproches les plus amers contre les mœurs efféminées de ces derniers tems. Pourquoi fommes-nous infenfibles à ces plaintes humiliantes, & par quelle fatalité n'ont-elles pû changer notre conduite? S'il refte encore parmi nous quelque principe d'équité, fi nous ne fommes pas devenus prefque tous injuftes & méchans, d'où vient que nous flattons par une lâche complaifance nos plus dangereux ennemis? ... Mais une erreur plus groffière met le comble à notre injuftice, erreur contagieufe, dangereux préjugé, dont les progrès rapides menacent d'enveloper dans peu toute l'Efpèce Humaine. Les Vices fe déchaînent, & pourvû que leur difformité foit cachée fous le mafque de la Politeffe, ils violent impunément les bienféances les plus facrées; nous leur aplaudiffons, tandis que nos cœurs inflexibles, livrés à l'aveugle prévention, lancent des traits malins contre ces légères foibleffes qui n'offenfent ni la probité, ni les mœurs; étonnante contrariété, bizarrerie honteufe, qui prouve trop évidemment qu'en ménageant les Vices plus que les Ridi-

Ridicules, nous sommes dépravés intérieurement, & que nous aspirons au funeste bonheur de partager avec les Vicieux les avantages passagers que leur procure la corruption de leur ame ! Ces mordantes railleries que nous répandons à grands flots sur la simple ingénuité, qui méconnoît les usages reçus, n'annoncent-elles point aussi l'orgueil secret qui nous maîtrise ?

Ainsi l'assujettissement de nos cœurs & de nos esprits, soit aux passions qui nous animent, soit au caprice tyrannique des bienséances adoptées, est-il toujours la cause de nos faux jugemens.

En quoi consistent ces usages arbitraires, qu'on ne peut ignorer ou blesser sans s'exposer en même tems aux plus injurieux mépris? Nous pouvons nous former sans peine une idée exacte des bienséances naturelles ; devoirs sacrés & respectables, nous ne devons les regarder que comme les expressions de la solide vertu. Avons-nous, en effet, dans notre caractère une douceur agréable, une sincère aménité ? nous paroissons tels que nous sommes, & nous portons, pour ainsi dire à notre insçû, dans le commerce de la vie ces

précieuses qualités; c'est dans nos airs qu'elles se peignent, nos démarches les annoncent, nos manières les décèlent, & leur empreinte favorable passe & s'imprime dans toutes nos actions. La candeur d'une belle Ame se dévoile, se manifeste par sa bonté, par sa tendresse pour les objets qui l'environnent. La reconnoissance s'exprime par les soins attentifs qu'elle témoigne à ses Bienfaiteurs. Qu'il nous seroit aisé de parcourir rapidement le cercle brillant des vertus, & de marquer les rapports nécessaires qui se trouvent toûjours entre chacune d'elles & les dehors qui les annoncent !

Mais en est-il ainsi des bienséances arbitraires ? Filles du caprice, comment vous définir ? Ombres fugitives, vous disparoissez à nos yeux; on ne peut vous fixer, on ne peut vous saisir. Nous sçavons seulement que sans être les signes distincts des vertus sociales, vous êtes les expressions du caractère National; mais comme les mêmes fruits ne germent pas également dans tous les Climats, les bienséances arbitraires ne se ressemblent pas dans toutes les Contrées. Quelle différence sensible entre les usages reçûs chez un Peuple Guerrier & ceux qu'adopte un Peuple commerçant !

Les

Les moeurs Romaines étoient inconnuës chez les Carthaginois; l'amour du faste & des plaisirs caractérisoient les Athéniens, pendant qu'une sagesse austère conservoit dans Lacédémone une constante égalité. Mais pourquoi remonter à des tems si reculés? Le goût de la parure & l'aimable vivacité des François ne forme-t-elle pas avec les mœurs Angloises un contraste frappant?

Ces dehors ne sont donc que de vaines apparences, qui font connoître tout au plus le génie distinctif de chaque Nation; c'est une écorce grossière ou polie, brute ou légère, qu'on peut entamer sans porter un coup funeste au cœur de l'arbre qui en est revêtu.

Puisque telle est la nature de ces loix d'agrément, & puisque ces usages ne sont point intimement liés à l'économie politique de l'Etat, on peut les violer sans se rendre coupable, & les négliger sans cesser d'être vertueux.

Si ce raisonnement est juste, combien doit être condamnable la cruauté de ces Esprits qui poursuivent les Ridicules avec autant de sévérité, ou, pour mieux peindre encore ce qui se passe dans le Monde, avec plus de rigueur que ces Vices, qui pour être applaudis ne ces-

cessent point d'être nuisibles à la tranquillité publique ! égards aussi déshonorans, indulgence aussi honteuse qu'est injuste cette malignité, qui par les railleries les plus insultantes attaque & poursuit des défauts excusables.

La raison & l'expérience crient si haut que les Vices sont les fléaux les plus dangereux de la Société, qu'il seroit superflu de vouloir, par des preuves multipliées, démontrer une vérité généralement reconnuë. Au lieu de nous appesantir sur une proposition qui ne fut jamais combattuë, examinons quels sont nos principaux motifs, & quand nous ménageons les Vices, & quand nous insultons avec fureur aux Ridicules, considérons-les en eux-mêmes ces motifs si puissans, & remarquons avec attention ce qu'ils ont de honteux.

Celui qui connut le premier que les objets extérieurs nous frappent plus ou moins par les rapports intimes qu'ils ont avec nous, connut aussi que l'amour propre est le plus fort & peut-être notre unique mobile.

Si cette rélation constante est la mesure de nos sensations, ne faut-il pas nécessairement en conclure, que c'est de la manière dont les Vices nous frappent que résulte notre innocen-

cence ou notre dépravation ? Ainſi quand nous les ménageons, ou quand une folle amitié nous engage à défendre les Vicieux, c'eſt nous-mêmes que nous ménageons, ce ſont nos propres panchans que nous défendons avec force, ce ſont eux que l'eſprit aveuglé par le cœur prend ſoin de nous déguiſer ; portés à la ſordide avarice, nous l'approuvons dans les autres ſous le nom de prudente économie ; & lorſqu'un panchant contraire nous détermine ; nous donnons à la prodigalité les couleurs de la bienfaiſance ; tant il eſt vrai que l'eſprit le plus ferme, que la raiſon la plus fière ne peuvent nous mettre à l'abri d'un cœur corrompu, puiſqu'il entraîne l'eſprit & qu'il étouffe la raiſon ; effets bien dangereux, mais que notre amour propre n'a rendus que trop ordinaires.

Il ſeroit trop abſurde de nous croire occupés ſans ceſſe à contraindre nos caractères, à déguiſer nos ſentimens ; la diſſimulation eſt une gêne pénible aux cœurs qui ſe l'impoſent ; malgré toutes leurs précautions il leur échappe ſouvent des ſignes indubitables de leurs ſecrètes diſpoſitions. Si les Vices qui règnent avec tant d'empire nous affligent véritablement, ce ſentiment généreux qui nous ſaiſit, qui nous péne-

pénètre, se manifeste au-déhors; effet indispensable de notre intégrité.

Mais si nos cœurs, au contraire, sont entraînés par une pente vicieuse, nous ne paroissons sensibles qu'à ce qui peut flatter les sens; la modération des autres est pour nous une leçon importune; l'éclat de la vertu blesse nos yeux comme la lumière du jour offense ceux de ces oiseaux funèbres qui aux approches de l'Aurore se cachent dans le creux des Rochers. Oserions-nous, accablés sous le poids flétrissant de nos passions, attaquer des désordres que nous reprochent nos remords? Nous aurions trop lieu de craindre que les traits que nous lancerions contre eux ne retombassent sur nous-mêmes; c'est cette crainte, en quelque sorte légitime, qui nous force à n'avoir des égards que pour ce qui tendra à la corruption des mœurs, égards intéressés, ménagemens infames, qui nous couvrent de honte.

Prothée ingénieux, l'amour propre, pour nous séduire, prend mille formes différentes; tantôt nous ménageons la licence des Grands, dont la faveur flatte nos espérances; tantôt nous voulons éviter de paroître trop sévères, & l'aveugle desir de nous montrer plus sociables

bles retient captives dans nos cœurs les vérités utiles que nous ſuggère l'équité de nos réfléxions: Ainſi tout nous engage à de lâches complaiſances pour les Vices puiſſans & accrédités: Si quelquefois un reſte de pudeur nous oblige à les condamner, c'eſt lorſque le ſtupide Vulgaire les affiche trop groſſiérement; ils nous paroiſſent hideux, effroyables, s'ils accompagnent, ou la rudeſſe, ou l'indigence; le luxe les embellit, la politeſſe les décore & leur prête des graces; c'eſt ſeulement alors qu'ils perdent à nos yeux leur laideur naturelle: La pompe qui les ſuit nous en impoſe, & nous les reſpectons; ils nous ſéduiſent, nous les approuvons; ils nous enchantent, & nous croyons devoir les ménager.

Mais n'eſt-ce point aſſez que nos égards pour la licence ſoient un aveu de notre corruption? Faut-il encore qu'égaux aux Vicieux par la baſſeſſe de nos ſentimens, nous ſoyons aſſez injuſtes pour inſulter à l'innocence de ces Ames ingénuës, qui comme nous, ne ſçavent point ſe déguiſer ſous les dehors de l'artifice?

Art trompeur, art équivoque des bienſéances arbitraires, ce n'eſt qu'à la prévention, à l'orgueil, aux préjugés que tu dois ton exiſtence,

ce, & tu ne ſers le plus ſouvent qu'à donner à nos Vices l'apparence de la vertu. Qu'il eſt cruel qu'on ne puiſſe t'ignorer ſans être en butte à la cenſure la plus humiliante!

La ſingularité qui conſtitue le Ridicule ne répandit jamais, ni troubles, ni ravages dans la Société: Quelle cauſe ſecrette, me demanderai-je à moi-même, nous force donc à nous élever contre ces inadvertances, ces diſtractions, ces foibleſſes, qui loin d'être incompatibles avec la vertu, la ſuppoſent quelquefois?

Inſenſé, me dira-t-on peut-être, redoutez les ſuites funeſtes de vos projets, reſpectez les motifs qui nous guident; n'arrachez point ce voile favorable qui couvre le fond de nos ames, ou craignez de devenir vous-même la victime de votre indiſcrette pénétration. Tel autrefois le malheureux Lyncée expira ſous les coups des cruelles Bacchantes, dont il voulut approfondir les myſtères redoutables.

Mais pour plaire aux Hommes faudra-t-il, en les imitant, honorer par un culte flateur leurs paſſions & leur malice? Nous remontons ſans crainte au principe de la haine qui les anime contre le ridicule.

C'eſt

C'eſt dans le cœur humain que nous la trouverons cette ſource obſcure & cachée d'où dérivent nos préjugés.

L'orgueil, cet Ennemi d'autant plus dangereux que notre bonheur dépend de ſa ſatisfaction, & qu'il eſt aveugle dans le choix des moyens qui peuvent la procurer, détruit en nous ce zèle pour le bien public, dans lequel le bonheur des Particuliers doit ſe combiner; principe trop méconnu même des Philoſophes; le bonheur des Particuliers ſe forme de la félicité générale, qui ſe répand ſur chacun des Membres de la Société, & aucun d'eux ne peut être véritablement heureux à ſon préjudice.

Sans cet orgueil injuſte, qui rappelle tout à ſoi, nous n'aſpirerions pas à la gloire imaginaire d'obtenir ſur les autres une vaine ſupériorité; exempts, & de haine, & d'envie, nous ne porterions pas dans le monde tant de précipitation & de ſévérité contre nos ſemblables; la candeur nous plairoit par des motifs généreux, & nous n'abuſerions jamais contre elle-même de ſa ſimplicité. Tel fut ſans doute dans l'enfance du Monde l'accord heureux des mœurs & de la probité naïve. Mais l'innocence ſeroit-elle reſpectée dans ces derniers tems, où

où les Hommes, presque tous Vicieux, ne cherchent qu'à cacher la noirceur de leur ame sous les apparences de la politesse? Si nous voyons luire encore quelques rayons de la vertu, non-seulement la corruption des moeurs, que nous augmentons sans cesse par nos applaudissemens, mais les cruelles railleries auxquelles elle est exposée, ou la chassent, ou l'étouffent.

Une intégrité constante qui n'obéït qu'aux loix de la raison, une fermeté simple & pure qui demeure incorruptible au milieu du désordre, une sage tranquillité qui n'est jamais troublée par les orages qu'excitent les passions, ce sont-là les traits ordinaires dont notre esprit se sert pour tracer le tableau de la droiture de l'ame. La seule idée d'une si sublime vertu nous touche, nous intéresse; mais trop foibles pour imiter un modèle aussi parfait, nous ne croyons pas, ou nous feignons de ne pas croire, qu'elle puisse être le partage de nos Contemporains; notre vanité s'irrite d'appercevoir dans les autres une bonté franche & sincére, qui néglige d'adopter des bienséances qui ne furent inventées que pour embellir des défauts essentiels, ou pour donner à de fausses vertus les dehors de la sagesse.

Le voilà ce germe fécond qui cause tant d'erreurs, le voilà ce prestige imposteur qui nous fait excuser les Vices, qui crée & nous fait voir tant de Ridicules. Cependant si ces dehors factices, si ces graces arbitraires peuvent subsister sans la vertu, si n'en étant pas les ombres nécessaires, elles n'en supposent pas toûjours les fondemens essentiels, ne faut-il pas que nos préventions soient la source de mille injustices ?

Mais la multitude apperçoit difficilement les vérités les plus lumineuses; presque toujours aveugle dans ses opinions, le caprice la guide, les apparences la décident; comme elle est incapable de comparer les rapports qui devroient se trouver entre les mœurs des hommes & leurs devoirs, entre leur conduite & leur état, entre leurs maniéres & leurs engagemens, elle ne les approuve, elle ne les condamne que suivant le plaisir ou le dégoût qu'ils lui inspirent.

Plaçons dans ces brillantes Assemblées où la naïve pudeur ne peut paroitre impunément, dans ces Cercles bruyans où règnent à la fois la politesse, l'orgueil & la malignité, un de ces Grands-Hommes des premiers âges, dont la droiture régloit seule toutes les démarches

&

& inſpiroit tous les diſcours ; qu'il ſera ſurpris d'y découvrir ſous le maſque de la bonté une cruauté inflexible, ſous celui de la générosité l'ame la plus intéreſſée, & ſous les dehors affectés de chaque vertu le vice qui lui eſt le plus contraire ! De quel œil y verroit-il des plaiſirs feints & des peines réelles, des inquiétudes ſecrettes & une gayeté concertée, capricieux mêlange de malice cachée & de probité apparente, d'éloges & de médiſances, de décence & de volupté ? Il y ſera dans ces Aſſemblées auſſi inſupportable qu'il s'y déplaira lui-même. Vainement dans cette foule mépriſable découvrira-t-il des ames moins gâtées ; leurs ſuffrages ne lui ſont pas plus aſſurés ; elles rougiroient de ne pas ſe rendre à l'opinion commune ; quoiqu'*équitables* en ſecret, elles ſeront injuſtes par foibleſſe ; leur complaiſance pour les uſages du Monde ſe prête à la licence des converſations, & pour ſe juſtifier, elles croiront devoir tourner en ridicule une ſage retenue qui les condamne par le ſilence.

S'il y a quelqu'un, diſoit jadis le Prêtre du Temple de Paphos, qui ſe refuſe aux tendres ſentimens qu'exige la Déeſſe, qu'il fuye loin de

de nous ; son encens odieux troubleroit nos mystères.

S'il y a quelqu'un, disent les Gens du Monde, qui n'approuve point nos amusemens, ou si sa modestie lui interdit notre luxe, nos fêtes, qu'il fuye loin de nous ; sa ridicule gravité déconcerteroit notre joye. Si l'indifférence & l'insensibilité dans nos jeux n'annoncent point une stupidité grossiére, elles sont, poursuivent-ils, la preuve infaillible d'un mauvais goût & d'une ame mal organisée. Que parmi nous les vieillards même n'ayent pas honte de rire & d'applaudir à notre enjouement ; contens, avec le Chantre de Théos, de jouïr du souvenir flateur de leurs premiéres années, qu'ils animent eux-mêmes, par la part qu'ils y prennent, la liberté de nos plaisirs.

C'est ainsi que ceux même que l'on regarde dans la Société comme les moins dépravés attaquent la vertu lorsqu'elle n'est parée que de sa propre beauté ; ils regardent comme indifférens pour l'innocence des mœurs, les entretiens les plus dangereux, & les divertissemens les plus folâtres ; la candeur leur paroit une simplicité grossiére, qui ne sçait point accorder avec des usages reçus une sagesse à

toute épreuve. Innocent ou coupable, tout ce qui se conforme aux bienséances arbitraires est assuré de leur plaire, tout ce qui s'en éloigne est blâmé sans ménagement. Ils voyent avec complaisance les saillies licencieuses de ceux qui dégradent la dignité des fonctions les plus respectables. Accoûtumés aux airs bruyans, à la vivacité fougueuse des Eléves de Mars, trop de circonspection leur paroit choquante dans un Militaire. Cependant le défaut apperçu dans ce dernier ne peut-il pas être l'effet de sa modération? Et quels Vices dangereux le Magistrat, au contraire, laisse-t-il transpirer par l'indécence de ses maniéres!

Combien de contradictions du même genre ne pourroit-on pas remarquer dans le Monde, où l'indulgence & la sévérité des jugemens est presque toujours opposée aux régles même qui devroient les guider!

Les plus legéres nuances d'impolitesse nous blessent dans un Courtisan; un air trop libre dans ceux qui par des vœux solemnels ont consacré leur vie à la retraite & au silence, est mille fois plus scandaleux, & nous en sommes moins choqués. Ce défaut d'élégance qui dans le premier nous paroit si ridicule, prouve-t-il

néan-

néanmoins la corruption de son cœur ? Ignorons-nous que la douceur affectée, que la politesse même la plus séduisante est trop souvent dans ses pareils l'envelope de la perfidie ? Triste effet du préjugé ! ce n'est que par impression, & jamais par principes, que nous jugeons de nos semblables. Celui-ci nous déplait d'autant plus, que les airs de ceux qui l'entourent font sortir davantage tout ce qu'il a de rude & d'étranger à la sphère qu'il habite. Graces à leur pénétrante malignité, avec quelle énergie ses plus legéres inattentions seront-elles insultées ! Que de traits on lancera contre lui ! Mais les licences que prend le Ministre des Autels flatent le desordre des mœurs ; nous le ménageons, nous nous autorisons même de son exemple pour justifier nos excès.

Disciples de la Philosophie, ne soyons point surpris de cette injuste appréciation du mérite ; rendons justice aux Hommes, & sçachons que peut-être il ne dépend point d'eux de juger plus sainement. L'éducation même, cette seconde Nature, qui perfectionne, & nos talens, & nos vertus, ne fait le plus souvent que donner de nouvelles forces à l'orgueil qui

nous domine. L'eſprit le plus juſte, le cœur le plus équitable eſt quelquefois incapable de mépriſer les préjugés de cette éducation : & ſemblable aux Enfans, qui prennent le maſque pour la réalité, il confond ſans s'en appercevoir les impreſſions étrangères qu'il doit à ſon éducation avec ſes panchans naturels ; déçû par cette erreur, il ne peut ſe perſuader que malgré l'aſpérité de ſes dehors, une éducation imparfaite puiſſe cacher un fonds eſtimable. Si l'orgueil ne s'étoit point gliſſé dans ſon ame, il auroit vû ſans peine qu'on peut être vertueux ſans connoître l'art funeſte des bienſéances arbitraires, qui n'exclut pas les Vices. Une pierre précieuſe ne brille point en ſortant de la mine ; l'empreinte du rocher qui la renfermoit dans ſon ſein obſcurcit ſa ſurface ; il n'appartient qu'aux ſoins du Lapidaire de rendre ſa beauté parfaite ; mais quoique brute encore, ſa rudeſſe apparente ne diminuë rien de ſa valeur intérieure.

Telles ſont ordinairement ces Ames dont la ſimplicité bleſſe ſi fort notre délicateſſe ; leur candeur ne nous choqueroit plus ſi nous étions aſſez fermes pour réſiſter aux ſéductions de notre

tre orgueil & de nos préjugés, & si toûjours guidés par une sage circonspection, nous voulions suspendre nos jugemens.

Et vous, Sexe enchanteur, dont l'empire s'exerce sur les cœurs empressés à porter vos chaînes, avez-vous plus d'indulgence pour ces vertus ingénuës, qui sont seules capables d'embellir la beauté même ?

Ni votre décence, Emilie, ni les graces naturelles dont vous êtes parée, ne désarmeront point vos Compagnes ; vous fuyez le faste & la mollesse, une flamme pure & sacrée brûle dans votre cœur, vous aimez votre Epoux & vous osez l'avouer ; vous parlez avec tendresse des gages précieux de votre Hyménée, & vous n'obscurcissez point les fleurs de votre teint sous un coloris étranger ; la solide raison ne vous ennuye point, & vous préférez des propos sérieux à des entretiens satyriques ; comment échapperiez-vous aux traits de la médisance ? Les Rivales de votre beauté regardent comme autant de défauts dont elles rougiroient les vertus qui font votre gloire ; peut-être même auront-elles bientôt l'adresse de leur prêter les couleurs de la misantropie ou de la stupidité. Avec tant de Ridicules

craignez de ſuccomber ſous le poids accablant des mordantes plaiſanteries que prépare contre vous un eſſain de Railleurs. O! Emilie, abandonnerez-vous les riantes Aſſemblées parce que vos vertus y ſont trop étrangéres? Non, paroiſſez avec aſſûrance au milieu de vos Rivales; mépriſez ſans crainte la cenſure de vos Ennemis.

Le torrent des jugemens populaires ne les entraîneroit point avec tant de facilité dans ce dangereux écueil, s'ils vouloient écouter les leçons de la ſaine Philoſophie; mais vains comme ils ſont, & ſéduits par leur orgueil & par leurs préjugés, comment pourroient-ils diſtinguer ce qui pèche contre l'ordre primitif d'avec ce qui ne bleſſe que l'ordre civil, & ne *pas confondre* les *Vices qui naiſſent du violement des bienſéances naturelles avec les Ridicules qui n'offenſent* que la politeſſe arbitraire des mœurs? Il faudroit pour cela qu'ils réfléchiſſent avec attention ſur le caractère de chaque vertu, ſans aſſocier à ſon idée des idées étrangères. Voudrions-nous qu'ils appriſſent quelles ſont les vertus propres à chaque Etat, à chaque Rang, à chaque Condition? En vain leur dirions-nous qu'il n'y a que ce moyen pour

pour s'affûrer des fentimens de la plûpart des Hommes; en vain leur dirions-nous qu'il eft inutile autrement de vouloir lire dans les Ames. Quelle pénible étude! répondront-ils, quelle contrainte! Ce feroit une tyrannie. Quoi! prendre tant de précautions, combiner tant de rapports, s'épuifer en raifonnemens pour découvrir le Vice & pour connoître le Ridicule, le Ridicule, qui ne peut paroître un inftant fans nous frapper, fans nous déplaire!

Pourquoi donc voudroit-on nous forcer à pourfuivre les Vices, qui loin d'éclater au-dehors, fe dérobent à tous les yeux à la faveur des bienféances arbitraires? Ils méritent fans doute d'être ménagés, puifqu'ils demeurent inconnus; mais la fingularité qui viole fans ceffe les ufages reçus mériteroit-elle les mêmes égards?

Adulateurs de la licence, Ennemis du Ridicule, c'eft ainfi que vous excufez vos defordres, votre injuftice; & moi j'ofe foûtenir encore ce que je crois avoir déja prouvé, qu'avec quelque foin que fe cache le Vice fous des dehors agréables, la plus légère attention fuffit pour le difcerner. Vainement un cœur ulcéré voudroit-il déguifer fa noirceur; fes paf-

sions, ses mœurs, ses mouvemens, tout l'accuse, tout le décèle: Qu'il se cache, qu'il s'enveloppe; inutiles efforts! on voit toûjours que ses sentimens coulent d'une source infectée; il a bravé les bienséances naturelles; suites nécessaires de son premier attentat, ses passions en porteront l'odieux caractère. Vicieux en secret, il découvrira ses panchans, lors même qu'il croira les renfermer au-dedans de lui-même; ses actions nous le feront connoître tel qu'il est intérieurement. Les fruits de l'arbre sont gâtés quand une sève corrompuë circule dans sa tige.

Cætera, de genere hoc, adeo sunt multa; loquacem
Delassare valent Fabium. HOR. Satyr.



ARTI-

ARTICLE SECOND.

REFLEXIONS DIVERSES.

UN homme ſage épouſe une coquette; une femme raiſonnable, un petit maître: gens déplacés, qui n'auront pas le temps de ſonger à leur devoir, parce qu'ils ſongeront toujours à leur malheur.

Un homme qui n'a que du ſçavoir, du bon ſens & de la douceur dans les mœurs; qui ne ſçait, ni jouer, ni mentir, qui ſe tait, plutôt que de dire des fadeurs; qui n'ouvre la bouche, que pour dire des choſes ſenſées: c'eſt ce que dans le beau monde on appelle un ſage; c'eſt-à-dire, un homme qui s'ennuye beaucoup, qui ennuye prodigieuſement les autres, & avec lequel on ne peut pas reſter deux minutes, ſans être en danger de les regretter.

J'ai remarqué en général que les femmes ſe plaignent trop de ce que les hommes ne

ſont

ſont pas vertueux, & qu'elles n'eſtiment pas aſſez ceux qui le ſont.

L'homme du monde doit s'ennuyer avec une épouſe, & s'amuſer avec une maîtreſſe. C'eſt la régle; & la raiſon en eſt fort ſimple. On ne demande dans une épouſe qu'un bon caractère, un eſprit juſte, un cœur droit. On veût au contraire dans une maîtreſſe une humeur pétulante, un eſprit libertin, de la laſciveté, de l'effronterie & des caprices. C'eſt-à-dire, que la régle de l'homme du monde doit être de prendre la vertu pour s'ennuyer, & le vice pour ſe réjouïr.

Il y a des gens mariés qui traînent, dit-on, une vie bien triſte. Ils paſſent leurs jours à s'aimer réciproquement, à pourvoir comme ils peuvent à l'éducation de leur famille, & à faire un métier. On les appelle des petites gens. O petites gens! comment avez-vous la ſotiſe de vous croire heureux?

Vous croyez que l'himen eſt le tombeau de la volupté; mais vous ne la connoiſſez pas, cette volupté; & celle que vous connoiſſez eſt ignorée des époux vertueux.

Ce charme du recueillement, pendant lequel deux époux laſſés des plaiſirs bruyans, ſont aban-

abandonnés à eux seuls, & semblent oublier l'univers; ces instans de solitude, où l'on se donne mutuellement tous ces petits noms qui disent tant de choses : ce silence enchanteur qui succéde aux expressions passionnées : ces bagatelles qui deviennent si intéressantes, ces innocentes agaceries, ces caresses naïves, ce badinage si aimable, où le cœur & l'esprit semblent se disputer la palme : ces larmes de repentir, lorsqu'on s'est légérement offensé : ces soupirs si séduisans, lorsqu'on s'est demandé pardon : ces larmes de tendresse, lorsqu'on s'est embrassé : cette sérénité de l'ame, lorsqu'on a oublié la faute : cette voix tremblante & affectueuse, ces mains l'une dans l'autre, ces deux têtes panchées l'une vers l'autre, ces regards si tendres & si éloquens, cette langueur si attrayante, ce doux sourire, ce serrement de cœur qui ne s'exprime point, ce trouble, ce désordre, ces promesses de ne plus se fâcher, ces sermens de s'aimer toujours : ces baisers pendant lesquels on ne respire plus, parce que le cœur s'est placé sur les lévres : ces transports où l'ame semble ne pas se suffire à elle-même, parce qu'elle sent trop à la fois ; où la bouche se taît, par la difficulté qu'elle éprou-

éprouve de rendre tout ce que l'ame ſent: cette confiance & ces égards mutuels, ces charmans entretiens de cœur à cœur, ces petits projets dont deux ames ſe font part: ces conſolations ſi efficaces dans l'adverſité, qui font qu'on ne ſupporte plus que la moitié des maux: cette extrême ſenſibilité dans le bonheur, qui fait qu'on le ſent doublement, parce qu'on le partage avec ce qu'on aime: cette douce ſécurité dans l'union, comme dans les plaiſirs: cette familiarité ſi aimable, qui fait qu'on ne ſe cache l'un à l'autre rien que ce qui pourroit affliger, ou qu'on ſe dit ce qui afflige, pour mettre le cœur à l'épreuve, & ſçavoir ſi on eſt aimé: cette affection pure, que la ſatiété des plaiſirs des ſens ne peut éteindre, parce qu'elle a pris ſa ſource dans le cœur; ce plaiſir ſi délicieux de ſe voir revivre dans un enfant, qui, placé entre le père & la mère, & recevant leurs careſſes, ſemble n'étendre les bras vers eux, que pour reſſerrer davantage les liens de leur amour: ce plaiſir plus délicieux encore, de s'aider l'un à l'autre dans l'éducation de ce cher enfant, en ſe diſputant pour lui de tendreſſe & de vertu: voilà, ô Sibarites! l'hiſtoire de tous les époux qui s'aiment; & voilà

voilà ce que vous ne pouvez pas concevoir.

Si vous demandez à Dorimond pourquoi il veut ſe marier, il vous répondra tout uniment qu'il n'en ſçait rien. Il veut une femme; c'eſt ſa manie: voilà tout ce qu'il ſçait. Aucun motif raiſonnable ne le détermine à s'engager. Il ignore encore ſi l'épouſe qu'il va prendre eſt ſage, ſenſible, ſpirituelle. Il ignore même ſa figure; & il s'embarraſſe fort peu de tout cela. Si ſon deſſein s'exécute, ce ne ſera ſûrement point pour faire le bonheur d'une femme: il n'en eſt pas capable. Ce ne ſera point pour faire ſon propre bonheur: il ne peut que s'ennuyer. Ce ne ſera point pour avoir la ſatisfation de devenir un bon père de famille: Dorimond ne penſe point. Ce ne ſera pas même pour ſe procurer la jouïſſance des plaiſirs ſenſuels: Dorimond ne ſent pas. Il veut une femme.

Il me ſemble que l'amour propre a été le vrai père de la politeſſe. On aima d'abord à paroitre aimable. Il ſe trouva enſuite des hommes qui voulurent paroître plus aimables que les autres. On inventa des moyens de ſe rendre tels qu'il falloit être pour plaire, & on plut en effet.

A

A en juger par nos maniéres aimables & nos mœurs dépravées, ne diroit-on pas que les hommes ont inventé la politeſſe, pour ne point ſe donner la peine d'être vertueux?

Je crois que toutes les vertus ſociales priſes enſemble, compoſent les branches d'un grand arbre, dont la bonne foi eſt le tronc, la politeſſe l'écorce.

Le diamant faux a preſque toujours plus d'éclat que le fin: auſſi la politeſſe a-t-elle plus d'éclat que la vertu.

Si le mérite d'une Nation ſe meſure par le petit nombre de citoyens à charge ou inutiles que le Gouvernement y ſouffre, j'ai peur que nous ne ſoyons une des derniéres Nations de l'Europe. On ne me niera point que la France eſt plus abondamment peuplée que tout autre Royaume, de citoyens oiſifs. Je les ai rangés ſous trois claſſes, dont il faut faire la revûe.

Premiere claſſe. Nous avons tous ces beaux eſprits dédaigneux, dont toute l'ambition ſe borne à vouloir être membres inutiles de nos célébres Académies, qui ne cherchent qu'à jouir des honneurs attachés à la littérature, ſans ſe donner la peine de s'en rendre dignes; qui ne tra-

travaillent ni pour la gloire de la patrie, ni pour le bien de la ſociété, ni pour l'accroiſſement des ſciences; qui penſent avoir aſſez fait quand ils ont prononcé un diſcours académique d'où le naturel & le bon ſens ſont le plus ſouvent bannis; qui enfin, dès qu'ils ont pris ſéance, ſe repoſent tranquillement à l'ombre des lauriers dont le Prince leur a fait un don gratuit. Je puis joindre à cette claſſe tous les écrivains à petits talens, dont la plume mercénaire ſe proſtitue chaque jour au premier qui la paye, ou cette foule d'auteurs obſcurs qui fatigue le public par de dangereux ou inſipides ouvrages, contre leſquels l'eſprit & le cœur ne peuvent trop ſe mettre en garde. Si on trouve que je dis trop librement ma penſée, je prie qu'on ſe ſouvienne que le pays des lettres eſt une République.

Seconde claſſe. Nous avons tous ces deſcendans d'hommes illuſtres qui ne veulent reſſembler à leurs ancêtres que par le nom; tous ces fainéans de grande maiſon qui ſe contentent de la gloire de leurs aïeux. Nous ſerions bien ſots, diſent-ils, de nous fatiguer à ſemer, tandis que nous pouvons recueillir. Qu'avons-nous beſoin de chercher les dangers,

gers, tandis que les plaiſirs & le repos nous offrent une vie longue & heureuſe? Pourquoi nous faire eſtropier, en courant à une immortalité que nos pères ont acquiſe pour nous? Leur célébrité ne doit-elle pas ſuffire à leurs deſcendans, comme un patrimoine honnête doit ſuffire à des enfans économes? Le ſang des grands hommes coule dans nos veines: leur nom, que nous avons ſoin de porter, nous diſtingue aſſez du vulgaire. Gens timides & orgueilleux, qui aiment mieux uſurper une portion de gloire dont il ne leur appartient rien, que de courir les riſques d'en acquerir une qui leur appartiendroit en propre.

Troiſiéme claſſe. Nous avons tous ces Gentilshommes, auſſi indigens que pareſſeux, ſans émulation comme ſans pain, qui préférent des jours oiſifs où ils ne voyent que de la misère, à des jours laborieux où ils trouveroient de l'aiſance; qui aiment mieux mourir de faim en contemplant leurs titres & leurs armoiries, que de vivre avec honneur en acquérant des talens utiles. La misère eſt un monſtre qui ſe cache toujours, parce qu'il connoît ſa difformité; mais quand il eſt forcé de paroître, & qu'il faut ſeulement un peu de courage pour l'ané-

l'anéantir, n'est-ce pas une lâcheté infamante que de le laisser vivre ?

Outre ces trois classes particuliéres, il faut encore considérer cette foule de spéculatifs indolens qui traînent une vie aussi à charge aux autres, qu'inutile à eux-mêmes. Tous les ordres de la société fourmillent de ces gens qui ne sçavent ce que c'est que l'esprit de leur état. Je cherche des têtes, & je ne vois que des décorations & des machines.

Je ne parle point dans ce dénombrement, d'une autre espèce d'êtres plus à charge, & plus inutiles à la société.

Personne n'ignore le desir ardent qu'avoit le Czar Pierre de polir ses Sujets : pour parvenir à cette fin & les familiariser avec les autres Nations, il imagina de leur faire imiter les façons, les habillemens & le ton de chaque Pays. Un Russe, qui avoit voyagé en France, s'avisa de prendre un jour les ajustemens d'un petit-maître, & se mit à le contrefaire en place publique. Il avoit cru que ce spectacle paroîtroit admirable à tout le peuple Moscovite : mais il s'étoit trompé. Le peuple n'entendit point la plaisanterie. On ne soupçonna pas même qu'il pût y avoir au

monde des hommes de cette espèce, & on crut bonnement que l'Acteur vouloit imiter le singe : ce que c'est qu'une Nation ignorante & barbare ! Quelques - uns pensérent d'abord qu'il avoit eu dessein de les tromper & de se moquer d'eux, en les faisant applaudir à de véritables singeries. Bientôt cette idée devient générale ; la colère s'allume de toutes parts, on se jette avec furie sur le singe ; & on le traîne jusqu'au Palais de l'Empereur. On alloit le déchirer & le mettre en piéces, lorsque Sa Majesté Czarienne, entendant un grand bruit, mit la tête à la fenêtre, demanda la cause de cette émotion populaire, & promit de faire justice. Quand elle fut instruite, elle eut beaucoup de peine à garder sa gravité : mais elle eut beau haranguer l'assistance, il ne fut pas possible de faire croire au Peuple qu'il y avoit dans un Royaume policé des hommes qui faisoient gloire d'être extravagans. L'Empereur fut obligé, pour sauver l'Acteur des mains de la populace, de l'envoyer en prison chargé de fers.

* * *

ARTI-

ARTICLE TROISIEME.

AVIS AUX ECRIVAINS.

POur procéder en règle, je définirai l'art d'écrire, le talent d'assembler des mots, sans faire attention au sujet, à l'ordre, à la manière, ou au sens. Tous les ouvrages du siècle se rapportent à cette définition.

Il ne faut d'abord que très-peu de chose pour faire aujourdhui un écrivain de profession. Il suffit qu'il sçache son Alphabet. Je pense qu'il ne feroit pas mal d'étudier un peu l'ortographe. Cela lui seroit fort avantageux. Cependant il peut s'en passer; ce n'est pas une chose essentielle. Le Prôte *, qui sans doute lit plus que ne fait l'auteur, corrigera sur la copie les fautes de cette nature. L'é-

* Mot Grec qui signifie *Premier*. Dans les Imprimeries on appelle *Prôte* celui qui est chargé de la direction des ouvrages & qui voit le premier toutes les épreuves.

crivain doit de plus apprendre à écrire, c'est-à-dire, à former ses lettres; il importe peu qu'il ait une belle écriture ou non; mais du moins je voudrois qu'on pût le lire, quoiqu'il soit du bon ton d'écrire de façon à ne pouvoir être lu.

Toute autre connoissance est absolument inutile. Elle gêneroit d'ailleurs l'invention. On seroit obligé de penser avant que d'écrire. Il faudroit péniblement revoir & corriger son ouvrage, & renoncer à cet esprit de négligence & de liberté si essentielle aux écrits modernes.

Un écrivain, avec tous les avantages que nous venons de détailler, n'a plus besoin pour travailler que du secours accidentel d'une plume, de beaucoup d'encre & de papier. Nous ne lui demandons pas absolument ce qu'on appelle talent; nous n'exigeons pas qu'il connoisse bien son sujet; il peut se passer de sa tête, il ne lui faut que la main. C'est ce qui fait dire à Messieurs les Libraires, (ces appréciateurs des grands génies, des beaux-esprits) de celui-ci: C'est un bon travailleur; il nous donne tous les ans vingt, trente volumes; de celui-là, le chétif auteur! à peine

peut-

peut-on tirer de lui un volume par an.

Combien n'y a-t-il pas d'auteurs réduits à se priver d'une partie de leur néceſſaire pour ſe procurer les proviſions indiſpenſables d'encre, de plumes & de papier ? Dans ce cas, le faiſeur de vers doit avoir l'avantage ſur le proſateur; ſes paroles ſont plus ſerrées; il n'écrit jamais qu'il ne ſoit ſûr de la rime. Le proſateur, au contraire, court toujours ſans s'arrêter; il trace ſur le papier auſſi vîte qu'il le peut la phraſe qui ſe préſente à ſon eſprit, ſans ſçavoir quelle eſt celle qui la ſuivra. Comme on ſe ſervoit peu de papier chez les Grecs & les Romains, ils étoient obligés de peſer leurs penſées, & de les ranger avant que de les confier aux tablettes. C'étoit alors une choſe impoſſible d'inonder le Public, par le moyen de l'Imprimerie, de drogues qui ne peuvent ſortir que de cerveaux foibles & dérangés.

Pour revenir à notre ſujet, nous définirons le Poëte, ſuivant l'étymologie du mot, un faiſeur de vers. Tout homme eſt naturellement Poëte, s'il ne s'agit que de rimer. Après cela, doit-on s'étonner de voir tant de gens faire des vers, & réuſſir également bien?

Pour assembler des rimes, il faut, à la vérité, être au fait des règles. On n'y parvient qu'avec un peu de difficulté. Ne peut-on pas aussi se contenter des vers blancs? Quelques mots difficiles, des phrases obscures, des allusions, font l'affaire. Le rimeur est obligé de chercher d'abord deux mots qui puissent aller à la fin des deux vers qui doivent rimer ensemble; ensuite il remplit l'espace vuide par un nombre de syllabes suffisant pour la longueur de ses vers: comme un autre *Procuste*, il allonge, il raccourcit, selon que l'exige la mesure. L'écrivain en vers blancs, au contraire, donne à ses pensées autant d'étendue qu'il le peut, &, pour les rendre belles, il n'épargne point les épithètes pompeuses & sonores. Aussi n'est-il jamais embarrassé; il a toujours ce qu'il lui faut. Voilà précisément la raison pour laquelle nous avons tant d'auteurs Tragiques. On ne s'attache plus qu'aux mots. Avez-vous des mots? vous ferez une Tragédie; elle sera approuvée du Public. Il ne veut que des mots, des phrases; rien de plus facile.

A l'égard de l'étendue de la prose, il n'est pas possible d'en prescrire les bornes à ceux qui

ont adopté ce genre d'écrire. La ſeule règle générale que l'on puiſſe établir eſt de n'obſerver aucune règle. Par-là on ſe verra délivré de toute gêne. On pourra donner l'eſſor à ſon imagination. Si l'on pèche par le fond, on ſe dédommagera du côté de la variété.

La principale affaire d'un Auteur eſt de chercher & de ſaiſir ce qui peut fixer l'attention du Public. Quoiqu'on ne s'embarraſſe plus de ce qui regarde la Politique, une ſatyre vive contre le Miniſtère ne laiſſe pas de prendre. Il faut bien de l'adreſſe, de la précaution, quand on s'aviſe de parler de toutes ſortes de controverſes, ſur-tout de Théologie. Quelquefois l'écrivain peut avoir un très-joli ſuccès en ſe réfutant lui-même, comme le célèbre *** qui a été pilorié pour avoir répondu à ſon propre ouvrage. Je n'en dirai pas davantage là-deſſus; Meſſieurs les Libraires, ces ſoutiens de la Littérature, ſçauront toujours donner des ſujets convenables aux écrivains qui auront le bonheur d'être à leur ſolde.

Paſſons à la partie méchanique de l'art d'écrire. Quand l'ouvrage eſt fait, cela ne ſuffit pas; il faut encore l'imprimer. Nous ſçavons

que le Libraire doit s'enrichir aux dépens de l'auteur : l'auteur doit vivre aussi. C'est le Public qui paye l'un & l'autre. Il s'agit donc de s'y bien prendre pour le faire tomber dans le piège qu'on lui tend, sans qu'il s'en apperçoive. Les abus scandaleux qui se sont glissés depuis peu dans l'impression des Romans, montrent évidemment que les lecteurs, en général, ne font attention qu'à la grosseur du livre, sans examiner ce qu'il contient. Ils sont cependant obligés de payer un prix exorbitant une bagatelle enflée du double de ce qu'elle devroit être.

La chose la plus importante, & à laquelle on fait le plus d'attention, est le choix d'un titre. C'est ce qui fait souvent le mérite d'un livre; il vaut quelquefois tout le livre. Combien d'ouvrages pesans, sans sel, du dernier plat, ont dû le succès le plus brillant à un heureux choix de cette espèce ? J'ai vû des Brochures, que l'on vend ordinairement six sols, devoir à ces sortes de titres le bonheur d'être vendues vingt-quatre sols.

A l'égard des ouvrages de plus longue haleine, voici à-peu-près comment vous devez vous y prendre. Quand vous aurez choisi

votre

votre titre, pensez à la Préface; faites-la longue, elle sera par conséquent ennuyeuse. Ajoûtez-y un Avertissement au Lecteur. Ayez soin que le tout soit imprimé en caractères plus gros qu'à l'ordinaire. Vous n'oublierez pas l'Epitre Dédicatoire, que vous adresserez à un homme en place, soit qu'il vous en ait donné la permission, ou que vous l'ayez prise de vous-même. On finit ordinairement en disant, *Je suis, Monseigneur, avec une entière soumission, & le respect le plus profond, de votre Grandeur, le très obéissant, très-respectueux & très-humble serviteur.* Quand on sçait en tirer parti, cette fin suffit pour remplir une page entière sans qu'il paroisse qu'on en ait eu l'intention.

Votre livre sera divisé en Chapitres; par conséquent le corps de votre ouvrage sera précédé de la Table des matières. C'est autant de gagné. Vous la répéterez en détail à la tête de chaque Chapitre dans le cours de l'ouvrage. Vous gagnerez encore bien du terrain, en mettant en grandes lettres capitales LIVRE V, &c. & à une grande distance au dessous CHAP. X, &c. Tout cela contribuera non-seulement à grossir le volume, mais encore à l'orner.

Ayez

Ayez soin sur-tout de ménager les choses avec tant d'adresse, qu'il vous reste deux ou trois lignes de votre Chapitre pour la page suivante. Alors vous aurez recours à un pot de fleurs supporté par des Chérubins, pour remplir le reste de la page; ou bien ce sera un petit écureuil, ou un perroquet perché sur une branche, &c. Vous voyez que par-là vous étendrez votre livre. Divisez-le encore en Paragraphes; toutes ces petites attentions doivent vous valoir un volume de surcroît.

Quand vous aurez ainsi préparé votre ouvrage, il sera temps de consulter votre Imprimeur, de l'engager à l'enfler encore plus, s'il est possible. Il vous donnera en conséquence un gros caractère, & cela dans la vue de ménager les yeux du lecteur; il fera faire de grandes marges; les lignes seront considérablement écartées; il doublera la distance entre les Paragraphes. Ce sont-là les ruses que l'on doit mettre en usage pour contenter l'avidité du lecteur, & doubler le profit du Libraire & de l'auteur.

Vous avez donc sçu faire plus de volumes qu'il n'en falloit. Faites-les annoncer à présent avec emphase; dites, pour répondre à l'im-

l'impatience du Public, que vous ne pouvez pas compter le nombre des presses employées à l'impression de votre ouvrage; si, comme il arrive quelquefois, votre livre a le malheur de ne pas se débiter promptement, usez d'effronterie; faites afficher successivement une 2e, 3e, 4e, 5e, 6e. édition, quoique la première ne soit pas encore à moitié vendue .... Mais où m'emporte mon zèle? ..... Je révèle les mystères du métier ..... alte-là. Je ne dois pas aller plus loin. Mais j'en ai déja trop dit .... Finissons. Il est bon d'avertir auparavant que cet essai n'est pas tel que je l'avois d'abord fait. Mon Imprimeur a refusé, pour des raisons particulières, de l'imprimer en entier. J'ai été obligé d'en retrancher beaucoup de choses. Que Messieurs les Libraires, avec toute leur générosité, leur humanité, leur honneur, leur probité, sont de terribles gens, quand on dépend d'eux!



ARTI-

ARTICLE QUATRIEME.

REFLEXIONS

Sur les Préjugés & les Systêmes.

ON ne s'éléve presque jamais contre certains préjugés, que parce qu'on est subjugué par des préjugés contraires. Souvent on les adopte par indolence, plus souvent encore parce qu'on prend pour de la raison ce qui n'est que de l'imagination ou de l'esprit: c'est ce qu'ont fait Sénèque, Spinosa, tous les Sophistes, & la plûpart des faiseurs de systêmes.

Dans le Moral la corruption du cœur, dans le Physique la paresse & l'ignorance sont la source des préjugés; le moyen le plus infaillible de les accréditer chez une nation, c'est de faire ensorte qu'ils ne contrastent point avec ses mœurs. Dans la Morale, la raison, séduite par les passions, des préjugés compose des systêmes; dans la Physique, l'imagination trompée par quelques apparences, des systêmes

mes, fait des préjugés: dans l'une & dans l'autre le desir de se singulariser a fait naître les paradoxes plus anciens que les préjugés & les systêmes.

Un paradoxe ingénieux, souvent hazardé comme un paradoxe, intéresse d'abord par sa nouveauté; chez nous la mode l'érige en systême; l'esprit Philosophique, qui dans ce siécle se mêle de tout, en fait un problême spécieux. Enfin si nos panchans ou notre imagination y trouvent leur compte, le problême devient un préjugé, qui par l'habitude acquiert les droits de la vérité, jusqu'à-ce que le caprice qui le forma du débris de vingt autres systêmes, détruise celui-ci pour en composer un nouveau.

Qu'il est difficile, & même dangereux, de vouloir détruire les préjugés quand la coutume les a accrédités! Il en est du mal moral comme du mal physique; il vaut quelquefois mieux laisser languir le malade, que de tenter de guérir une maladie trop invéterée; il est souvent plus dangereux d'offrir à la Nation une vérité salutaire & qui l'humilieroit, que de lui laisser une erreur qui l'amuse ou qui la distrait.

La legéreté dont on fait un crime au François,

çois, est nécessaire à son existence*: le caractère de ce Peuple a toujours été le même; son génie capable des plus grandes choses, sçait se faire un amusement des moindres bagatelles; il ne fait qu'effleurer les plaisirs, les multiplie sans cesse, & ne jouït presque jamais; aussi s'ennuye-t-il rarement: le phlegmatique Anglois, à qui la réflexion tient souvent lieu de jouïssance, est quelquefois à charge à lui-même. De toutes les Nations la Françoise est peut-être celle dont un Politique habile peut tirer le meilleur parti: moins attentif que ses voisins à ses vrais intérêts, le François se précipite au devant de la séduction, lorsqu'il s'agit de ses plaisirs. Il n'est point de préjugé qu'on ne puisse lui faire adopter; il n'en est point dont on ne puisse le guérir. Il est des Peuples qui s'irritent contre la main qui les flatte; il en est d'autres de qui l'on ne peut rien obtenir que par la violence & la crainte: on fait tout ce qu'on veut du François par l'attrait du plaisir.

Je ne sçai si je me trompe; mais je serois tenté

* Voyez *Greg. de Tours.* Le portrait qu'il fait de son siécle est frappant par sa ressemblance avec le nôtre.

tenté de croire que ce fut moins un goût decidé qui fit du Cardinal de Richelieu un amateur outré des Belles-Lettres, que la situation où se trouvoit le Royaume, & le besoin qu'avoit ce Ministre de changer les idées de la Nation pour établir son systême.

La France fut étonnée de voir ce génie profond, dans les conjonctures les plus embarrassantes, se faire une occupation sérieuse de l'établissement de plusieurs Académies, tramer de petites intrigues pour le succès ou pour la chûte de quelques drames insipides; conspirer en même tems contre la Maison d'Autriche, & pour les mauvais vers de Colletet; ambitionner l'honneur de passer pour l'Auteur de plusieurs Ouvrages si peu analogues à ses travaux, & que son siécle ni la postérité ne lui auroient jamais attribués; réformer la constitution de l'Etat & donner une forme nouvelle au Théatre François; être, pour ainsi dire, le restaurateur du pouvoir suprême & le persécuteur de Corneille, (le seul grand Homme qui pût lui être comparé), encourager des Orateurs sans éloquence & pensionner des Poëtes sans génie.

La réputation de bel esprit éclipsa pendant

un tems celle de grand Ministre; mais il sçavoit qu'il faut amuser le Peuple, si l'on ne veut pas qu'il s'occupe lui-même; que les Spectacles tenoient lieu de délibérations chez les Athéniens; que les jeux du Cirque & de l'Amphithéatre enchainoient du moins pour un tems la fureur des Romains; qu'ils se faisoient la guerre entre eux lorsqu'ils étoient en paix avec leurs ennemis; & qu'enfin dans tous les âges & chez toutes les Nations l'esprit de parti divise le Peuple quand les plaisirs ou quelque autre intérêt cesse de le réunir. Richelieu sentit la nécessité de divertir l'attention des François; il imita ce sage Législateur, qui, pour faire passer ses loix, contrefit l'insensé. Il fit oublier qu'il étoit Ministre; l'on prit pour foiblesse ce qui dans le fond n'étoit qu'un ressort de sa politique; & dès qu'il fut parvenu à amuser la Nation, elle ne s'embarrassa plus de ses projets: il imagina des ballets, & fit danser les Grands dont il abbatoit sourdement la dangereuse puissance.

Il s'apperçut que ces Grands se trouvoient plus flattés de partager les plaisirs de leur Maître, qu'humiliés de perdre l'espèce de Souveraineté qu'ils exerçoient en tyrans dans leurs

Provinces,

Provinces, & il rendit les Fêtes de la Cour plus brillantes; il y attira la Nobleſſe par l'eſpoir des honneurs: la foule des Courtiſans groſſit, leurs vaſſaux reſpirèrent, & l'Etat fut plus tranquille. Les Arts devinrent alors néceſſaires; l'Induſtrie naquit du beſoin où l'on ſe trouva de procurer des plaiſirs à ces hommes que rappelloit ſans ceſſe au ſein de leur famille, malgré l'éclat impoſant de la Cour, le ſouvenir de leur Grandeur.

Il eſt vrai qu'en détruiſant ce vieux préjugé qui faiſoit conſiſter les plus belles prérogatives de la Nobleſſe Françoiſe à exiger avec fierté les corvées de quelques Laboureurs, le Cardinal a introduit un abus qui dans la ſuite pourroit devenir plus dangereux encore que le premier.

Les Grands qui faiſoient circuler l'abondance dans les pays qu'ils habitoient, furent obligés pour ſe ſoutenir à la Cour d'y conſommer même au-delà du produit de leurs terres: ce ſeroit encore peu s'ils n'attiroient dans la Capitale que l'or du Royaume; mais les Provinces commencent à devenir déſertes, les Villes épuiſées & les Campagnes incultes; l'indigence & la néceſſité font de vils eſclaves

de ceux dont le travail & l'industrie faisoient d'habiles Cultivateurs.

La disette des espèces a dû nécessairement entraîner la rareté des mariages : nos ayeux plus féconds encore que leurs terres, envoyoient des Colonies peupler des climats abandonnés, & porter l'abondance dans les pays les moins fertiles ; leur triste postérité réduite à quelques familles appauvries, dans la crainte de ne pouvoir suffire à la subsistance de ceux qui pourroient naître d'elle, condamne les deux tiers des Citoyens à un célibat souvent involontaire ; l'éducation & les préjugés entraînent ceux qu'elle réserve à perpétuer leur espèce, dans un libertinage plus funeste encore à la propagation que le célibat même. Dans ces tems reculés que nous appellons barbares, quand la mort enlevoit un Citoyen, ce n'étoit qu'un homme de moins ; chez nous quand un homme meurt, toute sa postérité périt avec lui. Que de races éteintes ! Que de Peuples anéantis depuis douze siecles ! *

Les

---

* Quelque sages que soient nos Loix, elles gênent trop la liberté des Mariages ; l'autorité paternelle à cet égard ne paroît point assez limitée. La Loi qui per-

Les Arts agréables se sont sans doute perfectionnés ; mais certainement les Arts utiles n'ont rien gagné dans les changemens opérés par le systême du Cardinal de Richelieu ; l'emploi des hommes a été plus mal distribué ; la Capitale est surchargée d'une foule de Citoyens inutiles que la misére a chassés de leurs Provinces ; Paris renferme plus de trésors que tout le reste de l'Etat ; abondance qui lui devient toujours plus funeste.

C'est par une libre circulation des espéces & par une population égale & proportionnée à la fertilité des climats, que les Etats se sont affermis & se soutiennent ; la Capitale moins enrichie qu'accablée des dépouilles des provinces, se prive peu à peu des secours qu'elle en retiroit ; ainsi dans le corps humain, le

D 2 sang

met les actes de respect à trente ans, ne répare pas le tort que fait à la population celle qui les prohibe jusqu'à cet âge, où l'on ne trouve qu'une raison de se marier contre cent de ne pas le faire. Je n'ai jamais pû goûter le motif de la Loi, qui donne une si grande étendue à l'autorité paternelle : *ne invito avo hæredes liberis agnascantur*. Quel rapport y a-t-il entre des Héritiers & des Citoyens ? Du moins, si pour adoucir la rigueur de cette Loi, il y en avoit une qui obligeât les péres à marier leurs enfans quand leurs passions indiquent la force & les besoins de la nature, pourroit-on concilier l'intérêt de l'Etat & celui des Particuliers.

sang sagement distribué dans les veines porte la santé dans toutes ses parties ; ses torrens modérés donnent à la tête sa noblesse & sa vivacité ; mais s'y précipite-t-il avec trop d'abondance, il en rompt les canaux qui ne peuvent le contenir, & si l'art n'en rétablit le cours, la mort est infaillible.

Richelieu eut assez de génie pour changer lui seul les idées de l'Europe & pour lui faire adopter les siennes, sans qu'elle s'en apperçût ; mais tout systême est sujet à des abus, & il eût fallu des siécles pour prévoir ceux qui pouvoient naître d'un projet aussi vaste.

Pour détruire des préjugés, la meilleure méthode est celle qu'employa ce grand Homme pour remédier aux désordres qui s'étoient glissés dans la constitution du Gouvernement. On ne déracine jamais un préjugé qui plaît, qu'en donnant à la Nation qui l'a adopté au moins l'équivalent du plaisir qu'on lui ôte : ne laissez jamais le Peuple dans l'inaction, il lui faut du mouvement ; changez-le, mais ne l'interrompez point. Quel parti ne tire-t-on pas, quand on le veut, de son inconstance même ?

J'ai lû, je ne sçai dans quel Auteur, que le

le terme qu'Auguste avoit marqué pour abdiquer la souveraine puissance, étant expiré, le Sénat indigné de lui voir demander encore dix ans sous des prétextes vains, ne dissimula plus ses murmures: il y avoit toujours parmi le Peuple des esprits féroces que la douceur d'Auguste n'avoit pû fléchir, & qui n'aspiroient en secret qu'à rendre à leur Patrie sa première liberté; les Fêtes & les Spectacles dont l'Empereur se servoit pour amuser le Peuple, n'étoient à leurs yeux que des chaînes couvertes de fleurs perfides; ces austères Républicains, après avoir fomenté les murmures du Sénat, formèrent un parti; déja l'esprit de révolte se répandoit dans tous les Etats; on donnoit déja des successeurs à Brutus & à Pompée: Auguste qui se voyoit presque forcé ou de renoncer à l'Empire, ou de renouveller ses proscriptions, gémissoit avec Mécène & consultoit vainement Agrippa: dans la plus grande crise d'une affaire qui sembloit annoncer une révolution prochaine, un joueur de flute *, ancien

 éléve

* Il semble que la nature reproduise les mêmes Génies dans différens siécles. Quand nous n'aurions point parmi nous des Philosophes du même caractère; l'Histoire Grecque nous en offriroit un qui semble avoir servi

éléve de l'école de Zenon, auſſi habile dans ſon art que zélé Citoyen, imagina de prendre un habit de Sophiſte *, & d'avancer que l'éloquence d'Antoine & de Ciceron avoit été la premiére cauſe de la corruption des mœurs, & que les vers ſublimes d'Horace & de Virgile étoient la ſource de la plûpart des vices qui infectoient l'Empire; confondant adroitement l'abus de l'art avec l'art même, il donnoit à tous ſes paradoxes un air de vérité qui ſéduiſoit ceux qu'il ne pouvoit perſuader; encouragé par le bruit que fit la nouvauté de ſes ſophiſmes, il avança

ſervi de modèle à celui du ſiécle d'Auguſte. » DAMON, » qui prit la place d'ANAXAGORE auprès de Périclès (c'eſt le célébre M. Rollin que je copie, Hiſt. Anç. T. XI. Part. 2. Edit. in-12. de 1748), ne ſe » donnoit que pour Muſicien; mais il cachoit ſous ce » nom & ſous cette profeſſion une profonde ſcience.... » Il avoit étudié à fond la nature & les effets de dif» férentes eſpèces de Muſiques: il compoſoit lui-même » très-habilement, & ſes Ouvrages tendoient tous à » inſpirer l'horreur du vice & l'amour de la vertu.

» Quelque ſoin que ce Sophiſte eût pris de cacher ſa » véritable profeſſion, ſes ennemis s'apperçurent avec » le tems que ſa lyre n'étoit qu'un maſque qu'il avoit » pris pour ſe déguiſer. Dès-lors ils s'appliquèrent à » le décrier parmi le Peuple; ils le peignirent comme » un homme ambitieux: les Poëtes comiques ſecondè» rent le Peuple de tout leur pouvoir par les ridicules » qu'ils lui donnèrent, &c. «

* Le titre de Sophiſte étoit en honneur dans la Gréce & dans l'Italie.

avança que la Musique des Grecs l'emportoit sur celle des Romains ; mais comme ce système n'étoit point nouveau, que le plus grand nombre pensoit comme lui, il eut recours à des paradoxes plus singuliers. Un jour que les Romains en foule étoient assemblés au Théatre, il paroit au milieu des jeux, se mêle parmi les Acteurs, impose silence, prend la lyre, chante & se fait applaudir par les accords les plus harmonieux : il la quitte bientôt, embouche la flute & ravit les spectateurs par les sons les plus touchans & les plus variés : au milieu des applaudissemens il s'interrompt lui-même : » Peuple né » sans goût, s'écrie-t-il, qui donnez vos ta- » lens pour modèle aux Nations que vous avez » domptées, admirerez-vous toujours des sons » ridicules ? applaudirez-vous à des airs sans » ame & sans génie ? A ces mots les spectateurs surpris se regardent, ils doutent de ce qu'ils entendent, lorsque profitant de leur étonnement, il reprend la parole pour leur persuader que la Musique qu'ils venoient d'entendre n'étoit point de la Musique, que les Romains n'en avoient jamais eu, qu'ils ne pouvoient même en avoir, & qu'il n'étoit donné qu'aux seuls Arcadiens de connoître l'harmonie : cette proposition qu'il étayoit d'argumens

captieux & d'une connoiſſance étendue de ſon art, fit perdre de vûe les murmures du Sénat; ce paradoxe dont on ne faiſoit d'abord que rire, devint un problême d'autant plus difficile à réſoudre que ceux qui poſſédoient parfaitement la ſcience des ſons & qui par des raiſons tirées de l'Art même auroient pû confondre l'Auteur du ſyſtême nouveau, manquoient du talent d'écrire & de perſuader, & que ceux dont l'éloquence auroit pû détruire cette nouveauté, n'avoient aucune idée de ſon art; les uns prirent parti pour la Muſique Grecque, les autres pour celle des Romains.

Cette diſpute occupa tous les eſprits; l'Auteur du paradoxe fut pendant quelque tems l'objet du culte de ſon parti & de la haine du parti contraire; on inonda la Ville & la Cour de vers à ſa louange & de ſatyres contre lui; mais ceux qui s'élevoient le plus contre ſon ſyſtême, étoient préciſément ceux qui l'entendoient le moins : quelques naturaliſtes crurent avoir découvert pourquoi & comment l'air dans la Gréce influoit ſur les goſiers autrement que dans l'Auſonie, & l'on fit venir à grands frais de Tégée le timpan injecté d'un Arcadien qui s'étoit précieuſement conſervé depuis le ſiége de cette Ville. Auguſte qui ne s'oc-

s'occupoit que du bonheur & de la tranquillité de ses sujets, ne put s'empêcher de bénir la légéreté des Romains & de récompenser en secret la folie apparente du Musicien Philosophe, à qui cependant le surnom de Singulier demeura toujours.

Montrer brusquement la vérité aux hommes, c'est les exciter à courir après l'erreur; si vous la parez d'ornemens, il est à craindre qu'ils ne s'arrêtent à l'écorce: le seul moyen de la faire aimer, c'est de la déguiser si bien, que sans qu'ils puissent se douter que vous les ayez mis à portée de la trouver, ils croyent l'avoir eux-mêmes découverte; les meilleures intentions des Moralistes sont presque toujours infructueuses; ou leur dessein est trop envelopé & il échape, ou il ne l'est pas assez & il rebute. Si le Musicien dont on vient de rapporter l'histoire, avoit en vûe de distraire l'attention du peuple, il méritoit les mêmes honneurs que la République accordoit aux pacificateurs des troubles de la Patrie.

Quoiqu'il soit peut-être plus difficile de dompter l'orgueil des hommes que la férocité des Tigres & des Lyons, il est des filets pour les uns & pour les autres; sondez les cœurs; les

les hommes en général ſont biſarres & légers ; ſaiſiſſez le moment du caprice ; il eſt des occaſions où ils veulent être flattés, la ſévérité réuſſiroit mal dans ces momens ; il en eſt d'autres où il faut les gourmander pour leur plaire, attaquez-les de front ; il eſt des circonſtances ſi favorables qu'ils vous feront un mérite des coups que vous leur porterez. Il y a peu de tems qu'un bel eſprit avoit fait un livre dont le ſuccès lui paroiſſoit douteux ; il y mit une Préface remplie d'injures contre ſes lecteurs ; tout le monde voulut en avoir ſa part, & l'édition fut épuiſée en moins de quinze jours. Un autre a dit : » les François pour» roient mieux chanter ; on l'a chanſonné lui-même en plein Théâtre.

Deſcartes propoſe de ſoumettre tous les préjugés à l'examen de la raiſon ; projet admirable, ſi tous les hommes étoient des ſages comme lui ! Je conſens que les Philoſophes ſe ſervent de ce moyen, pour diſtinguer ce qui eſt préjugé d'avec ce qui ne l'eſt pas ; mais tout l'effort de la raiſon eſt inutile, ſi la morale ne ſçait point s'enveloper ; elle veut extirper tout ce qui la bleſſe, & ne corrige rien. Qu'a produit la morale de Socrate, de Zenon ou d'E-

d'Epictete ? Tout au plus quelques disciples qui ont cherché à l'accréditer peut-être moins pour le bonheur du monde que pour leur propre gloire.

Moliere & Cervantes n'ont point fait de secte, n'ont pas eu des disciples, & ils ont corrigé plus de préjugés que les Sages du Lycée & du Portique n'ont tâché de faire naître de vertus : c'est que Socrate * & Zenon ont mal pris les hommes, ils ont ignoré l'art de leur tendre des piéges. Platon a écrit du stile le plus élégant, que tout ornement étoit étranger à la vérité. Je n'oserois croire pour l'honneur de la Philosophie, & pour sa propre gloire, qu'il pensat ainsi. Platon qui nous a transmis la morale & les leçons de Socrate, avoit été le rival d'Homère, il avoit fait des Vers dans sa jeunesse, & en faisoit encore dans un âge avancé ; Platon dont l'esprit étoit encore plus orné que la morale de Socrate n'étoit austère, sentoit la nécessité des graces de l'élo-

* On ne doit point mettre sur le compte de Socrate tout ce que Platon a écrit de lui. Ce jeune homme, disoit ce grand Philosophe en parlant de son Disciple, me fera dire bien des choses que je n'ai point dites. Le Conte du sacrifice du Coq à Esculape ne seroit-il point de ce genre ?

l'éloquence & des charmes de la Poësie, puisqu'il les emprunte toujours ; quel étoit donc son motif en bannissant les Poëtes de sa République & en déclarant la guerre à Homère ? Le même qu'eut Despreaux en proscrivant nos Opéra & en faisant la satire de Quinaut.

Mais outre qu'il seroit nécessaire que celui qui s'élève contre les préjugés, en fût lui-même exempt, il seroit encore à désirer qu'il fût assez ami de l'humanité pour ménager quelques-unes de nos foiblesses ; qu'il n'appésantît pas du moins les chaînes dont il veut lier les hommes ; en un mot que pour dompter leur orgueil, il trompât leur amour-propre en le caressant. Il est quelquefois moins humiliant de s'avouer coupable d'une faute, que de convenir qu'on est dupe d'un préjugé : à la honte de l'humanité, nous nous pardonnons plus aisément la dépravation du cœur, que les égaremens de l'esprit.

Quelle opinion sur-tout n'auroit-on pas d'un Philosophe, qui auroit sacrifié non-seulement sa fortune & sa vie au progrès de la vertu, mais encore sa réputation & sa gloire, qui auroit affronté le mépris de ses contemporains & de la postérité ? qu'on en trouve quel-

qu'un

qu'un dans l'antiquité prophane, & sans autre examen j'adopte sa doctrine.

Il est des préjugés qu'il seroit trop dangereux de vouloir détruire, & contre lesquels on ne doit s'élever qu'avec des précautions infinies; la nation qui les a légitimés les met à la place des vertus qu'elle a perdues; ils n'étoient d'abord avantageux qu'à quelques particuliers; les circonstances les ont rendu utiles à la société; l'habitude en a fait des devoirs, & la vanité les érige en vertus; on s'y tromperoit même si l'on ne les considéroit que par leurs effets.

Il en est d'autres qui, non moins accrédités que les premiers, sont la honte de la nation. Il faut quelque chose de plus que de la Philosophie pour détruire ceux-ci, & je ne prétends point à la gloire infructueuse de combattre les autres: si j'avois à en parler, je me contenterois de les peindre de couleurs qui pussent leur convenir; ce seroit seulement un tableau que j'offrirois à mes concitoyens: s'ils s'en offensoient, tant mieux, la peinture seroit ressemblante, j'aurois atteint mon but; s'ils en rioient, tant mieux encore, je ne leur aurois point déplu.

On

On pense communément qu'il faut diviser les préjugés en deux classes, ceux qui régnent parmi le peuple, & ceux qui tirannisent les grands ; je ne sçai lesquels seroient les plus difficiles à détruire ; d'ailleurs, tout bien examiné, il y a tant de grands parmi le peuple, & tant de peuple parmi les grands, que la distinction est inutile.



ARTICLE CINQUIEME.

LETTRE DU COLONEL MORDEN A JOHN BELFORD, ECUYER.*

MONSIEUR,

NOus sommes si mauvaise compagnie les uns pour les autres, que je n'ai pas de meilleur parti à prendre que celui de me retirer dans mon appartement & d'écrire.

Environ neuf heures & demie, on m'a fait avertir pour déjeuner. La lugubre assemblée se formoit lentement: chacun prenoit sa place d'un air d'inattention; les visages étoient haves & abbatus: on ne voyoit que des yeux fatigués de répandre des pleurs. L'on se demandoit comment on avoit passé la nuit, d'un ton qui annonçoit la réponse fâcheuse à laquelle on s'attendoit.

L'in-

* C'est la suite de celle qui se trouve dans le Volume précédent.

L'inconſolable Mére a répondu, qu'elle ne connoitroit plus le repos.

Au moment que nous étions rangés & tranquilles ſur nos ſiéges, la cloche s'eſt fait entendre, on a ouvert la porte des cours, & le bruit d'un caroſſe roulant ſur le pavé a cauſé une émotion générale.

Je crois, Monſieur, vous avoir ouï dire, que vous n'aviez jamais vû Miſs Hove. C'eſt une jeune Dame dont les graces ſe font d'abord remarquer: Une ſombre mélancholie répandoit ſes nuages autour d'elle; Cependant au travers de ces ombres, on voyoit de tems en tems s'échapper les rayons d'un feu & d'une vivacité ſinguliére. Son attachement à ma chère couſine m'a inſpiré pour elle une amitié, je puis dire un reſpect, que je conſerverai toujours.

Je ne penſois pas, me dit-elle en me donnant la main, rentrer jamais dans cette maiſon; mais morte ou vivante, ma chère Clariſſe m'entraine après elle. Nous entrames dans le petit parloir, où jettant les yeux ſur le cercueil, elle retira ſa main de dedans la mienne, écarta précipitamment le deſſus du cercueil qui étoit défait, ôta le voile qui cou-

couvroit le visage, & comme hors d'elle-même, leva ses mains jointes en haut, fixant tour à tour ses yeux sur le corps & vers le ciel trop lent à la venger.

Enfin elle rompit le silence. Voyez-vous, dit-elle, voyez-vous la gloire & l'honneur de son sexe; la voyez-vous jettée dans les bras de la mort, par l'exécration & la honte du vôtre!

O ma bienheureuse amie! ma chère compagne! lumiére qui me conduisoit.....! *baisant sa bouche à chaque nouveau nom qu'elle lui donnoit.* ... Quoi, seroit-ce tout? ...seroit-ce tout? Quoi, toute la vie de ma Clarisse?

Après une petite pause & un profond soupir, elle se tourna vers moi, puis vers son amie ... Mais c'est elle: Peut-elle être réellement morte? non, non; elle dort. Réveille-toi, ma tendre, ma chère amie. Ne serois-tu qu'une argille insensible! ah laisse-moi te rappeller à la vie; partage le souffle qui m'anime... *Et lui donnant un baiser*: ....Que la chaleur de mes lèvres réchauffe les tiennes. Elles sont glacées; elles sont muettes! *soupirant encore du fond du cœur, comme déçue de l'espérance de l'entendre parler.* Est-il donc

 possi-

poſſible que la perfection finiſſe ainſi? eſt-il donc vrai & irrévocable, que tu m'ayes quittée? quittée pour jamais? ô cruelle Clariſſe!

Un ſilence de quelques inſtans ſuccéda. Paroiſſant revenir à elle-même, elle me regarda. Pardonnez, me dit-elle, pardonnez, Mr. Morden, à mon égarement. Je ne ſuis plus à moi, je n'y ſerai plus. Vous ne connoiſſez pas l'excellence, non vous ne connoiſſiez pas la moitié des perfections que voilà dans les bras de la mort.... ceci ne peut être toute la vie, ce ne peut être tout ce qui me reſte de ma Clariſſe.

Elle fit une autre pauſe. Une larme, ma chère; donne une larme ſeulement à l'état où je ſuis... mais non, cette triſteſſe ſilencieuſe, ces ombres de la mort qui couvrent ton front. Hélas moi-même trouvé-je des pleurs! ils me refuſent leurs ſecours; mon cœur ne peut plus contenir ma douleur, j'y ſuccombe.

Pourquoi, Mr. Morden, l'a-t-on envoyée ici? Pourquoi ne me l'a-t-on pas envoyée? Elle n'a point de pére, point de mére, point de parens; ne l'avoient-ils pas tous renoncée pour leur parente? Pourquoi ne me l'a-t-on pas envoyée? J'étois ſon amie, mon cœur lui apar-

apartenoit. Qui a plus de droit que moi aux restes de celle que je chérissois. De vains noms sans sentiment seroient-ils de meilleurs titres que mon amour ?

Elle baisa encore une fois la bouche, le front & les joues de son amie. Un soupir, qui sembloit lui déchirer le cœur, l'interrompit.

D'où vient, d'où vient, reprit-elle, m'a-t-on refusé la consolation de voir la plus aimée, la plus chère de mes compagnes, avant qu'elle devînt celle des Anges ? Je renvoyois, je me laissois trop aisément persuader de différer une visite que mon cœur me rendoit nécessaire. Que de regrets n'en aurai-je pas ! Oh ma bienheureuse Clarisse ! qui sait, si je fusse allée vers toi, quel effet auroient produit mes consolations !

Elle jetta un regard autour d'elle comme si elle eût craint d'apercevoir quelqu'un de la famille. Encore un baiser, mon ange, mon amie, chère compagne que je perds & que je regretterai toujours. Encore un baiser, & je pars ; je vole hors de cette horrible demeure. Jamais je ne l'aimai que pour toi. Adieu donc, ma très-chère Clarisse ; tu es heureuse, je n'en doute pas, ta dernière lettre m'en assuroit.

furoit. Puissé-je te rejoindre & me réunir avec toi dans des lieux plus saints, où l'insolence n'ose attenter à l'innocence, & où des maîtres cruels, sous le nom de parens, ne gênent pas la vertu par d'impérieux commandemens!

Elle fit un silence : incapable de sortir, quoiqu'elle y fût déterminée, son désespoir, son angoisse combattoient sa volonté. L'attendrissement succéda aux agitations. Un torrent de larmes vint à son secours. Sans ces pleurs que je répans j'allois mourir de douleur, dit-elle d'une voix plus radoucie. Mes yeux en verseroient sans cesse, que je voudrois en verser encore pour ma chère Clarisse. Hélas! ses conseils firent pour moi ce que les miens n'ont pû faire pour elle.

Pardonnez, Mr., me dit-elle, en se tournant vers moi, qui me sentois ému autant qu'elle-même, pardonnez ; j'aimois cette chère personne comme femme n'aima jamais une autre femme. Excusez l'emportement de ma douleur. Est-ce donc ainsi que la gloire de son sexe a été la victime du vice & de la dureté!

Madame, lui dis-je, ils en sont punis, ils en

en font bien punis. Qu'ils en soient punis, reprit-elle. Je ferois injure à mon amour pour elle, si je les plaignois. Que je suis malheureuse, *regardant le corps*, de ne l'avoir pas vuë avant que ces paupiéres couvrissent ces yeux & que ces lèvres fussent fermées. Quelles paroles, quelle douceur distilloit de ces lèvres! Quelle amie j'ai perdu!

Elle se mit alors à examiner le dessus du cercueil. Frappée du sens des emblêmes, sa douleur reprit de nouvelles forces, & quoiqu'elle essuyat plusieurs fois ses yeux, elle ne fut pas capable de lire l'inscription & les textes de l'Ecriture qui l'accompagnoient. Enfin elle me dit, faites-moi la grace de m'écrire ce que c'est que ces emblêmes & cette écriture; & si vous le pouvez, réservez-moi une boucle de ses cheveux.

Je lui répondis que l'Exécuteur Testamentaire de Clarisse feroit l'un & l'autre, & lui enverroit une copie du Testament. Qu'elle y trouveroit des marques de souvenir en faveur d'une personne qu'elle appelloit son amie, sa sœur.... C'est avec justice, repartit Miss Howe, qu'elle me nomme ainsi : nous n'avions qu'un cœur & qu'une ame. Mais à présent que ma plus

chère moitié vient de m'être enlevée, hélas que deviendrai-je !

Dans ce moment un Domeſtique a paſſé près de la porte. Elle a regardé, craignant pour la ſeconde fois que ce ne fût quelqu'un de la Famille. Puis elle a dit ; Encore un dernier adieu... Un dernier adieu ! hélas ! ....

Elle a renouvellé ſes embraſſemens. Elle baiſoit le viſage, les mains, l'une après l'autre. Enfin, elle m'a préſenté la ſienne, s'eſt précipitée hors de la chambre, & a gagné ſon caroſſe, où elle s'eſt abandonnée de nouveau à toute ſa douleur. Ses pleurs & ſes ſoupirs lui ôtoient la voix. Elle m'a fait un ſigne de tête. Déja les chevaux étoient hors de la cour, je la perdois de vuë.

Quand je ſuis rentré, la compagnie a remarqué mon émotion. Mr. James Harlove leur faiſoit le rapport de ce que je lui avois dit la veille. Ma préſence a interrompu leur diſcours, je m'en ſuis aperçu. Je leur ai laiſſé le champ libre pour conſulter.

Je finis cette lettre : le ſouvenir de la ſcène touchante que je viens de décrire m'a laiſſé dans une incapacité auſſi grande de continuer que je l'étois d'entrer en converſation avec

mes

mes cousins, le moment après en avoir été le témoin.

Je suis, Monsieur, avec sincérité,

Votre très-humble
& très-obéissant Serviteur,
Wm. Morden.

SUITE.

COLONEL MORDEN A JOHN BELFORD, Escuyer.

La bonne Me. Norton est arrivée. Il semble qu'elle ait repris courage. Elle le doit à ces lettres posthumes dont vous & moi craignions si fort les effets sur elle. C'est que son esprit est d'une très bonne trempe. Cette femme est familiarisée avec les afflictions & vit dans l'espérance habituelle d'une meilleure vie. De plus n'ayant rien à se reprocher vis-à-vis de la chère personne que nous avons perduë, elle a consideré qu'elle ne pouvoit faire mieux, que de rassembler toutes ses forces pour donner quelque consolation & inspirer quelque fermeté à la malheureuse mére.

O Mr. Belford ! Quels éloges de ma chère cousine entends-je de toutes parts ! ... Si elle eût été mon enfant ou ma sœur ! ... Pensez-vous que l'auteur d'une si fatale catastrophe, qui s'étend sur tant de personnes ? ... Mais je m'arrête.

On n'ouvrira pas le Testament avant que les funérailles soient achevées. On fait les préparations nécessaires à cette solemnité. Les maitres & les domestiques de toutes les branches de la Famille ont pris le grand deuil.

J'ai vû Mr. Melvill : C'est un homme de sens qui a de la douceur & de la décence dans les maniéres. Je lui ai donné des particularités propres à être inserées dans son discours ; mais j'ai vû depuis que c'étoit un soin inutile. Il connoit tous les détails de la malheureuse histoire de ma cousine. Il l'a toujours admirée, & a été fort sensible à ses malheurs & à sa mort.

Le Reverend Dr. Leven, que nous venons de perdre, étoit l'ami particulier de Melvill, & vouloit le présenter à Miss Clarisse comme un homme digne de son estime.

Je viens de prêter mon assistance au Pére & à la Mére, qui ont fait un dernier effort pour

voir

voir le corps de leur cher enfant. Ils m'avoient fait demander, de les accompaguer avec Me. Norton. Il faut, disoit la pauvre mère, que je lui dise un dernier adieu.

Tout, en effet, s'est reduit à un effort, & rien de plus. Au moment où ils ont eu le cercueil devant les yeux, O ma chére, a dit le pére en se retirant, je ne puis, je sens que je ne puis le supporter.... N'eussé-je.... N'eussé-je.... N'eussé-je pas eu tant de dureté ! Il n'a eu que le tems de s'approcher de sa femme pour l'empêcher de tomber ; ses genoux se déroboient sous elle. O ma chère, s'est-il écrié, c'en est trop, retirons nous. Me. Norton venoit de quitter Me. Harlove pour voir le cercueil. Elle est revenue : Chère, chère Norton, lui a dit l'infortunée mére, en jettant ses bras autour de son col, emportez-moi, ôtez-moi d'ici. O mon enfant, mon enfant ! ma Clarisse ! toi qui faisois les délices de ma vie, il y a si peu de tems ! Hélas, je ne te reverrai plus... jamais !......

J'aidai le malheureux Pére, & Me. Norton soutint la malheureuse Mére jusques dans la chambre à côté. Elle se jetta sur un lit de repos. Il s'abandonna sur un fauteuil. Elle tenoit

tenoit embrassée Me. Norton, qui étoit à genoux auprès d'elle. Les deux méres, si je puis me servir de cette expression, restoient dans cette attitude attendrissante. Quelles espèces d'angoisse & de tristesse ces douloureuses scènes ne nous ont-elles pas mis devant les yeux!

Le Pére, pour consoler la mére, s'accusoit lui-même. Plût au Ciel, lui disoit-il, que je n'eusse pas plus de reproches à me faire que vous! Vous vous laissâtes enfin toucher. Vous m'auriez inspiré vos sentimens. Ma faute n'en est que plus grande, interrompit-elle. Quelle aggravation! J'ai vû qu'on n'avoit pas pour cet enfant l'indulgence qu'elle méritoit,... & j'ai pu entrer dans les mesures qu'on prenoit contre elle!... Barbare que j'étois, de sacrifier un de mes enfans à l'inimitié des autres!

Mad. Norton employoit les priéres & les raisons. O ma chère Norton! lui répondoit-elle, vous vous êtes mieux montrée que moi la mére de Clarisse! plût au Ciel que je n'eusse pas plus à rendre compte que vous!

De nouveaux regrets fournissoient à de nouveaux discours, & l'infortuné couple continuoit à se tourmenter par de vaines réflexions sur le

passé,

passé, sur ce qui auroit pû & sur ce qui auroit dû être. Me. Hervey entra, &, avec Me. Norton, elle conduisit dans sa chambre l'inconsolable mére. Les deux oncles & Mr. Hervey étoient entrés en même tems : Ils firent aussi consentir le pére à se retirer avec eux dans son apartement. C'est ainsi qu'ils s'en furent, abandonnant l'un & l'autre tout espoir de jamais revoir l'enfant qu'ils pleuroient si amérement.

Il n'y a que le tems, Mr. Belford, qui puisse effacer un souvenir si douloureux. Tous les conseils, toutes les consolations foiblissent contre de tels coups lorsqu'ils viennent d'être portés. La Nature a ses droits qu'elle ne veut pas perdre, jusqu'à ce que le chagrin en ait épuisé les forces ; mais alors, & seulement alors, par une sage dispensation, la raison & la Religion peuvent ranimer le cœur prêt à défaillir.

Je ne vois aucun visage qui ressemble à ce qu'il étoit quand je vins ici, d'abord après mon retour en Angleterre ; on n'y lisoit alors qu'orgueil, hauteur, inflexibilité. Maintenant, c'est tout humilité. La tristesse a allongé leurs traits. Leurs muscles enflés par les agitations de la douleur semblent prêts à se rompre.

Ces

Ces yeux qui lançoient les traits de la colère & du ressentiment, ne se tournent que pour mendier la pitié & la compassion.

La dureté volontaire du cœur a-t-elle jamais été si sévérement punie ?

Les vers suivants de Juvenal sont assez applicables à cette famille. Je les ai médités plusieurs fois depuis Dimanche soir.

Humani generis mores tibi nosse volenti
Sufficit una Domus: paucos consume dies, &
Dicere te miserum, postquam illinc veneris, aude.

» Pour connoitre la vie & les mœurs des humains
» Une maison suffit. Voyez ce qui s'y passe,
» Vivez-y quelques jours ; & puis ayez l'audace,
» Quand vous en sortirez, d'accuser vos destins.

Permettez-moi d'ajouter que Me. Norton a communiqué à la Famille la lettre posthume que vous lui aviez envoyée. Cette lettre leur prépare des consolations pour l'avenir; mais pour le présent, elle n'a fait qu'augmenter leurs regrets & leurs remors, en leur faisant mieux sentir quelle fille, quelle niéce, & quelle sœur ils ont perduë. Je suis, mon cher Monsieur,

Votre très-humble
& très-obéissant Serviteur,
WM. MORDEN.

SUITE.

SUITE.

LE COLONEL MORDEN A JOHN BELFORD, ESCUYER.

Nous revenons de l'Eglise, où le deuil dans l'ame, nous avons assisté à la derniére cérémonie. Mon cousin James & sa sœur, Mr. & Me. Hervey avec leur fille, que son attachement à feuë ma cousine me rendra toujours chère; mes cousins John & Antoine Harlove, & quelques autres parens éloignés; Mrs. Fuller & Allinson s'y sont trouvés: ces derniers, qu'on auroit dû y inviter, s'y étoient rendus sans invitation; & pour mieux marquer leur respect pour la mémoire de celle à qui nous rendions les derniers devoirs, ils avoient pris le deuil.

Le pére & la mére se seroient joints à nous, s'ils en eussent eu la force; mais ils étoient l'un & l'autre fort indisposés, & le sont encore.

L'inconsolable Me. Harlove avoit dit à Me. Norton, que dans cette circonstance, les deux méres du plus aimable enfant du monde ne devoient pas se quitter; qu'elle la prioit de rester avec elle. Toute

Toute la solemnité s'est passée dans le meilleur ordre & la plus grande décence. La distance du Château d'Harlove à l'Eglise, est à-peu-près d'un demi mile. Le corps a été accompagné & entouré dans toute la longueur de ce chemin par mille personnes de tous les ordres. A neuf heures on l'a entré dans l'Eglise, déja remplie d'une foule qui se pressoit de tous côtés. Cependant je n'ai jamais vû régner un si profond silence, ni témoigner tant de respect aux funerailles même de nos Princes. L'attention & la tristesse étoient empreintes sur tous les visages.

L'oraison funèbre prononcée par Mr. Melvill a été fort touchante. Souvent il essuyoit ses larmes, & en faisoit couler avec plus d'abondance encore, des yeux de tous ceux qui l'écoutoient.

Les Auditeurs ont surtout montré de l'émotion, quand il leur a dit que le texte qu'il avoit pris, étoit du choix de celle pour qui se faisoit la triste cérémonie.

Il a fait l'énumeration de ses belles qualités, s'authorisant du témoignage que lui avoit rendu, pendant sa vie, l'excellent Pasteur que la Paroisse venoit de perdre.

Tous

Tous ceux qui étoient présens ne pouvoient s'empêcher de répéter bas les uns aux autres le bien qu'il en disoit, comme en ayant été les témoins ou les objets.

Lorsqu'il s'est tourné vers la place où donnant l'exemple de la piété & de la dévotion, assise ou à genoux, elle élevoit son cœur à Dieu, tout l'Auditoire s'est tourné du même côté, & y a porté les regards respectueux qu'inspiroit sa présence.

Quand il a fait mention de sa douceur, de son humilité & de l'air de dignité qui soutenoit en elle ces vertus, des bruits d'approbation se sont fait entendre de tous côtés; & une pauvre femme au-dessous de moi a dit, *que c'étoit la bonté même, qu'elle ne dédaignoit personne.*

Plusieurs fondoient en larmes, entendant parler des aumônes qu'elle faisoit, aumônes si bien jugées, si bien placées. Toutes les bouches prononçoient sa récompense; elle étoit portée sur les soupirs & les regrets qu'on ne se lassoit point de lui donner. Quelle perte pour les indigens! disoient plusieurs à haute voix. On trouvoit en elle celui en qui Dieu déclare qu'il a mis son bon plaisir, parce qu'il donne

donne de bon cœur. Une jeune Dame disoit:
» Mlle. Clarisse Harlove cherchoit les malheu-
» reux & les soulageoit avant que des revers
» imprévûs les reduisissent au désespoir, ou que
» l'excès de la douleur leur eût pour jamais
» abattu le courage.

Elle avoit un nombre de pauvres aussi con-
nus par l'honnêteté de leurs mœurs, que par
leur incapacité à se procurer le nécessaire.
Tous sont venus à l'Eglise pour rendre à leur
bienfaitrice les derniers devoirs; & s'étant apro-
chés avec peine de l'endroit de l'aile où le
corps étoit posé, ils ne contribuoient pas peu
à grossir les applaudissemens & les marques
réitérées d'approbation, qu'on a données à
Melvill.

Quelques personnes qui connoissoient l'his-
toire de ma cousine, voyant les pleurs que
répandoit sa sœur, & l'air abattu de son frére,
Que ne donneroient-ils pas, disoient-elles, que
leurs cœurs eussent été moins durs? D'autres
poursuivoient le pére barbare & la malheureuse
mére jusques dans leur retraite, à la maison.
» Sans doute ils gémissent à présent, mais il
» est trop tard. De quelle douleur ne doi-
» vent-ils pas être pénétrés! Ne soyons pas
» sur-

» surpris s'ils n'ont pû soutenir ce spectacle. Quelques - uns manifestoient leur étonnement de ce qu'il s'étoit trouvé un homme capable de ne pas rendre justice à tant de perfections. Ils disoient ce qu'on entend répéter sans cesse : » Comment est - il possible que quelcun se soit » rendu coupable envers elle de la violation » des droits les plus saints de l'humanité ! « D'autres s'étonnoient qu'un homme pût négliger ses intérêts au point de manquer à une femme si fort avantagée du côté du rang & de la fortune.

Le bon Melvill conduit par son texte, a touché quelque chose de la malheureuse démarche qui avoit été cause de sa fin prématurée. Il l'a attribuée à la foiblesse humaine, qui arrête sans cesse en nous les progrès d'une perfection absolue.

Il a donné un tour oratoire à la maniére dont il s'est exprimé sur le dédain avec lequel elle avoit rejetté les priéres & les sollicitations d'une Maison illustre, en faveur d'un homme qu'elle avoit trouvé indigne de son estime & de sa confiance, & qui lui faisoit en vain les priéres les plus pressantes de l'accepter.

En un mot, par la façon dont il a traité

ſon ſujet, il a augmenté la réputation, quelque grande qu'elle fût, qu'il s'étoit acquiſe auparavant.

Lorſqu'il a été queſtion de deſcendre le corps dans le caveau, il y a eu un mouvement général pour s'aprocher du cercueil & lire les inſcriptions. Deux Gentilshommes en particulier ſe ſont avancés avec précipitation, ſe couvrant le viſage de leurs manteaux; c'étoient Mrs. Mullins & Wyerley, admirateurs déclarés de ma couſine.

Quand ils ont été à une petite diſtance, & qu'ils ont jetté les yeux ſur la partie ſupérieure du cercueil; » Ce petit eſpace, a dit Mr. Mullins, » renferme tout ce que la nature hu» maine peut produire d'excellent: « Et dans ce moment Mr. Wyerley, incapable de réſiſter plus longtems à la douleur qui *le travailloit*, s'en eſt allé chez lui, où l'on aſſure qu'il eſt fort mal.

On a dit que Mr. Solmes étoit dans un coin à l'écart, envelopé d'un manteau de cavalier, & verſant fréquemment des larmes. Cependant je ne puis pas dire l'avoir vû.

Un autre Gentilhomme y étoit auſſi allé incognito, & s'étoit placé ſur un banc près de l'entrée

l'entrée du caveau. Perſonne ne l'avoit remarqué ; mais une violente émotion l'a trahi au moment où l'on a deſcendu le corps dans ſa derniére demeure. C'étoit le digne Mr. Hickman de Mlle. Hove.

Mes couſins Johns & Antoine, & leur neveu James, ne jugérent pas à propos de deſcendre dans le tombeau de leurs ancêtres. Mlle. Harlove paroiſſoit fort affectée. Sa conſcience, auſſi-bien que les liens du ſang, contribuoit à ſon affliction. Elle diſoit qu'elle deſcendroit avec ſa chère, ſon unique ſœur ; mais ſon frére n'a pas voulu le lui permettre. Ses yeux noyés de larmes n'ont quitté le cercueil que lorſqu'il a tout-à-fait diſparu. Alors elle s'eſt laiſſée aller ſur ſon ſiége, & s'eſt preſque évanouië.

J'ai accompagné le corps dans le caveau, afin de m'aſſurer, & de pouvoir vous aſſurer, Monſieur, vous qui êtes ſon Exécuteur Teſtamentaire, que ſelon qu'elle l'avoit demandé on l'a dépoſée aux pieds de ſon grand-pére.

Mr. Melvill eſt deſcendu : il a examiné le deſſus du cercueil, & y a répandu quelques larmes. J'étois ſi ſatisfait de ſon diſcours, & de la façon dont il s'étoit acquitté de la céré-

monie, que sur le lieu même je lui ai fait présent d'une bague de quelque valeur, & l'ai remercié de la maniére dont il avoit rempli ses fonctions.

J'ai quitté les restes de ma chère cousine, après avoir retenu pour moi une place auprès d'elle.

A mon retour au Château d'Harlove, je me suis contenté d'envoyer mes complimens à la Famille. Je n'ai pas honte de vous dire, qu'en rentrant dans ma chambre, je me suis abandonné encore une fois à toute ma douleur.

Je suis, mon cher Monsieur,

Votre très-humble
& très-obéissant Serviteur,
WM. MORDEN.



ARTI-

ARTICLE SIXIEME.

LETTRE

Sur une Manufacture de Tonnerres & d'Eclairs.

A Mr. Fitz-Adam.*

Monsieur,

Quand les Sçavans & les Philoſophes font ſervir leurs études à étendre le commerce, & à perfectionner les manufactures de leur pays, ils ne peuvent être trop conſidérés par un peuple commerçant.

Nous attribuons en grande partie la perfection à laquelle ſont arrivées nos manufactures, à l'induſtrie de nos artiſans, à l'habileté de nos marchands, à la probité & à l'intégrité de nos compagnies de commerce. Mais, ſelon moi, ſi nos Phyſiciens n'étoient pas venus obligeamment au ſecours des ouvriers, nos ma-

* Auteur d'un Ouvrage Anglois Périodique.

nufactures auroient eu de la peine à parvenir à un degré d'excellence si élevé au-dessus de celles des anciens & des modernes. Car autant que nous sommes supérieurs aux autres Nations dans la connoissance de la Physique, autant précisément nous sont-elles inférieures dans la bonté de leurs manufactures.

C'est la tête du Philosophe qui met en mouvement la main de l'ouvrier. Les anciens & un petit nombre de peuples modernes ont eu peut-être de bonnes mains, & s'ils ont fait si peu de figure dans le commerce, c'est sans doute parce qu'ils manquoient de têtes philosophiques.

Les manufactures de porcelaine, de verre, & de tabac céphalique étoient absolument inconnues des anciens. Ils n'entendoient pas grand' chose à la fabrique des tonnerres & des éclairs, que nos compatriotes, graces à la sagacité de nos Philosophes, & aux expériences d'électricité, sont aujourd'hui en état de produire en très-grande quantité, au grand honneur & au grand profit de ces Royaumes.

Je ne crains pas d'assûrer, qu'au moyen de cette seule manufacture (pourvu qu'elle soit soumise à des réglemens convenables, & en-

cou-

couragée par le Parlement) nous pouvons devenir le peuple le plus puissant, le plus riche, & le plus heureux de l'Univers. Elle nous mettroit en état de payer les dettes de la Nation en six mois; elle nous maintiendroit en sûreté contre nos ennemis, sans qu'il fût besoin de faire les frais d'une flotte ou d'une armée; & nous pourrions conquérir la France, aussi-tôt que la populace Angloise l'ordonneroit, sans secours d'alliés, & sans payer un sou de taxe. Ces considérations, Mr. Fitz-Adam, méritent, je pense, l'attention du Public; du moins m'ont-elles engagé à méditer très-profondément sur cet inestimable avantage.

Quand on présenta pour la première fois aux yeux des curieux les expériences d'électricité, je ne me rappelle pas que les Savans en fissent espérer aucun avantage au genre humain, excepté qu'à l'aide de leur curieuse machine ils pouvoient donner un coup assez sec au coude du patient sans employer d'autres armes. Il est vrai qu'un petit bâton auroit pu produire le même effet, mais ç'auroit été par une méthode ordinaire & commune. On a dit à la vérité que la machine électrique avoit été employée à la guérison de diverses maladies; mais

je ne me rappelle pas d'avoir ouï dire qu'on ait eu un grand ſuccès à cet égard, excepté que quelques perſonnes du petit peuple ſont devenues aveugles, que trois ou quatre cols ont été diſloqués, & qu'un enfant de cinq ans en a pris des convulſions. Mais ces cas n'étant pas ſuffiſamment atteſtés, & les mêmes opérations ayant été exécutées paſſablement bien, par pluſieurs Chirurgiens & Apoticaires ordinaires de cette Ville, j'ai appris avec plaiſir que nos Philoſophes ont réſervé toutes leurs expériences pour la manufacture en queſtion. Le procédé eſt ſi ſimple & ſi facile, tous les ingrédiens ſe trouvant d'ailleurs dans notre païs, & n'étant ſujets à aucun droit, que je ne doute pas que nous ne ſoyons en état de porter des tonnerres & des éclairs au marché, à beaucoup meilleur prix que la poudre à canon ordinaire.

J'ai appris d'un de mes amis, qui depuis cinq ans s'eſt donné tout entier aux expériences d'électricité, que la manière la plus efficace & la plus aiſée de produire cette denrée, c'eſt de fouler une certaine quantité d'air entre un globe de verre & un ſachet de ſable : quand vous l'avez foulé juſqu'à l'enflammer, votre éclair eſt fait, vous pouvez alors le mettre en

bou-

bouteilles ou en tonneaux accommodés à cet usage, & l'envoyer ensuite au marché. Mon ami avouë fort ingénument que ce qu'il a fait jusqu'à présent n'a pas un degré de force qui réponde pleinement à tous les usages de l'éclair naturel; mais il m'assûre qu'il y parviendra dans peu, & qu'il l'a déja porté à un degré de perfection fort étonnant, au point qu'en présence de plusieurs de ses voisins, il a produit un éclat de tonnerre qui éteignit une chandelle, accompagné d'un éclair qui se fit sentir à un morceau de beurre qui étoit sur la table. Il m'assure aussi que quand il fait chaud, il peut faire trembler tout l'étain sur le buffet, & qu'il compte, quand son termométre sera à soixante-deux degrés & demi, de pouvoir faire aigrir toute la bierre dans sa cave, & briser ses plus grands verres. S'il réüssit dans ces deux articles, il se flatte qu'il pourra produire un coup assez fort pour tuer un petit enfant; mais il est obligé de différer cette expérience jusqu'à ce que sa femme soit en couche.

Si tous ces faits sont vrais, comme je n'en doute point, nous pourrons voir bientôt cette manufacture dans un état très florissant. Car si avec un globe d'un pied & demi de diamé-

tre;

tre, tel qu'eſt celui de mon ami, nous pouvons produire aſſez de feu pour tuer un enfant, il s'enſuit qu'un globe d'un diamètre quatre fois plus grand tuera un homme fait en parfaite ſanté; ce qui ne peut qu'être d'un grand avantage pour le Public, & épargner les ſommes conſidérables qu'on donne annuellement aux Apoticaires & aux Médecins. Et ſi la force s'accroit à meſure qu'on augmente le diamètre de la ſphére, en l'augmentant encore davantage vous pourrez faire aſſez d'éclair pour fendre un clocher.

Par exemple, ſuppoſez que A, fig. 1. ſoit un globe de verre de 6472 pieds de diamètre, tournant ſur l'eſſieu B, long de 5792 pieds, par le moyen de la manivelle C, contre le ſachet de ſable a a a a, que je ſuppoſe fixé ſur la colline de Richemond; là quantité d'air foulée dans une heure ſera égale à)-( )-(, ce qui produira 1, 694, 753. tonnes de pur éclair, dont la force appliquée au clocher de S. Bride, fera la crevaſſe G H, fig. 2. Si cela n'eſt pas intelligible à ceux qui ne ſavent pas les Mathématiques, je prendrai un jour pour le leur expliquer.

Je ne prévois qu'une ſeule objection qu'on puiſſe faire contre la conſtruction de la machine

ne décrite ci-dessus, c'est la grandeur de la dépense qu'on trouvera trop forte pour un particulier. Mais il faut espérer que quelque compagnie voudra bien s'en charger, ou que ceux qui nous gouvernent prendront la chose en considération, & ordonneront qu'on construise la machine aux dépens du Public. Moi, qui n'ai autre chose en vue que le bien de ma Patrie, je me chargerai volontiers de l'inspection sur les ouvriers, & je prendrai garde que l'argent soit ménagé avec la plus grande économie, sans demander un sou pour ma peine.

Mais de peur que quelques personnes malicieuses n'insinuent que j'écris ceci uniquement pour me procurer quelque aubaine, je déclare solemnellement qu'une semaine entiére avant que de penser le moins du monde à instruire le Public de ceci par le moyen de votre feuille, je m'addressai à une cotterie d'ANTI-FRANÇOIS, dont j'ai l'honneur d'être menbre indigne, & proposai dans une harangue à ce sujet, que notre louable Société prît sous sa tutelle & sa protection cette manufacture encore dans son enfance. Et comme nous avons découvert en dernier lieu, que rien n'excite autant les hommes à des actions bonnes & ver-

tueuses,

tueuses, que l'honneur des récompenses pécuniaires, il fut conclu unanimément que la Société assigneroit des prix sur son fonds, pour encourager ceux qui feroient des expériences pour l'amélioration de cette manufacture; & l'on résolut de publier l'avertissement suivant:

DE LA LOGE DE... 21. *Juill.* 1754.

Présent le PRESIDENT.

Ordonné que pour encourager la manufacture de tonnerres & d'éclairs, les prix ci-dessous seront donnés par cette Société, pour être payés par leur Sécretaire, un an après que lesdits prix auront été adjugés respectivement aux différens prétendans.

A celui ou à ceux qui à Noël prochain, ou auparavant, auront par un coup de TONNERRE ELECTRIQUE, *accompagné d'une suffisante quantité d'*ECLAIRS, *renversé & détruit le dome de S. Paul*, 20 f.

Auxdits pour ledit effet sur le monument de Fish-street-hill, 15. f.

Sur l'Eglise de Lovent-garden, 7. f. 6. d.

Sur la Salle de Westminster pendant les séances, 5. f.

Pont de Westminster, 2. f. 6. d.

Pour le premier homme au dessous de quarante ans, &

& la première femme enceinte tués par ledit TONNERRE *&* ECLAIR, *& pour le premier tas de foin de trente charges & au-dessus, brulé & consumé*, 1 f. *chacun.*

Quand, au moyen des encouragemens ci-dessus, ces utiles opérations auront été exécutées, nous pourrons conclure que la manufacture est arrivée à sa perfection; il ne restera plus alors qu'un petit nombre de questions à soumettre très-humblement à la sagesse du Gouvernement.

I. Si quand nous aurons un fonds plus que suffisant pour notre consommation, nous souffrirons qu'on en exporte quelque portion?

II. A quelle foire il est vraisemblable qu'on en débitera?

Et III. s'il sera plus prudent de confier cette denrée à des particuliers, ou au Ministère, ou à la Ville de Londres, ou à la Couronne?

Par rapport à la première de ces questions, je suis dans l'idée qu'on peut sans inconvénient exporter tout le surplus de notre consommation, pourvu qu'on se serve de nos propres vaisseaux pour le transport, & que la cargaison soit assurée par les François.

A l'égard de la seconde question, il n'est pas douteux que cette denrée ne trouve un grand débit chez l'étranger. Je me suis entretenu avec

avec plusieurs marchands sur ce sujet, & j'en connois deux qui ont déjà reçu des ordres de leurs correspondans à la Jamaïque pour en envoyer vingt tonneaux aux Barbades, afin de faire un ouragan dans cette Isle ; & il y a commission des Barbades, pour en envoyer au-delà du double de cette quantité à la Jamaïque. Je suis assûré encore qu'un certain Gouverveur Espagnol, qui doit régler ses comptes au Printems prochain, a offert dix mille pièces d'une tempête, pourvu qu'on l'envoye avant Noël.

La derniére de ces questions est, je crois, la plus difficile à résoudre. J'en soumettrai donc la décision au Public, me contentant de remarquer, que, comme bon citoyen, je m'oppose à ce qu'on remette ce commerce entre les mains de la Couronne, dans l'idée où je suis que sa Majesté aujourd'hui régnante défendroit le débit de cette denrée dans ses Etats, & ordonneroit qu'on portât le tout chez nos plus cruels ennemis.

Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble serviteur,

M. D.

* * *

ARTI-

ARTICLE SEPTIEME.

L'ORIGINE DU BONHEUR OU DU MALHEUR DE L'HOMME.

Poëme. *

NOn, je ne ſuis point dans l'erreur: c'eſt un ſort barbare, ô Mortel, qui t'a donné l'être, & qui jaloux de ton bonheur, a voulu attacher à tes pas toutes les misères, dans ces triſtes momens où ta mère t'a mis au monde avec douleur. Tu ne dois pas la vie à l'amour, mais à la haine; tu ès né la proie du deſtin le plus cruel & le tourment de toi-même. Quand les chagrins de l'enfance te font verſer des larmes, quand quelque rayon de bonheur ſemble te luire en ton prin-

* Traduit de l'Allemand.

printems, quand le poids des besoins te surcharge, & dans ce tems où la vieillesse tremblante te courbe vers la tombe où elle doit dans peu te conduire: homme, dans tous ces divers états, que tu ès digne de pitié! Tu seras toujours malheureux, soit dans cet âge tendre où les pleurs sont ton seul langage, soit dans cet âge fougueux où tu suis à pas précipités le fantôme du bonheur, soit dans ce tems de langueur où tu perds tes forces & où le sommeil les répare. Voi ces têtes couronnées qui sont chargées d'or & de pierreries, & cet homme qui couvert de sueur & de poussière, marche à pas lents derrière sa charrue. Crois-tu que le Prince & le Laboureur ne sont pas hommes l'un & l'autre? qu'ils ne sont pas tous deux esclaves du sort? Penses-tu que le Monarque étendu sur le duvet, jouïsse d'un sommeil plus doux que le Paysan couché sur le chaume? Le poids du Sceptre incommode l'un, autant que la charrue est à charge à l'autre. Tous forment des voeux téméraires qu'ils détestent dès qu'ils sont remplis. Voilà, destin barbare, le cruel arrêt que tu prononças contre nous. Notre bonheur seroit ton tourment; tu te fais un jeu

jeu de nos maux, & un plaisir de nos miséres. Faut-il que tu nous ayes créés! faut-il ..... Arrête, insensé: l'audace du blasphémateur est toujours punie. Oses-tu, Etre imbécille, braver le Maître de l'Univers? Connoi toi, voi en tes mains ton bonheur, vois-y ta misére. Enten ton Dieu qui te dit: *Obéi, tu seras heureux*. Mais si foible en ta volonté tu suis une autre loi que la sienne, si tu t'exposes aux tristes suites de ton aveugle folie, qui t'y engage, si ce n'est toi? Source de Bonté éternelle, grand Dieu, sur qui répands-tu tes dons? Sur l'homme qui les méprise, & qui, indigne d'en jouïr, en abuse, comme s'il fuyoit son bonheur & cherchoit ta haine. Que ce Tyran est malheureux! Que l'éclat même de son Trône effraye! Cette chambre magnifique où l'or & l'argent éblouïssent, n'est qu'une prison pour *Tibère*. Il s'est rendu terrible à tous; le moindre bruit l'épouvante; il déteste, il maudit son rang, & tremble qu'on ne l'en déplace. Semblable au Voyageur qui marchant de nuit & pliant sous son fardeau, jette autour de soi un regard inquiet, s'effraye du bruit d'une feuille & craint qu'un voleur ne lui enléve son butin: riche d'argent,

mais dénué de plaisirs purs, un essain de soucis l'entoure, le suit pas à pas, & plus assidu que ses Satellites, l'accompagne à la table & au lit. Et quelles nuits, grands Dieux! S'il dort pendant quelques momens, il ne voit que poignards levés sur sa tête. Plus heureux mille fois est le Matelot. Il dort au moins d'un sommeil tranquille; il chante, la rame à la main, tandis qu'en proie aux noirs chagrins, le Tyran séche au milieu de toute sa pompe. Cependant le peuple opprimé gémit, & ceux même qui adorent le Tyran, détestent ses vices. Père de ses Peuples, il en fait les maux; il vit pour leur infortune, & sa perte sera leur félicité. Grand Dieu! fut-ce dans ta fureur que tu le destinas au Trône? Fut-ce pour qu'il fût à charge à lui-même & l'horreur de ses sujets? S'il n'a pas fait leur bonheur & le sien, lui seul en est cause. Il auroit, s'il eût voulu, possédé le seul Empire digne des Monarques; il auroit régné sur les cœurs. L'orphelin n'eût pas senti qu'il manquoit de père; le Laboureur content & tranquille auroit conduit sa charrue avec joie. Protecteur des droits du peuple, esclave des loix, il auroit pour escorte l'amour de ses Sujets, garde im-

impénétrable. La Renommée n'auroit point vanté ses triomphes ; la Victoire ne l'auroit pas couronné de lauriers sanglans ; sa gloire eût été le bonheur & la tranquillité de son peuple, qui plein de reconnoissance, lui eût érigé des monumens immortels. *Tibère* enfin auroit eu la gloire & la félicité d'*Antonin*, s'il ne les avoit méprisées.

Mammon accablé de soins, épuisé par la faim, devenu l'horreur des veuves & des orphelins, ne rit jamais qu'en comptant son or ; il jouït de ce doux spectacle avec complaisance. Trop libérale envers lui, la fortune ne l'avoit comblé, que pour qu'il fondât son bonheur sur celui de ses pareils ; mais par un coupable abus des dons qu'il a reçus du Ciel, il en est devenu esclave. Riche en idée, pauvre en effet, il vit avec peine, pour mourir rongé de regrets. Avide du bien d'autrui, comme ses héritiers le sont de sa mort, il maudit les hommes dont il est l'opprobre. Le plaisir le fuit ; il veille sans cesse ; les yeux attachés à son or & obsédé par la crainte, au moindre bruit il crie, court, cherche le Voleur, & c'est lui qui se dérobe son repos. Le malheureux charme qui l'attache à l'or le rend enne-

mi de son repos même. Dans le peu d'instans qu'il donne au sommeil, il ne voit que Voleurs qui le frappent, & emportent ses chers trésors. Il s'éveille saisi d'effroi, appelle le jour : le jour vient, & ne le rend pas plus tranquille ; il abhorre la pauvreté, chérit le soupçon, la haine & la fourberie.

» Que cet homme est insensé ! dit le fastueux *Polydore*. » Qu'il est fou de se faire » ainsi un malheur de ses richesses ! Si en re- » cevant les miennes du Ciel, il m'eût con- » damné à de pareils soins, j'aimerois mieux » porter la houlete. Est-ce donc afin que je » meure plus riche, que mon père m'a laissé » ce grand héritage acquis avec tant de pei- » nes ? Non, c'est pour que j'en fasse usage ; » c'est pour que je répande ces biens parmi » ces hommes industrieux qui consacrent leur » génie à l'invention de jolis *riens*, & de » pompeuses bagatelles. « Ainsi parle un Partisan effréné du luxe, qui vivant dans la mollesse, désire sans cesse. Esclave infortuné des superfluités de la vie, comme l'Avare l'est de son or.

O Mortels, toujours assez bas pour insulter vos semblables, quand ouvrirez-vous les

yeux

yeux fur vous-mêmes? Quand vous verrez-vous auffi imparfaits que ceux que vous méprifez? Quoi, direz-vous, ce *Polydore*, qui fans ceffe entouré de flateurs à gage, vit au milieu des fêtes les plus brillantes, qui, pour ainfi dire, commande en Souverain aux plaifirs, & de qui les faveurs s'achétent même à prix d'honneur, n'eft pas plus fenfé que *Mammon*, & n'en doit pas exciter l'envie? Quoi, cette maifon, ces jardins fuperbes où brillent les chefs-d'œuvre des Arts: ces feftins fomptueux où font prodigués les mets les plus exquis, les plus rares; où les vins les plus délicats, petillant dans les verres, répandent un parfum charmant; où les Convives font enchantés par une mufique délicieufe, ne peuvent rendre heureux le maître de tous ces biens? Non, fon bonheur eft une pure chimère. Quand fes jardins égaleroient ceux de *Semiramis* en magnificence; quand même une Cour pareille à celle d'un Roi, l'entoureroit à fes levers; quand fon fuperbe Palais feroit trop petit pour contenir fes Flatteurs; quand on verroit fur fa table autant de mets rares que l'on en vit fur celle d'*Heliogabale*, l'opprobre & l'exécration des hommes, cette abon-

dance détruira-t-elle la corruption de ſon cœur? Pourra-t-elle en effacer le ſentiment honteux de ſes foibleſſes & de ſes crimes? Non, il ne pouvoit diſpoſer de ſes richeſſes ſelon ſon caprice; elles ne ſont pas à lui; le Ciel les lui prête : il mérite, s'il en abuſe, d'être puni, & il l'eſt ſans doute. Un Payſan vertueux eſt mille fois plus heureux que lui. Occupé par un travail continu, il ne l'eſt point par les déſirs; il ſait à peine ſi l'homme eſt ſujet aux maladies; le lait eſt ſon mets le plus délicat, la charue ſa table, & ſon champ ſa ſalle à manger, cent fois plus magnifique & plus belle que celle de *Polydore*. Il prend ſa nourriture groſſière avec plus de plaiſir, que ce *Creſus* dont le goût eſt émouſſé par la bonne chère. L'eau a pour lui plus de ſaveur que les vins exquis n'en ont pour ce riche voluptueux. *Il faudroit* que ton ame fût ornée, *Polydore*, de ſentimens nobles, pour que ton or, ta naiſſance & tes amis fiſſent ton bonheur. Mais tant qu'eſclave de tes paſſions, tu conſumeras ta fortune dans la débauche; tant que tu croiras ton bonheur indépendant de celui des autres, tu t'aveugleras, & tu n'en ſeras que plus miſérable.

Si

Si tu ne cesses de corrompre à prix d'argent la femme d'autrui ; si un orgueil inconcevable a détruit en toi cette humanité commune à tous les hommes, ou t'en laisse à peine de foibles accès, tu vivras en horreur à tous, entouré de Valets prêts à te trahir, & comblés de joie si tu éprouves quelques peines. Plus pauvre que *Mammon*, aussi malheureux, tes biens n'ont pû remplir tes désirs. Tu dois plus que tu ne possédes ; tu crains autant tes créanciers que *Mammon* craint son héritier ; tu ès aussi avide de frivolités, de débauche, que lui d'argent, & vous vous êtes tous deux rendus malheureux. Comblés de biens par le Ciel, vous en avez abusé ; tristes esclaves de vos passions, vous avez forgé les fers qui vous accablent aujourd'hui. Simples Dépositaires des thrésors de Dieu, ils ne vous étoient confiés que pour que vous en fissiez l'usage le plus utile & pour vous & pour vos semblables ; & ils sont devenus entre vos mains des instrumens de crime & de corruption ! Quel bonheur pour vous, si toujours fidéles & attentifs à la voix de Dieu, vous eussiez regardé le bien d'autrui comme le votre ; si observateurs scrupuleux de tous vos devoirs, vous eussiez

été l'appui de la vertu infortunée ; si vous aviez consacré vos biens au bonheur des hommes ! * Seriez-vous devenus assez insensibles, pour l'être à des sentimens si glorieux ?

Avide de s'élever au dessus du commun des hommes & d'approfondir tout, excepté lui-même, *Pseudologue* abuse de l'esprit qu'il a reçû de la nature. Il s'en sert, non pour instruire & pour éclairer, mais pour égarer ses semblables : non pour leur montrer la grandeur infinie de Dieu dans la moindre partie du monde, mais pour s'efforcer de détruire les preuves de son existence. Il éprouve des plaisirs, & sent qu'ils ne sont pas son ouvrage. In-

* Le dernier homme de la Maison des *Strozzi*, étoit un Philantrope de cette espèce si admirable & si rare. Il avoit environ 80000 livres de rente, & n'en dépensoit pour lui que 6000 ; il donnoit le reste, ou l'employoit à des établissemens & à des expériences qu'il croyoit utiles. Peu de tems avant le bouleversement de Lisbonne, il y étoit passé avec tous ses biens, & n'avoit laissé en Italie qu'une fille unique avec un fonds de 400 livres de rente. Cet homme peut-être unique a péri sous les ruines de cette malheureuse Ville, & sa fille est réduite aujourd'hui à la plus grande misére, eu égard à la fortune qu'elle devoit attendre. Peu de jours avant sa fin déplorable, ce grand homme écrivoit à un de ses amis : *Félicitez-moi ; je viens de découvrir un nouveau moyen de faire du bien aux hommes.*

Incapable de reconnoissance, il aime mieux les devoir au hazard qu'à Dieu. Jugeant des sentimens d'autrui par les siens propres, & n'en attendant aucun sentiment de gratitude, il évite d'obliger personne, & ne cherche qu'à nous éblouïr par des déhors imposteurs. Mais faut-il s'étonner qu'il se joue des hommes? » Dieu, s'il existe, n'est, dit-il, qu'un » Etre oisif par raport à cet arrangement for- » tuit d'une infinité d'autres Etres. Je suis » libre en tout: je peux agir selon mon ca- » price, & il n'y a d'autre mal sur la terre » que la violence des Loix humaines. « Insensé! tu nies un Dieu que tu ne peux croire sans crainte! Mais c'est en vain que tu veux détruire en ton ame l'idée des châtimens qui te sont dûs; ils t'attendent, & ils seront mesurés aux talens dont tu as fait un si mauvais usage. Il vaudroit mieux pour toi être né stupide, tu aurois été bien conduit. Tu as voulu te frayer des routes nouvelles, malheureux! & tu t'es perdu.

Que n'imitois-tu l'heureux, le sage *Philetes*; il t'est supérieur en talens; ses vastes lumiéres lui font tout voir avec justesse. Né pour vivre en société, il en fait le bonheur

&

& les charmes; jamais ni menſonges ni promeſſes vaines n'ont ſouillé ſa bouche. Senſible aux malheurs d'autrui, il n'a jamais refuſé le ſervice qu'il pouvoit rendre. Volez à lui, Peuples de la terre, & ceignez-le du diadême. Vous le verrez occupé de votre bonheur, en faire ſon unique gloire. Il ſe croira toujours fait pour vous, & non pas vous faits pour lui: vous ne craindrez rien tant que de lui ſurvivre, & les vieillards qui auront vécu tranquillement ſous ſon empire, prévoyant le bonheur de leurs petits-fils, mourront contens & tranquilles.

Mais s'il plait au Maître du monde de lui enlever de ſi grands plaiſirs, il les regrettera ſans murmure; & content du ſort qui lui ſera aſſigné, ſon ame ſera toujours calme. Imitons un ſi grand homme: nés libres, rendons nous heureux; la vertu ſeule a ce pouvoir.



ARTI-

ARTICLE HUITIEME.

OBIDAH.

Conte Oriental. *

Garrit aniles
Ex re fabellas. Hor.

OBidah, fils d'*Abensina*, entreprit un voyage, & se tourna du côté de l'Indostan. Il jouïssoit d'une santé ferme & vigoureuse; il étoit animé par le desir & l'espérance; il ne s'arrêtoit que de tems en tems pour écouter le ramage des oiseaux, pour respirer un air doux & frais, & se désaltérer au bord d'un ruisseau; quelquefois il contemploit les chênes, ces monarques des montagnes; d'autrefois il respiroit l'agréable odeur de la prime-vére, fille aînée du printems; tous ses sens étoient agréablement flattés, tout souci étoit banni de son cœur.

Il continua sa route jusques au moment où le Soleil fut au midi; & la chaleur qui augmentoit

* Traduit de l'Anglois.

toit à chaque instant, affoibliſſant ſes forces, il regarda autour de lui, afin de découvrir un chemin qu'il pût ſuivre ſans être incommodé par l'ardeur du jour. Il aperçut à ſa droite un bocage, dont l'ombre ondoyante ſembloit l'inviter à tourner ſes pas de ce côté là; il y entra; la fraicheur & la verdure lui offrirent des charmes auxquels il ne put pas réſiſter. Cependant il n'oublia pas qu'il avoit entrepris un voyage; mais apercevant un petit ſentier bordé de fleurs, qui paroiſſoit dans la même direction que le grand chemin, il prit la réſolution de le ſuivre, & d'allier ainſi le plaiſir avec la peine, & de ſe procurer les récompenſes de la diligence ſans en trop éprouver les fatigues. Il continua donc de marcher pendant quelque tems, & avec une ardeur qui ne ſe rallentiſſoit point, excepté lors qu'il étoit arrêté par le chant des oiſeaux que la chaleur attiroit dans l'ombre, ou lors qu'il s'amuſoit à cueillir des fleurs qui étoient d'un côté du ſentier, & des fruits que les branches des arbres lui offroient de l'autre. Enfin le petit ſentier commençant à s'écarter de la grande route, & à ſe perdre parmi les arbres & les buiſſons, qui étoient rafraichis par des fontaines & des caſcades, *Obidah* s'arrêta un

un inſtant ; il examina s'il ne riſquoit pas de s'écarter trop de la grande route ; mais ſe rappellant que la chaleur étoit encore très-ardente, il réſolut de continuer par le petit ſentier, penſant qu'il ne feroit pas un long détour, & que bientôt il retrouveroit le grand chemin.

Il redoubla le pas, afin de regagner ce que les détours lui avoient fait perdre ; l'eſpéce d'inquiétude où il étoit le portoit à s'arrêter à chaque nouvel objet qui s'offroit à ſa vuë, & à gouter tous les différens plaiſirs qui ſe préſentoient à lui & qui ſervoient à le diſtraire. Il faiſoit parler les échos ; il montoit ſur les arbres, d'où il pouvoit découvrir de belles perſpectives ; il s'arrêtoit devant les caſcades ; il ſe plaiſoit à former un cours aux ruiſſeaux qui couloient entre les arbres : il battit ainſi un long eſpace de terrain en faiſant mille tours & détours. Les heures s'écouloient dans ces amuſemens ſans qu'il s'en aperçût. Il s'arrêta enfin ; le jour étoit ſur ſon déclin ; il s'éleva tout à coup une tempête. Le danger où il ſe trouvoit lui fit ſentir que l'homme s'éloigne ſouvent du bonheur lorſqu'il ne conſulte que ſon plaiſir actuel ; il ſe repentit d'être entré dans le bocage, & d'avoir quitté la grande route.

L'air

L'air s'obſcurcit de plus en plus, & un coup de tonnerre le tira de ſa méditation.

Il réſolut de faire tout ſon poſſible pour ſortir du lieu où il étoit, & pour retrouver le grand chemin. S'étant proſterné devant l'Auteur de la nature, & ayant imploré ſon ſecours, il avança d'abord avec confiance, tenant ſon épée à la main pour écarter les bêtes du déſert effrayées par l'orage; il entendoit à droit & à gauche les hurlemens plaintifs de la rage & de la terreur; il étoit au milieu de l'horreur des ténébres & de la ſolitude; les vents impétueux mugiſſoient dans les forêts, & les torrents rouloient avec un bruit affreux. Il marchoit d'un pas tremblant dans l'obſcurité; il ſe ſentit enfin accablé de fatigue; & il étoit ſur le point de céder à ſon malheureux deſtin, lors qu'il apperçut une lumiére; il s'avance du côté où elle paroiſſoit, & il découvre la retraite d'un Hermite. Un bon Vieillard le reçut avec empreſſement & lui donna de la nourriture. Le repas étant achevé; » Comment êtes-» vous parvenu juſqu'ici? lui dit l'Hermite: » il y a près de 30 ans que je ſuis dans cette » retraite, & perſonne n'y étoit encore venu. » *Obidah* lui raconta ſans déguiſement tout ce qui lui étoit arrivé.

» Mon

» Mon fils, lui dit l'Hermite, n'oubliez » jamais les dangers que vous avez couru au» jourd'hui par votre imprudence. Souvenez » vous que la vie de l'homme eſt le voyage » d'un jour. Au matin de la jeuneſſe, nous » nous levons pleins de vigueur; nous ſom» mes animés au travail par l'eſpérance, & » nous marchons d'un pas ferme dans le ſen» tier de la ſageſſe. Peu de tems après, » notre zèle ſe rallentit, nous cherchons à » faciliter nos devoirs, & à parvenir à notre » but par des ſentiers agréables. L'horreur » que nous avions d'abord pour le crime s'af» foiblit, & nous nous hazardons à nous » approcher de ce que nous avions réſolu » d'éloigner ſans ceſſe de nous. Le cœur » s'amollit par degrés, & nous ceſſons d'être » ſur nos gardes; nous portons nos regards » ſur les jardins du plaiſir; ce n'eſt pas ſans » ſcrupule que nous en approchons; nous y » entrons, mais en tremblant, & toujours » dans l'eſpérance d'y paſſer ſans perdre de » vuë le ſentier de la vertu, que nous laiſſons » pour un inſtant à notre droite, & dans » lequel nous nous propoſons de rentrer. » Mais une tentation ſuccéde à une autre,

» une

» une facilité prépare la voie à une autre ;
» bientôt nous ne goutons plus le bonheur
» attaché à l'innocence, & nous soulageons
» notre inquiétude par les plaisirs auxquels
» nous nous livrons. Nous perdons insensi-
» blement le souvenir de nos premiéres réso-
» lutions, & nous oublions ce qui convient
» à des êtres raisonnables. Nous nous jettons
» dans le tumulte des affaires, nous donnons
» tête baissée dans les plaisirs des sens, nous
» promenons d'objets en objets notre incon-
» stance, jusques à ce que les ténébres de
» l'âge avancé nous surprennent, & que le
» mal-aise, l'inquiétude & l'angoisse s'empa-
» rent de nous. Alors la réflexion nous rap-
» pelle à nous-mêmes, nous tournons les yeux
» sur notre vie passée ; ce spectacle nous cause
» de l'horreur, du trouble & des *remors* ;
» nous regrettons, & quelquefois *en vain*,
» d'avoir quitté les sentiers de la sagesse.
» Heureux ceux, mon fils, qui aprendront
» de ton exemple à ne jamais désespérer, &
» qui se souviendront, que quoique le jour
» soit fini, & que les forces leur manquent,
» ils doivent faire un dernier effort ; que la
» réforme des mœurs n'est pas impossible,

» que

» que l'on peut revenir de ses égaremens, &
» que celui qui implore le secours du Ciel,
» peut triompher des difficultés qui paroissent
» insurmontables. Allez, mon fils, prendre
» du repos; mettez vous sous la protection
» de celui qui soûtient tout; demain recom-
» mencez votre route, & que l'expérience
» vous rende sage à l'avenir.



ARTICLE HUITIEME.

VÉRITÉS.

JE connois une Ville où l'on demande à cor & à cri la Comédie. Hé! Messieurs, nos jeunes gens du bel air, qui reviennent de leurs voyages, & nos petites maîtresses qui jouent les Marquises, ne vous la donnent-ils pas?

* * *

Fontenelle disoit: » Si je tenois toutes les » vérités dans ma main, je me garderois bien » de l'ouvrir. « Je connois quelques Auteurs qui n'ont pas plûtôt en main quinze ou vingt mensonges, qu'ils *ne peuvent la tenir fermée.*

* * *

Que de gens dont je dirai, s'ils parviennent à 80 ans, qu'ils ont *duré* bien des années!

* * *

Verbeux Ecrivains, ne comprendrez-vous jamais, qu'un mot de moins est une idée de plus!

* * *

Il y a des gens qui n'ont pas l'esprit d'avoir tort dans de certaines occasions : Il y en a d'autres qui ont trop de cet esprit là.

* * *

Ah l'hérétique ! Il pense d'une maniére dégagée sur Evilmerodac ; il a peu de vénération pour Nimrod !

* * *

J'ai connu un homme qui s'imaginoit être le Public. Se faisoit il beaucoup d'honneur ?

* * *

Dans ce Siécle 18me, Siécle de la Philosophie & du bon gout, paroissent encore par milliers des piéces de vers intitulées *Bouquet à Iris.* Encore passe pour les imprimer ; mais les lire !

* * *

» Mon fils, tu auras telle récompense, si » tu as la premiére place au Collége. « Pére tendre, tu empoisonnes ton enfant !

* * *

L'empoulé est la paillasse du sublime.

* * *

Combien de fois j'ai été tenté d'écrire sur

la porte de quelques-uns de mes Concitoyens : *On a moins à souffrir des Grands que de ceux qui les imitent.*

* * *

Nos Socrates commencent à se dégouter de la mort.

* * *

Il y a des gens dont le pardon qu'ils accordent est une insulte. César dédaignoit de punir.

* * *

Heureux le Pyrrhonien, de pouvoir douter encore si on le range parmi les fols !

* * *

Un Auteur Pyrrhonien n'a pas le moindre soupçon que son livre soit détestable.

* * *

Il y a beaucoup plus de cas où les gens d'esprit ressemblent aux sots, qu'il n'y en a où ils ne leur ressemblent pas. Concluez.

* * *

La timidité est l'éteignoir de l'esprit ; encore si elle ôtoit entiérement la parole !

* * *

Quand

Quand j'entens donner le titre d'*honnête homme*, je me rappelle qu'*Antoine* le donnoit à *Lepidus*. Et ce *Lepidus* qu'étoit-il devant *Caton*?

* * *

Vous soutenez que l'intérêt est le seul juge de la probité? Expliquez donc le mot d'*Aristide* sur le conseil de *Thémistocle*.

* * *

Vous dites, que le Luxe ne convient pas à la France; vous dites ensuite, que la débauche des femmes est utile à la France parce qu'elle est une branche du Luxe. Homme d'esprit, vous vous entendez sans doute?

* * *

L'intérêt, l'intérêt! grand principe de tout ce qu'on nomme sottement *Vertu*. O Philosophes, que vous êtes pour la plûpart peu intéressés!

* * *

Vous ne pouvez pas porter du galon & des manchettes brodées, & vous êtes libre? me disoit un jour un Etranger. Que répondre à des Argumens de cette force?

* * *

Dans ce Siécle les citations sont rares, & les plagiats fréquens. Séduit par l'usage, je m'appropriai, l'autre jour, un article de l'Encyclopédie. On m'accusa d'avoir pillé un long chapitre de *Montesquieu*. Je niai ; l'on me convainquit. Quand on prend un larcin sur sa délicatesse, il seroit bon de savoir à qui on le fait.

* * *

On peut addresser aux Ecrivains de ce tems le même reproche qu'aux Architectes ; *Vous ne bâtissez pas pour nos Arriéres-Neveux.*

GENEVE.



ARTI-

ARTICLE DIXIEME.

REFLEXIONS SUR LA COMEDIE.

LA Comédie eſt l'imitation des mœurs miſe en action: imitation des mœurs, en quoi elle différe de la tragédie & du poëme héroïque: imitation en action, en quoi elle différe du poëme didactique moral & du ſimple dialogue.

Elle différe particuliérement de la tragédie dans ſon principe, dans ſes moyens & dans ſa fin. La ſenſibilité humaine eſt le principe d'où part la tragédie: le pathétique en eſt le moyen; l'horreur des grands crimes & l'amour des ſublimes vertus ſont les fins qu'elle ſe propoſe. La malice naturelle aux hommes eſt le principe de la *Comédie*. Nous voyons les défauts de nos ſemblables avec une complaiſance mêlée de mépris, lorſque ces défauts ne ſont ni aſſez affligeans pour exciter la compaſſion, ni aſſez révoltans pour donner de la haine, ni

assez dangereux pour inspirer de l'effroi. Ces images nous font sourire, si elles sont peintes avec finesse : elles nous font rire, si les traits de cette maligne joie, aussi frappans qu'inattendus, sont aiguisés par la surprise. De cette disposition à saisir le ridicule, la comédie tire sa force & ses moyens. Il eût été sans doute plus avantageux de changer en nous cette complaisance vicieuse en une pitié philosophique ; mais on a trouvé plus facile & plus sûr de faire servir la malice humaine à corriger les autres vices de l'humanité, à-peu-*près* comme on employe les pointes du diamant à polir le diamant même. C'est-là l'objet ou la fin de la comédie.

Mal-à-propos l'a-t-on distinguée de la tragédie par la qualité des personnages : le roi de Thebes, & Jupiter lui-même, *sont des personnages* comiques dans l'*Amphytrion* ; & Spartacus, de la même condition que Sosie, seroit un personnage tragique à la tête de ses conjurés. Le degré des passions ne distingue pas mieux la comédie de la tragédie. Le desespoir de l'Avare lorsqu'il a perdu sa cassette, ne le céde en rien au desespoir de Philoctete à qui on enléve les fléches d'Hercule. Des malheurs,

heurs, des périls, des ſentimens extraordinaires caractériſent la tragédie ; des intérêts & des caractères communs conſtituent la comédie. L'une peint les hommes comme ils ont été quelquefois, l'autre, comme ils ont coûtume d'être. La tragédie eſt un tableau d'hiſtoire, la comédie eſt un portrait ; non le portrait d'un ſeul homme, comme la ſatyre, mais d'une eſpéce d'hommes répandus dans la ſociété, dont les traits les plus marqués ſont réunis dans une même figure. Enfin le vice n'appartient à la comédie, qu'autant qu'il eſt ridicule & mépriſable. Dès que le vice eſt odieux, il eſt du reſſort de la tragédie ; c'eſt ainſi que Moliére a fait de l'Impoſteur un perſonnage comique dans *Tartufe*, & Shakeſpear un perſonnage tragique dans *Gloceſtre*. Si Moliére a rendu Tartufe odieux au 5e acte, c'eſt, comme Rouſſeau le remarque, *par la néceſſité de donner le dernier coup de pinceau à ſon perſonnage.*

On demande ſi la comédie eſt un poëme ; queſtion auſſi difficile à réſoudre qu'inutile à propoſer, comme toutes les diſputes de mots. Veut-on approfondir un ſon, qui n'eſt qu'un ſon, comme s'il renfermoit la nature des choſes ?

ſes? La comédie n'eſt point un poëme pour celui qui ne donne ce nom qu'à l'héroïque & au merveilleux; elle en eſt un pour celui qui met l'eſſence de la poéſie dans la peinture : un troiſiéme donne le nom de poëme à la comédie en vers, & le refuſe à la comédie en proſe, ſur ce principe que la meſure n'eſt pas moins eſſentielle à la poéſie qu'à la Muſique. Mais qu'importe qu'on différe ſur le nom, pourvû qu'on ait la même idée de la choſe? L'*Avare* ainſi que le *Télémaque* ſera ou ne ſera point un poëme, il n'en ſera pas moins un ouvrage excellent. On diſputoit à Adiſſon que *le Paradis perdu* fût un poëme héroïque : *hé-bien*, dit-il, *ce ſera un poëme divin.*

Comme preſque toutes les regles du poëme dramatique concourent à rapprocher par la vraiſemblance la fiction de la *réalité*, *l'action* de la comédie nous étant *plus* familiére que celle de la tragédie, & le défaut de vraiſemblance plus facile à remarquer, ſes regles y doivent être plus rigoureuſement obſervées. De-là cette unité, cette continuité de caractère, cette aiſance, cette ſimplicité dans le tiſſu de l'intrigue, ce naturel dans le dialogue, cette vérité dans les ſentimens, cet art de

cacher

cacher l'art même dans l'enchaînement des situations, d'où résulte l'illusion théatrale.

Si l'on considère le nombre de traits qui caractérisent un personnage comique, on peut dire que la comédie est une imitation exagérée. Il est bien difficile en effet, qu'il échappe en un jour à un seul homme autant de traits d'avarice que Moliére en a rassemblés dans Harpagon ; mais cette exagération rentre dans la vraisemblance lorsque les traits sont multipliés par des circonstances ménagées avec art. Quant à la force de chaque trait, la vraisemblance a des bornes. L'Avare de Plaute examinant les mains de son valet lui dit, *voyons la troisieme*, ce qui est choquant : Moliére a traduit, *l'autre*, ce qui est naturel, attendu que la précipitation de l'avare a pû lui faire oublier qu'il a déjà examiné deux mains, & prendre celle-ci pour la seconde. *Les autres*, est une faute du comédien qui s'est glissée dans l'impression.

Il est vrai que la perspective du théatre exige un coloris fort & de grandes touches, mais dans de justes proportions, c'est-à-dire telles que l'œil du spectateur les réduise sans peine à la vérité de la nature. Le *Bourgeois gentilhomme* paye les titres que lui donne un complaisant

plaiſant mercenaire, c'eſt ce qu'on voit tous les jours; mais il avoue qu'il les paye, *voilà pour le monſeigneur*; c'eſt en quoi il renchérit ſur ſes modéles. Moliére tire d'un ſot l'aveu de ce ridicule, pour le mieux faire appercevoir dans ceux qui ont l'eſprit de le diſſimuler. Cette eſpèce d'exagération demande une grande juſteſſe de raiſon & de goût. Le théatre a ſon optique, & le tableau eſt manqué dès que le ſpectateur s'apperçoit qu'on a outré la nature.

Par la même raiſon, il ne ſuffit pas pour rendre l'intrigue & le dialogue vraiſemblables, d'en exclure ces *à parte*, que tout le monde entend excepté l'interlocuteur, & ces mépriſes fondées ſur une reſſemblance ou un déguiſement prétendu, ſuppoſition que tous les yeux démentent, hors ceux du perſonnage qu'on a deſſein de tromper; il faut *encore que tout ce* qui ſe paſſe & ſe dit ſur la ſcene ſoit une peinture ſi naïve de la ſociété, qu'on oublie qu'on eſt au ſpectacle. Un tableau eſt mal peint, ſi au premier coup d'œil on penſe à la toile, & ſi l'on remarque la dégradation des couleurs avant que de voir des contours, des reliefs & des lointains. Le preſtige de l'art, c'eſt

c'est de le faire disparoître au point que non-seulement l'illusion précède la réflexion, mais qu'elle la repousse & l'écarte. Telle devoit être l'illusion des Grecs & des Romains aux comédies de Ménandre & de Térence, non à celles d'Aristophane & de Plaute. Observons cependant, à-propos de Térence, que le possible qui suffit à la vraisemblance d'un caractère ou d'un événement tragique, ne suffit pas à la vérité des mœurs de la comédie. Ce n'est point un pére comme il peut y en avoir, mais un pére comme il y en a; ce n'est point un individu, mais une espece qu'il faut prendre pour modéle; contre cette regle péche le caractère unique du *bourreau de lui-même*.

Ce n'est point une combinaison possible, à la rigueur; c'est une suite naturelle d'événemens familiers qui doit former l'intrigue de la comédie; principe qui condamne l'intrigue de l'*Hecyre*: si toutefois Térence a eu dessein de faire une comédie d'une action toute pathétique, & d'où il écarte jusqu'à la fin avec une précaution marquée le seul personnage qui pouvoit être plaisant.

D'après ces regles que nous allons avoir occa-

occaſion de développer & d'appliquer, on peut juger des progrès de la comédie, ou plûtôt de ſes révolutions.

Sur le chariot de Theſpis la comédie n'étoit qu'un tiſſu d'injures adreſſées aux paſſans par des vendangeurs barbouillés de lie. Cratès, à l'exemple d'Epicharmus & de Phormis, Poëtes Siciliens, l'éleva ſur un théatre plus décent, & dans un ordre plus régulier. Alors la comédie prit pour modéle la tragédie inventée par Eſchyle, ou plûtôt l'une & l'autre ſe formérent ſur les poéſies d'Homère, *l'une* ſur l'Iliade & l'Odyſſée, l'autre ſur le Margitès, poëme ſatyrique du même auteur; & c'eſt-là proprement l'époque de la naiſſance de la comédie Grecque.

On la diviſe en *ancienne*, *moyenne* & *nouvelle*, moins par ſes âges que par les différentes modifications qu'on y *obſerva* ſucceſſivement dans la peinture des mœurs. D'abord on oſa mettre ſur le théatre d'Athénes des ſatyres en action, c'eſt-à-dire des perſonnages connus & nommés, dont on imitoit les ridicules & les vices : telle fut la comédie *ancienne*. Les loix, pour réprimer cette licence, défendirent de nommer. La malignité des poëtes

ni

ni celle des ſpectateurs ne perdit rien à cette défenſe ; la reſſemblance des maſques, des vêtemens, de l'action, déſignérent ſi bien les perſonnages, qu'on les nommoit en les voyant : telle fut la comédie *moyenne*, où le poëte n'ayant plus à craindre le reproche de la perſonalité, n'en étoit que plus hardi dans ſes inſultes ; d'autant plus ſûr d'ailleurs d'être applaudi, qu'en repaiſſant la malice des ſpectateurs par la noirceur de ſes portraits, il ménageoit encore à leur vanité le plaiſir de devenir les modéles. C'eſt dans ces deux genres qu'Ariſtophane triompha tant de fois, à la honte des Athéniens.

La comédie *ſatyrique* préſentoit d'abord une face avantageuſe. Il eſt des vices contre leſquels les loix n'ont point ſévi : l'ingratitude, l'infidélité au ſecret & à ſa parole, l'uſurpation tacite & artificieuſe du mérite d'autrui, l'intérêt perſonnel dans les affaires publiques, échappent à la ſévérité des loix ; la comédie *ſatyrique* y attachoit une peine d'autant plus terrible, qu'il falloit la ſubir en plein théatre. Le coupable y étoit traduit, & le public ſe faiſoit juſtice. C'étoit ſans doute pour entretenir une terreur ſi ſalutaire, que non-ſeulement les poëtes

tes satyriques furent d'abord tolérés, mais gagés par les magistrats comme censeurs de la république. Platon lui-même s'étoit laissé séduire à cet avantage apparent, lorsqu'il admit Aristophane dans son banquet, si toutefois l'Aristophane comique est l'Aristophane du banquet; ce qu'on peut au moins révoquer en doute. Il est vrai que Platon conseilloit à Denis la lecture des comédies de ce poëte, pour connoître les mœurs de la république d'Athénes; mais c'étoit lui indiquer un bon délateur, un espion adroit, qu'il n'en estimoit pas davantage.

Quant aux suffrages des Athéniens, un peuple ennemi de toute domination devoit craindre sur-tout la supériorité du mérite. La plus sanglante satyre étoit donc sûre de plaire à ce peuple jaloux, lorsqu'elle tomboit sur l'objet de sa jalousie. Il est deux *choses que les hommes* vains ne trouvent jamais trop fortes; la flaterie pour eux-mêmes, la médisance contre les autres: ainsi tout concourut d'abord à favoriser la comédie *satyrique*. On ne fut pas long-tems à s'appercevoir que le talent de censurer le vice, pour être utile, devoit être dirigé par la vertu; & que la liberté de la

satyre

satyre accordée à un malhonnête homme, étoit un poignard dans les mains d'un furieux : mais ce furieux consoloit l'envie. Voilà pourquoi dans Athènes, comme ailleurs, les méchans ont trouvé tant d'indulgence, & les bons tant de sévérité. Témoin la comédie des *Nuées*, exemple mémorable de la scélératesse des envieux, & des combats que doit se préparer à soûtenir celui qui ose être plus sage & plus vertueux que son siecle.

La sagesse & la vertu de Socrate étoient parvenues à un si haut point de sublimité, qu'il ne falloit pas moins qu'un opprobre solemnel pour en consoler sa patrie. Aristophane fut chargé de l'infâme emploi de calomnier Socrate en plein théatre ; & ce peuple qui proscrivoit un juste, par la seule raison qu'il se lassoit de l'entendre appeller *juste*, courut en foule à ce spectacle. Socrate y assista debout.

Telle étoit la comédie à Athènes, dans le même tems que Sophocle & Euripide s'y disputoient la gloire de rendre la vertu intéressante, & le crime odieux, par des tableaux touchans ou terribles. Comment se pouvoit-il que les mêmes spectateurs applaudissent à des moeurs si opposées ? Les héros célébrés par

Sophocle & par Euripide étoient morts; le ſage calomnié par Ariſtophane étoit vivant : on loue les grands hommes d'avoir été; on ne leur pardonne pas d'être.

Mais ce qui eſt inconcevable, c'eſt qu'un comique groſſier, rampant, & obſcène, ſans goût, ſans mœurs, ſans vraiſemblance, ait trouvé des enthouſiaſtes dans le ſiecle de Moliére. Il ne faut que lire ce qui nous reſte d'Ariſtophane, pour juger, comme Plutarque, *que c'eſt moins pour les honnêtes gens qu'il a écrit, que pour la vile populace, pour des hommes perdus d'envie, de noirceur, & de débauche.* Qu'on liſe après cela l'éloge qu'en fait Madame Dacier : *Jamais homme n'a eu plus de fineſſe, ni un tour plus ingénieux; le ſtyle d'Ariſtophane eſt auſſi agréable que ſon eſprit; ſi l'on n'a pas lû Ariſtophane, on ne connoît pas encore tous les charmes & toutes les beautés du Grec,* &c.

Les Magiſtrats s'apperçurent, mais trop tard, que dans la comédie appellée *moyenne* les Poëtes n'avoient fait qu'éluder la loi qui défendoit de nommer; ils en portèrent une ſeconde, qui banniſſant du théatre toute imitation perſonnelle, borna la comédie à la peinture générale des mœurs.

C'eſt

C'est alors que la comédie *nouvelle* cessa d'être une satyre, & prit la forme honnête & décente qu'elle a conservée depuis. C'est dans ce genre que fleurit Ménandre, Poëte aussi pur, aussi élégant, aussi naturel, aussi simple, qu'Aristophane l'étoit peu. On ne peut sans regretter sensiblement les ouvrages de ce Poëte, lire l'éloge qu'en a fait Plutarque, d'accord avec toute l'antiquité : *c'est une prairie émaillée de fleurs, où l'on aime à respirer un air pur.... La Muse d'Aristophane ressemble à une femme perdue ; celle de Ménandre à une honnête femme.*

Mais comme il est plus aisé d'imiter le grossier & le bas, que le délicat & le noble, les premiers Poëtes Latins, enhardis par la liberté & la jalousie républicaine, suivirent les traces d'Aristophane. De ce nombre fut Plaute lui-même ; sa Muse est, comme celle d'Aristophane, de l'aveu non-suspect de l'un de leurs Apologistes, *une Bacchante, pour ne rien dire de pis, dont la langue est détrempée de fiel.*

Térence qui suivit Plaute, comme Ménandre Aristophane, imita Ménandre sans l'égaler. César l'appelloit un *demi-Ménandre*, & lui reprochoit de n'avoir pas la *force comique* ; expression que les commentateurs ont interprétée

à leur façon, mais qui doit s'entendre de ces grands traits qui approfondissent les caractères, & qui vont chercher le vice jusques dans les replis de l'ame, pour l'exposer en plein théatre au mépris des spectateurs.

Plaute est plus vif, plus gai, plus fort, plus varié; Térence plus fin, plus vrai, plus pur, plus élégant : l'un a l'avantage que donne l'imagination qui n'est captivée ni par les regles de l'art ni par celles des mœurs, sur le talent assujetti à toutes ces regles; l'autre a le mérite d'avoir concilié l'agrément & la décence, la politesse & la plaisanterie, l'exactitude & la facilité: Plaute toujours varié, n'a pas toujours l'art de plaire; Térence trop semblable à lui-même, a le don de paroître toujours nouveau: on souhaiteroit à Plaute l'ame de Térence, à Térence l'esprit de Plaute.

Les révolutions que la Comédie a *éprouvées* dans ses premiers âges, & *les différences* qu'on y observe encore aujourd'hui, prennent leur source dans le génie des peuples & dans la forme des gouvernemens: l'administration des affaires publiques, & par conséquent la conduite des chefs, étant l'objet principal de l'envie & de la censure dans un Etat démocrati-

que,

que, le peuple d'Athénes, toujours inquiet & mécontent, devoit se plaire à voir exposer sur la scène, non-seulement les vices des particuliers, mais l'intérieur du gouvernement, les prévarications des Magistrats, les fautes des Généraux, & sa propre facilité à se laisser corrompre ou séduire. C'est ainsi qu'il a couronné les satyres politiques d'Aristophane.

Cette licence devoit être réprimée à mesure que le gouvernement devenoit moins populaire; & l'on s'apperçoit de cette modération dans les derniéres comédies du même auteur; mais plus encore dans l'idée qui nous reste de celles de Ménandre, où l'Etat fut toujours respecté, & où les intrigues privées prirent la place des affaires publiques.

Les Romains sous les Consuls, aussi jaloux de leur liberté que les Athéniens, mais plus jaloux de la dignité de leur gouvernement, n'auroient jamais permis que la République fût exposée aux traits insultans de leurs Poëtes. Ainsi les premiers Comiques Latins hazardérent la satyre personnelle, mais jamais la satyre politique.

Dès que l'abondance & le luxe eurent adouci les mœurs de Rome, la Comédie elle-même

changea ſon âpreté en douceur ; & comme les vices des Grecs avoient paſſé chez les Romains, Térence, pour les imiter, ne fit que copier Ménandre.

Le même rapport de convenance a déterminé le caractère de la Comédie ſur tous les Théatres de l'Europe, depuis la renaiſſance des Lettres.

Un peuple qui affectoit autrefois dans ſes mœurs une gravité ſuperbe, & dans ſes ſentimens une enflure romaneſque, a dû ſervir de modéle à des intrigues pleines d'incidens & de caractères hyperboliques. Tel eſt le Théatre Eſpagnol ; c'eſt-là ſeulement que ſeroit vraiſemblable le caractère de cet amant (Villa Mediana) :

Qui brûla ſa maiſon pour embraſſer ſa dame,
L'emportant à-travers la flame.

Mais ni ces exagérations *forcées*, ni une licence d'imagination qui viole toutes les regles, ni un raffinement de plaiſanterie ſouvent puérile, n'ont pû faire refuſer à Lopès de Vega une des premiéres places parmi les Poëtes comiques modernes. Il joint en effet à la plus heureuſe ſagacité dans le choix des caractères, une force d'imagination que le grand Corneille admi-

admiroit lui-même. C'eſt de Lopès de Vega qu'il a emprunté le caractère du *Menteur*, dont il diſoit avec tant de modeſtie, & ſi peu de raiſon, *qu'il donneroit deux de ſes meilleures piéces pour l'avoir imaginé.*

Un peuple qui a mis long-tems ſon honneur dans la fidélité des femmes, & dans une vengeance cruelle de l'affront d'être trahi en amour, a dû fournir des intrigues périlleuſes pour les amans, & capables d'exercer la fourberie des valets : ce peuple d'ailleurs pantomime, a donné lieu à ce jeu muet, qui quelquefois par une expreſſion vive & plaiſante, & ſouvent par des grimaces qui rapprochent l'homme du ſinge, ſoûtient ſeul une intrigue dépourvûe d'art, de ſens, d'eſprit, & de goût. Tel eſt le comique Italien, auſſi chargé d'incidens, mais moins bien intrigué que le comique Eſpagnol. Ce qui caractériſe encore plus le comique Italien, eſt ce mélange de mœurs nationales, que la communication & la jalouſie mutuelle des petits Etats d'Italie a fait imaginer à leurs Poëtes. On voit dans une même intrigue un Bolonois, un Vénitien, un Napolitain, un Bergamaſque, chacun avec le ridicule dominant de ſa patrie. Ce mélange biſarre ne pouvoit manquer de

réussir dans sa nouveauté. Les Italiens en firent une regle essentielle de leur Théatre, & la Comédie s'y vit par-là condamnée à la grossiére uniformité qu'elle avoit eue dans son origine. Aussi dans le recueil immense de leurs piéces, n'en trouve-t-on pas une seule dont un homme de goût soûtienne la lecture. Les Italiens ont eux-mêmes reconnu la supériorité du comique François; & tandis que leurs histrions se soûtiennent dans le centre des beaux arts, Florence les a proscrits dans son Théatre, & a substitué à leurs farces les meilleures comédies de Moliére traduites en Italien. A l'exemple de Florence, Rome & Naples admirent sur leur Théatre les chefs-d'œuvre du nôtre. Venise se défend encore de la révolution; mais elle cédera bien-tôt au torrent de l'exemple & à l'attrait du plaisir. Paris seul *ne verra-t-il plus jouer Moliére?*

Un Etat où chaque citoyen se fait gloire de penser avec indépendance, a dû fournir un grand nombre d'originaux à peindre. L'affectation de ne ressembler à personne fait souvent qu'on ne ressemble pas à soi-même, & qu'on outre son propre caractère, de peur de se plier au caractère d'autrui. Là ce ne sont point des

ridicules

ridicules courans; ce ſont des ſingularités perſonnelles, qui donnent priſe à la plaiſanterie; & le vice dominant de la ſociété eſt de n'être pas ſociable. Telle eſt la ſource du comique Anglois, d'ailleurs plus ſimple, plus naturel, plus philoſophique que les deux autres, & dans lequel la vraiſemblance eſt rigoureuſement obſervée, aux dépens même de la pudeur.

Mais une Nation douce & polie où chacun ſe fait un devoir de conformer ſes ſentimens & ſes idées aux mœurs de la ſociété, où des préjugés ſont des principes, où les uſages ſont des loix, où l'on eſt condamné à vivre ſeul dès qu'on veut vivre pour ſoi-même; cette Nation ne doit préſenter que des caractères adoucis par les égards, & que des vices palliés par les bienſéances. Tel eſt le comique François, dont le théatre Anglois s'eſt enrichi autant que l'oppoſition des mœurs a pû le permettre.

Le comique François ſe diviſe, ſuivant les mœurs qu'il peint, en *comique bas*, *comique bourgeois* & *haut comique*.

Mais une diviſion plus eſſentielle ſe tire de la différence des objets que la Comédie ſe propoſe: ou elle peint le vice qu'elle rend mépriſable,

prisable, comme la tragédie rend le crime odieux; de-là le comique de caractère: ou elle fait les hommes le jouët des événemens; de-là le comique de situation: ou elle présente les vertus communes avec des traits qui les font aimer, & dans des périls ou des malheurs qui les rendent intéressantes; de-là le comique attendrissant.

De ces trois genres, le premier est le plus utile aux mœurs, le plus fort, le plus difficile, & par conséquent le plus rare: le plus utile aux mœurs, en ce qu'il remonte à la source des vices, & les attaque dans leur principe; le plus fort, en ce qu'il présente le miroir aux hommes, & les fait rougir de leur propre image; le plus difficile & le plus rare, en ce qu'il suppose dans son Auteur une étude consommée des mœurs de son siecle, un discernement juste & prompt, & une force d'imagination qui réunisse sous un seul point de vûe les traits que sa pénétration n'a pû saisir qu'en détail. Ce qui manque à la plûpart des peintres de caractère, & ce que Moliére, ce grand modèle en tout genre, possédoit éminemment, c'est ce coup-d'œil philosophique, qui saisit non-seulement les ex-

extrêmes, mais le milieu des choſes: entre l'hypocrite ſcélérat, & le dévot crédule, on voit l'homme de bien qui démaſque la ſcélérateſſe de l'un, & qui plaint la crédulité de l'autre. Moliére met en oppoſition les mœurs corrompues de la ſociété, & la probité farouche du Miſantrope: entre ces deux excès paroît la modération du ſage, qui hait le vice & qui ne hait pas les hommes. Quel fonds de Philoſophie ne faut-il point pour ſaiſir ainſi le point fixe de la vertu! C'eſt à cette préciſion qu'on reconnoît Moliére, bien mieux qu'un peintre de l'antiquité ne reconnut ſon rival au trait de pinceau qu'il avoit tracé ſur une toile.

Si l'on nous demande pourquoi le comique de ſituation nous excite à rire, même ſans le concours du comique de caractère, nous demanderons à notre tour d'où vient qu'on rit de la chûte imprévûe d'un paſſant. C'eſt de ce genre de plaiſanterie que Henſius a eu raiſon de dire: *plebis aucupium eſt & abuſus.* Il n'en eſt pas ainſi du comique attendriſſant; peut-être même eſt-il plus utile aux mœurs que la tragédie, vû qu'il nous intéreſſe de plus près, & qu'ainſi les exemples qu'il nous pro-

propose nous touchent plus sensiblement : c'est du moins l'opinion de Corneille. Mais comme ce genre ne peut être ni soûtenu par la grandeur des objets, ni animé par la force des situations, & qu'il doit être à-la-fois familier & intéressant, il est difficile d'y éviter le double écueil d'être froid ou romanesque ; c'est la simple nature qu'il faut saisir ; & c'est le dernier effort de l'art d'imiter la simple nature. Quant à l'origine du comique attendrissant, il faut n'avoir jamais lû les anciens pour en attribuer l'invention à notre siecle ; on ne conçoit même pas que cette erreur ait pu subsister un instant chez une nation accoûtumée à voir joüer l'Andrienne de Térence, où l'on pleure dès le premier acte. Quelque critique pour condamner ce genre, a osé dire qu'il étoit nouveau ; on l'en a crû sur sa *parole* ; tant la legéreté & l'indifférence d'un certain public, sur les opinions littéraires, donne beau jeu à l'effronterie & à l'ignorance.

Tels sont les trois genres de comiques, parmi lesquels nous ne comptons ni le comique de mots si fort en usage dans la société ; foible ressource des esprits sans talent, sans étude, & sans goût ; ni ce comique obscène, qui

qui n'eſt plus ſouffert ſur notre Théatre que par une ſorte de preſcription, & auquel les honnêtes gens ne peuvent rire ſans rougir; ni cette eſpèce de traveſtiſſement, où le parodiſte ſe traine après l'original pour avilir par une imitation burleſque, l'action la plus noble & la plus touchante : genres mépriſables, dont Ariſtophane eſt l'auteur.

Mais un genre ſupérieur à tous les autres, eſt celui qui réunit le comique de ſituation & le comique de caractère, c'eſt-à-dire dans lequel les perſonnages ſont engagés par les vices du cœur, ou par les travers de l'eſprit, dans les circonſtances humiliantes qui les expoſent à la riſée & au mépris des ſpectateurs. Tel eſt, dans l'Avare de Moliére, la rencontre d'Arpagon avec ſon fils, lorſque ſans ſe connoître ils viennent traiter enſemble, l'un comme uſurier, l'autre comme diſſipateur.

Il eſt des caractères trop peu marqués pour fournir une action ſoûtenue : les habiles peintres les ont groupés avec des caractères dominans; c'eſt l'art de Moliére : ou ils ont fait contraſter pluſieurs de ces petits caractères entre eux; c'eſt la maniére de Dufreny, qui quoique moins heureux dans l'œconomie de l'in-

l'intrigue, est celui de nos auteurs comiques, après Moliére, qui a le mieux saisi la nature; avec cette différence que nous croyons tous avoir apperçu les traits que nous peint Moliére, & que nous nous étonnons de n'avoir pas remarqué ceux que Dufreny nous fait appercevoir.

Mais combien Moliére n'est-il pas au-dessus de tous ceux qui l'ont précédé, ou qui l'ont suivi? Qu'on lise le paralléle qu'en a fait, avec Térence, l'auteur du siecle de Louis XIV. le plus digne de les juger, la Bruyére: *Il n'a*, dit-il, *manqué à Térence que d'être moins froid: quelle pureté! quelle exactitude! quelle politesse! quelle élégance! quels caractères! Il n'a manqué à Moliére que d'éviter le jargon, & d'écrire purement: quel feu! quel naïveté! quelle source de la bonne plaisanterie! quelle imitation des mœurs! & quel fléau du ridicule! mais quel homme on auroit pû faire de ces deux Comiques!*

La difficulté de saisir comme eux les ridicules & les vices, a fait dire qu'il n'étoit plus possible de faire des comédies de caractères. On prétend que les grands traits ont été rendus, & qu'il ne reste plus que des nuances im-

imperceptibles: c'eſt avoir bien peu étudié les mœurs du ſiecle, que de n'y voir aucun nouveau caractère à peindre. L'hypocriſie de la vertu eſt-elle moins facile à démaſquer que l'hypocriſie de la dévotion? le miſantrope par air eſt-il moins ridicule que le miſantrope par principes? le fat modeſte, le petit Seigneur, le faux magnifique, le défiant, l'ami de Cour, & tant d'autres, viennent s'offrir en foule à qui aura le talent & le courage de les traiter. La politeſſe gaſe les vices; mais c'eſt une eſpèce de draperie légére, à-travers laquelle les grands maîtres ſavent bien deſſiner le nud.

Quant à l'utilité de la Comédie morale & décente, comme elle l'eſt aujourd'hui ſur notre Théatre, la révoquer en doute, c'eſt prétendre que les hommes ſoient inſenſibles au mépris & à la honte; c'eſt ſuppoſer, ou qu'ils ne peuvent rougir, ou qu'ils ne peuvent ſe corriger des défauts dont ils rougiſſent; c'eſt rendre les caractères indépendans de l'amour propre qui en eſt l'ame, & nous mettre au-deſſus de l'opinion publique, dont la foibleſſe & l'orgueil ſont les eſclaves, & dont la vertu même a tant de peine à s'affranchir.

Les

Les hommes, dit-on, ne se reconnoissent pas à leur image : c'est ce qu'on peut nier hardiment. On croit tromper les autres, mais on ne se trompe jamais ; & tel prétend à l'estime publique, qui n'oseroit se montrer s'il croyoit être connu comme il se connoît lui-même.

Personne ne se corrige, dit-on encore : malheur à ceux pour qui ce principe est une vérité de sentiment ; mais si en effet le fond du naturel est incorrigible, du moins le dehors ne l'est pas. Les hommes ne se touchent que par la surface ; & tout seroit dans l'ordre, si on pouvoit réduire ceux qui sont nés vicieux, ridicules, ou méchans, à ne l'être qu'au-dedans d'eux-mêmes. C'est le but que se propose la Comédie ; & le Théatre est pour le vice & le ridicule, ce que sont pour le crime les Tribunaux où il est jugé, & les échafauds où il est puni.

On pourroit encore diviser la Comédie rélativement aux Etats, & on verroit naître de cette division, la Comédie dont nous venons de parler dans cet Article, la *Pastorale* & la *Féerie* : mais la pastorale & la féerie ne méritent guére le nom de comédie que par une sorte d'abus.

ARTI-

ARTICLE ONZIEME.

REFLEXIONS SUR LE GOUT.

PLusieurs Auteurs ont pris des routes opposées, pour donner une définition exacte & précise du goût. Selon les uns, c'est une opération de l'*esprit* : selon les autres, elle *vient moins de l'esprit que du jugement*. Ceux-là regardent le goût comme *une espèce d'instinct de la raison*, ceux-ci comme le fruit naturel *du sentiment*. Il y en a, qui l'appellent *une harmonie*, *un accord de l'esprit & de la raison*, & d'autres enfin *une union du sentiment & de l'esprit*. D'ingénieux Ecrivains ont crû pouvoir conclurre de-là, que rien n'est *moins connu* ni n'a été encore *plus mal expliqué* que le goût.

Peut-être réussiroit-on mieux à le définir, si l'on se bornoit à le considérer, plutôt comme tenant à l'ame en général, que comme attaché à une de ses facultés en particulier.

Il n'en est aucune à laquelle il paroisse appartenir, à l'exclusion des autres. Elles contribuent toutes à son existence; mais à son tour il influe aussi sur toutes. Il s'exerce par elles, & l'on diroit qu'il résulte simplement de leurs diverses fonctions réunies. Ainsi l'homme d'esprit n'est pas toûjours homme de goût, non plus que celui qu'on qualifie d'homme raisonnable ou d'homme savant. Mais on ne peut au contraire se dispenser de reconnoître dans l'homme de goût une certaine mesure de connoissances, de raison & d'esprit.

Je serois tenté de croire qu'un excès de rafinement empêche ici qu'on ne se concilie ou qu'on ne se fasse entendre. On manque souvent la vérité, parce qu'on va la chercher trop loin, parce qu'on quitte imprudemment la route simple qui étoit destinée *à nous y conduire*. Les Philosophes *conviennent* que les objets spirituels sont par eux-mêmes inaccessibles à notre imagination; qu'afin qu'elle puisse les saisir, on est obligé de les lui présenter sous des couleurs étrangères; & que faute de termes propres qui désignent clairement ce qu'ils sont, nous avons besoin de recourir à des expressions figurées que les objets maté-

riels

tiels nous fournissent. Sur ce principe, pourquoi dans le sujet que je traite, ne nous contenterions-nous pas d'une métaphore qui au fonds nous en dit assez, & qu'on risque d'obscurcir, en voulant l'expliquer par d'autres métaphores, ainsi que le remarque le P. Bouhours? Le goût en matière d'esprit, ce terme qu'on croiroit si mystérieux, puisqu'il a exercé tant de plumes, tire toute son énergie d'une ingénieuse comparaison. Comme étant pris à la lettre, il exprime celui de nos sens dont nous nous servons pour connoître & pour distinguer certaines qualités des corps; on l'emploie figurément pour exprimer aussi le talent qui nous fait sentir & discerner les beautés ou les défauts d'un ouvrage. Du côté de notre ame, ces deux opérations sont si ressemblantes, qu'on est en droit de les peindre, pour ainsi dire, par les mêmes traits. De part & d'autre, c'est la même vivacité, la même justesse, la même force, la même variété, la même délicatesse; & sous ces différens rapports, ce sont toujours les mêmes gradations, les mêmes nuances à observer. Si l'on ne perdoit jamais le fil de la comparaison, peut-être sortiroit-on du labyrin-

byrinthe où l'on s'est plusieurs fois engagé pour répondre à toutes les questions qui ont été faites sur ce point.

Je conviendrai, si l'on veut, que l'explication que je donne, laisse encore quelque chose à désirer, & qu'elle ne va pas jusqu'à une dernière analyse. Mais le bon esprit consiste à respecter les bornes prescrites à l'humanité. On s'égare quand on ose les franchir. Comme dans la Religion cette témérité fait les mauvais croyans, dans la nature elle fait les mauvais Philosophes. *Dans l'un & dans l'autre genre, à force de subtiliser*, à force de vouloir écarter toutes les ténèbres, on s'y enfonce davantage. Ainsi, disoit un Auteur judicieux, le *mot* dont il s'agit, *exprime* le *fait* & la *réalité* que nous éprouvons. *C'en est assez pour nous.* En combien d'occasions ne sommes-*nous* pas *réduits* à nous servir de termes qui ne nous découvrent point l'essence des objets qu'ils nous désignent? Quoique ceux dont la Physique s'occupe, soient sous nos yeux & dans nos mains, ils ne lui sont pas moins inconnus à cet égard.

Cette notion générale du goût me donne lieu d'ajoûter qu'il en est de faux, & de plusieurs

ſieurs ſortes ; que ceux-ci ſont toûjours paſſagers & arbitraires, mais que le bon ne l'eſt point, parce qu'il eſt unique & toujours le même. Je m'explique.

Il y a des beautés de différens ordres, des beautés qu'on diſtingue par le caractère des facultés de l'ame dont elles dépendent, c'eſt-à-dire, des beautés qui annoncent ou la grandeur du génie, ou la juſteſſe de l'eſprit, ou la fécondité de l'imagination, ou la nobleſſe du ſentiment, ou l'étendue du ſavoir. Comme la nature partage ſes faveurs, ces ſources diverſes du beau ne ſont pas à la fois ni également ouvertes à tout le monde. Rien auſſi de plus ordinaire que d'y puiſer ou ſans règle ou ſans meſure. Tantôt oubliant le genre dans lequel on travaille, on aſſortit mal ſon ſtyle avec ſon-ſujet ; tantôt faute de ſentir que les beautés elles-mêmes peuvent devenir des défauts, quand on les prodigue, on franchit imprudemment les bornes au-delà deſquelles on perd tout le mérite de ſon talent. D'autres fois lorſqu'il s'agit d'ouvrages importans où chacune des qualités que nous avons indiquées, doit, pour ainſi dire, mettre du ſien, on ſuit uniquement l'impreſſion de celle qui

domine en nous, sans penser qu'elle n'est capable de nous conduire à notre but qu'avec le concours des autres. De là il est aisé d'entrevoir cette multitude de goûts imparfaits ou dépravés qui se multiplient & qui varient dans la littérature autant que les préjugés & les caractères.

L'impression que les objets font sur une ame que j'oserai appeller saine, dès que les ressorts qui la remuent n'auront point encore été altérés, cette impression, dis-je, est toûjours agréable, tant qu'elle est régulière; & elle ne sauroit manquer de l'être, quand les différentes beautés d'un ouvrage sont à leur place, quand elles ont chacune, s'il m'est permis de parler ainsi, la dose précise d'agrément qui leur convient, quand on voit entr'elles ce rapport & cette proportion qui en font un tout dont les parties se soûtiennent mutuellement & se prêtent un éclat réciproque. Ce sont les principes qui plus ou moins dévelopés dans les uns que dans les autres, dirigent l'homme de goût, soit qu'il compose, soit qu'il examine. Mais il est évident que ces principes sont puisés dans la nature; qu'ils portent sur l'essence même & sur les attributs des êtres

qu'on

qu'on veut peindre ou qu'on envisage; qu'ils sont tracés sur le modèle de ceux que le Créateur paroît avoir voulu suivre dans l'arrangement de l'Univers; qu'on s'y conforme généralement, & presque sans y penser, dans quelque genre qu'on se propose de plaire; & que toutes les fois qu'on s'en écarte, on donne dans le faux, dans le choquant, ou dans le ridicule. Le bon goût, qui n'agit, qui ne décide que selon ces règles, a donc des fondemens que les caprices de la mode ne sauroient renverser. Il peut bien quelquefois être privé de l'exercice de ses fonctions; mais il rentre tôt ou tard dans ses droits, qui sont imprescriptibles. C'est ainsi, pour en revenir à la comparaison que j'ai d'abord présentée, & qui a de quoi soûtenir le détail que je fais, c'est ainsi que celui de nos sens qui nous a été accordé pour connoître certaines qualités des corps, en juge mal, & nous donne à cet égard de faux avis, quand il est émoussé, quand il est subjugué par des humeurs vicieuses. Mais s'en dégage-t-il une fois, reprend-il enfin son état naturel, recouvrons-nous la santé, ses rapports sont fidèles, il nous avertit au juste

des propriétés véritables des corps sur lesquels nous l'interrogeons.

C'est avoir établi la nécessité du goût, que d'avoir seulement laissé entrevoir en quoi il consiste. Et l'écrivain & le lecteur, & celui qui travaille & celui qui juge, tous en ont également besoin.

Il n'est pas possible qu'un Auteur réussisse dans aucun genre, à moins qu'il ne soit en état de distinguer sûrement le bon d'avec le mauvais, & le beau d'avec le médiocre. S'il ne s'agissoit que d'appercevoir, que de *mesurer* la distance naturelle qui les sépare, il ne seroit peut-être pas si ordinaire de les confondre. Mais il est ici question de discerner, de saisir toutes les nuances, qui sous la direction de l'art les rapprochent plus ou moins. Ce sont ces nuances qui susceptibles d'accroissement ou de diminution *depuis le ton le plus fort jusqu'au ton le plus foible*, multiplient nécessairement à l'infini les divers degrés de mérite qu'on peut mettre dans un ouvrage. De là les fausses ressemblances qui trompent les yeux vulgaires. Il est réservé au goût de nous épargner la méprise. On dira donc vai-

ne-

nement à l'Ecrivain qui en est dépourvû, qu'il marche au milieu des écueils ; qu'il a sans cesse à éviter des extrémités opposées ; qu'il doit être simple sans bassesse, sublime sans enflure, étendu sans profusion, concis sans obscurité, &c. ces leçons lui échapperont dans la pratique, il s'en écartera sans y penser. Il aura, si vous voulez, sous sa main les plus riches couleurs ; mais il en ignorera le mélange adroit & délicat, mais il ne saura point les distribuer. Son pinceau devoit à la fois obéir à l'imágination & au jugement, & il ne le confiera qu'à l'une ou à l'autre de ces deux facultés ; de sorte que ses tableaux seront irréguliers, ou qu'ils manqueront d'ame & de vie.

Le goût n'est pas moins nécessaire à ceux qui lisent. Ils en ont besoin pour rendre une entière justice aux Auteurs. Il est difficile de démêler dans un ouvrage toutes les véritables beautés & tous les véritables défauts qui s'y trouvent. Dans tous les genres un juste milieu, également éloigné de toutes les extrémités, est le point de la perfection ; & ce point précis est communément unique, &, pour ainsi dire, indivisible. Mais un lecteur

sans

ſans goût, ou avec un goût médiocre, n'imagine pas que la perfection ſoit renfermée dans des bornes ſi étroites. Il croit qu'on peut les franchir, ſans la perdre de vûe. Il ſe laiſſe perſuader qu'on la lui préſente, lors même qu'on ne lui en offre qu'une fauſſe reſſemblance. Il prend pour elle des défauts agréables qui l'éblouïſſent, & auxquels il n'a pas la force de refuſer ſon ſuffrage.

Le plaiſir que nous éprouvons à la vûe des objets, eſt relatif à l'impreſſion qu'ils font ſur nous; & celle-ci dépend de notre caractère particulier, qui décide en premier de notre maniére de les enviſager & de les ſentir. Voilà quelle eſt la ſource de ces diverſes préférences qu'obtiennent dans l'eſtime des lecteurs les différens genres de littérature. Il arrive de là qu'à moins qu'un goût ſûr & *éclairé* ne préſide à nos jugemens, *nous* prenons ſans y penſer, nos attraits pour règle, quand nous liſons un ouvrage. Il eſt étonnant combien cette prévention du cœur borne & reſſerre l'eſprit. On ne connoit preſque plus qu'une ſeule beauté dans le ſtyle. On ne s'apperçoit pas que chaque genre doit avoir le ſien. On approuve ou l'on condamne un Auteur, à me-

ſure

ſure qu'il prend ou qu'il manque le ton qui nous plait, & nullement à proportion qu'il réuſſit bien ou mal à donner au ſujet qu'il traite, le ton que la nature demande. C'eſt ainſi qu'à la honte des règles, on a vû ſouvent prodiguer des éloges, ou à l'arrangement méthodique dans l'ode, ou à la ſimplicité des expreſſions dans le poëme, ou à l'exceſſive délicateſſe des ſentimens dans l'églogue. C'eſt ainſi que faute de diſtinguer les différentes fonctions de l'Orateur, qui eſt ſucceſſivement chargé d'inſtruire, de plaire & de toucher, on ſe contente quelquefois qu'il faſſe l'un ou l'autre à contre-tems; qu'il parle ſeulement à l'eſprit, quand il devroit parler au cœur; qu'il ne donne que des mots, quand il faudroit qu'il donnât des preuves; qu'il répande, en un mot, des fleurs, quand il devroit tonner & lancer la foudre.

Quoiqu'on trouve des ouvrages qui réuniſſent toutes les beautés convenables, il eſt bien rare qu'elles y ſoient toutes réunies dans un degré éminent. Il faudroit alors les eſtimer ſéparément tout ce qu'elles valent en elles-mêmes, & les comparer enſuite entr'elles, pour meſurer la ſupériorité que les unes peuvent avoir

ſur

sur les autres. Cette double opération met seule en état d'apprécier au juste le travail d'un Auteur. Mais celui qui manque de goût, n'est pas capable d'une attention si délicate. *Il* décide en général, & sa décision porte simplement l'empreinte de la qualité qu'il estime le plus, & qui se rencontre ou qui manque dans l'ouvrage. Voilà pourquoi la plûpart des productions ont à la fois des admirateurs & des critiques. Chacun n'a égard qu'à la partie qui l'intéresse. Peu s'avisent de les peser toutes pour faire une compensation équit*able.* C'est ce qui faisoit dire à l'Auteur des Caractères, que s'il n'y a pas *assez de bons* Ecri*vains*, le nombre de *ceux qui savent lire & juger*, n'est guère plus grand.

Je ne prétends pas au reste que le goût soit assujetti aux lenteurs de l'examen, *ni* aux divers procédés de la *discussion*, dans les effets que je lui attribue. Il exerce trop rapidement ses fonctions; il agit d'une manière trop prompte & trop vive, pour nous laisser d'abord appercevoir en détail tout ce qui le frappe, tout ce qui le détermine. Mais une preuve qu'il suit au fond cette marche, & qu'il observe ces règles, c'est qu'il nous y ra-

mè-

mène, lorſqu'après nous avoir donné ſes avis; nous exigeons qu'il nous les juſtifie. En cela parfaitement ſemblable à celui de nos ſens dont il emprunte le nom, & que je ne dois pas négliger de rappeller ici, pour faire ſentir de plus en plus la juſteſſe & la fécondité de la comparaiſon que j'ai faite.

Ces qualités du goût doivent nous rendre infiniment précieux tout ce qui peut contribuer à le former en nous. Comme la nature l'ébauche, l'art le perfectionne.

Voir & ſentir, c'eſt la double fonction du goût, & c'eſt à la nature que nous ſommes redevables de l'un & de l'autre. C'eſt d'elle que nous tenons les yeux de l'eſprit, comme les yeux du corps, une ame ſenſible comme un corps ſenſible.

Il faut cependant avouer que parce qu'elle varie ſes préſens, ni le coup d'œil ni le ſentiment ne ſont les mêmes dans tous les hommes. Elle deſtine à chacun d'eux un degré différent de pénétration ou d'étendue, de vivacité ou de délicateſſe.

Mais quel que ſoit notre partage, l'art vient fort heureuſement à notre ſecours. S'il n'a pas de quoi ſuppléer aux diſpoſitions naturelles,

les, il nous aide au moins à mettre à profit, à faire valoir celles que nous avons reçûes. Il fixe notre vûe, d'abord incertaine; il réveille en nous le ſentiment, & l'exerce ſur les bons modéles qu'il nous préſente; il nous apprend à diſtinguer tous leurs traits; il nous en fait remarquer la fineſſe & les rapports; il nous accoûtume à l'impreſſion douce & agréable de la beauté qui en réſulte. A meſure cependant que nous nous y livrons, notre génie s'étend, notre ſenſibilité s'accroît; car telle eſt la nature de notre ame, que nos facultés ſe développent, qu'elles deviennent & plus actives & plus régulières dans leurs opérations, par l'uſage légitime que nous en faiſons: de ſorte que le goût acquis n'eſt en nous qu'une ancienne & forte habitude que nous avons contractée de ſaiſir *le bon & de rejetter le mauvais*, jusqu'*au point de diſcerner* toutes les lignes qu'on compte dans l'*immenſe* intervalle qui les ſépare. J'oſerai comparer notre ame dans cet état à un inſtrument qu'une main habile a monté, & qui rend tous les tons vrais & naturels avec autant de préciſion que de juſteſſe.

Cet effet de l'art, ou, ſi l'on veut, *de*

l'éducation, est dans l'ordre de la nature. Notre esprit est par lui-même susceptible de toutes les formes, mais il prend insensiblement, & par préférence, celles qui s'offrent à lui & qui le frappent davantage. Quand le commerce journalier avec les morts ou avec les vivans introduit en nous leur façon de penser & de sentir, pour peu qu'elle soit assortie à notre caractère personnel, elle y est admise avec plaisir ; & à force d'y séjourner, elle nous devient propre & naturelle, elle se confond avec nous-mêmes, elle donne, pour ainsi dire, *sa couleur* particulière à tous nos sentimens & à toutes nos pensées, à notre style & à notre langage. Nous devenons enfin, & sans y penser, ce que nous lisons.

Les goûts nationaux se forment ainsi, & du différent caractère des peuples, & de l'éducation différente qu'ils reçoivent. Il résulte de l'un & de l'autre, parmi les Ecrivains de chaque pays, une sorte de ton général que tous s'accoûtument à recevoir & à rendre, comme autant de fidèles échos.

On peut expliquer de même la différence de goût qu'on remarque dans les deux sexes. Les diverses avances que la nature leur fait,

&

& la manière diverse dont on les élève, concourent communément à donner aux hommes une vûe plus ferme, & aux femmes un sentiment plus délicat. Ainsi la raison deploie-t-elle toute sa force dans les écrits des uns, tandis qu'elle étale toutes ses graces dans les écrits des autres. Peut-être que le goût de ceux-là tient principalement à l'esprit, & que le goût de celles-ci tient principalement au cœur.

La même observation suffit pour rendre raison du genre de goût qui caractérise chaque homme de lettres en particulier. Outre les dispositions naturelles, qui varient dans les uns & dans les autres, on peut distinguer la route singulière où chacun d'eux est entré pour devenir précisément ce qu'il est. Il ne faut pas être surpris si la diversité des goûts annonce la diversité des écoles & des maîtres. Nos corps se ressentent de la qualité des alimens dont ils se nourrissent; & les lectures qu'on fait, sont la nourriture journalière de l'ame. De là l'importance d'avoir & de suivre des principes sains de littérature dans le cours de nos études. De-là les vœux des sages pour qu'on se hâte d'exposer aux premiers

regards

regards de la jeunesse tout ce qui porte la livrée de la raison & de la vertu. L'histoire nous aprend que parmi les Romains, plusieurs grands hommes dûrent ainsi à celles dont ils avoient reçû le jour, la politesse de leurs moeurs & de leur langage.

Ne seroit-ce pas ici le lieu de justifier, en passant, une réflexion de M. de la Rochefoucault, où l'on a prétendu trouver une délicatesse inintelligible? *Quand notre mérite baisse*, dit cet Auteur, *notre goût baisse aussi*. Rien de plus clair, ce me semble, rien de plus sensible que cette vérité. Le bon goût n'existe en nous que par des qualités qui nous rendent estimables. Il faut donc que son affoiblissement suppose le leur, & dès ce moment nous perdons sans doute quelque chose de notre prix. En un vrai sens, nous valons moins quand nous devenons moins capables de connoître & de sentir ce que valent eux-mêmes les objets qui s'offrent à nous. C'est alors une preuve que notre esprit & notre cœur commencent à ne plus suffire à leurs fonctions naturelles.

Jugeons par là du degré d'avilissement où tombe un siècle qui dégénère à cet égard.

Dès que le goût est corrompu, la source des bons ouvrages est tarie. Il faut s'attendre à ne plus voir que des objets bizarres, que des beautés manquées, que des productions informes. Toutes les idées du vrai, du grand, du sublime, tous les principes qui ramènent à l'ordre, au naturel, aux bienséances, s'oublient, s'effacent dans tous les esprits, & presque sans retour. L'ignorance & une sorte de barbarie succèdent bientôt aux plus beaux jours de la littérature & des arts.

Mais quel est le chemin qui conduit à un terme si déplorable? Il nous seroit utile *de le* connoître, pour nous en éloigner.

Il paroît d'abord singulier que les progrès du goût soient si lents, & que la chûte en soit si rapide; qu'il soit si difficile de le saisir, & qu'il échappe si facilement. On diroit que dans tous les genres les *graces sont légères &* fugitives. Mais c'est que la perfection, comme la vertu, habite sur le sommet d'un rocher escarpé: il n'y a qu'une seule route pour y parvenir, & il y en a mille pour s'en détourner.

J'ai dit que le bon goût se forme par le concours de la nature & de l'art. Peut-*on* dire

dire de même que l'art & la nature concourent ordinairement à sa chûte.

Il semble que pour avoir droit de rendre la nature complice de la décadence du goût, il faudroit avoir établi qu'elle est moins fertile en bons esprits dans un temps que dans un autre, & qu'elle n'est pas autorisée à rejetter uniquement sur notre négligence à faire valoir ses dons, cette rareté, cette disette d'excellens ouvrages dont on a souvent lieu de se plaindre. Mais c'est une question de fait d'autant plus difficile à résoudre, qu'il l'est infiniment de découvrir, de reconnoître dans chaque siècle les dispositions précises que les hommes avoient apportées en naissant. Il n'en reste presque point de vestige, parce qu'elles furent en eux sans culture, ou qu'on ne leur en donna qu'une aussi vicieuse qu'imparfaite. Le moyen de justifier la nature, & de la décharger des reproches qu'on aime à lui faire? En vain d'ingénieux Auteurs ont remarqué qu'on ne voit en elle aucune marque d'affoiblissement ou d'avarice par rapport aux richesses qu'elle renferme pour nous dans son sein, ou que selon ses intentions nous avons coûtume de lui confier; en vain l'expérience nous ap-

prend qu'elle eſt conſtamment ſtérile ou féconde, à proportion que nous ſommes pareſſeux ou habiles à la féconder ; on veut qu'il en ſoit autrement de l'eſprit & des talens, quoique par un méchaniſme, ſinon le même, du moins aſſez reſſemblant, elle diſpoſe des organes dont ils dépendent, à peu près comme elle fait des plantes & des fleurs. Or elle ne laiſſe oiſive aucune des formes que le Créateur a dépoſées entre ſes mains. Elle les met continuellement en œuvre, elle les repréſente ſucceſſivement & preſque ſans intervalle, à moins que quelque obſtacle ne *ſuſpende*, n'arrête l'effet de ſon opération. Pourquoi voudroit-on qu'elle fît ſi peu d'uſage de la plus noble de toutes, de celle qui lui fait le plus d'honneur ?

Peut-être m'oppoſera-t-on ces ſiècles d'ignorance qui ont ſi ſouvent *dégradé les faſtes* de l'hiſtoire. Lorſqu'une *nuit* profonde avoit tout obſcurci, tout confondu dans l'empire des lettres, où étoient, me demandera-t-on, ces génies ſublimes deſtinés par la nature à faire briller les ſciences & les arts ? Je crois pouvoir repliquer qu'elle n'étoit pas reſponſable de l'éclipſe qu'on eſſaie de mettre ſur ſon

comp-

compte. * On a obſervé en effet que ces jours d'obſcurciſſement & de ténèbres qu'on nous objecte, ſont préciſément l'époque des plus belles & des plus utiles découvertes. Nous devons à ces âges qu'on a ſi fort décriés une infinité d'inventions admirables dont les auteurs auroient été placés au rang des Dieux, durant le règne du paganiſme. † La nature n'avoit donc pas refuſé aux hommes de ces temps-là l'étincelle du génie; & leurs ſuccès étonnans dans les différentes routes où ils entrèrent, nous donnent droit de préſumer qu'ils auroient pû réuſſir également dans la littérature, ou s'ils ſe fuſſent appliqués à ce genre, ou s'ils y avoient été préparés par de ſolides inſtructions.

* *J'attribue ces défauts* (des écrits du VI. ſiècle) *à la mauvaiſe érudition, à la mauvaiſe éducation, plûtôt qu'au naturel; autrement il faudroit que pendant pluſieurs ſiècles il ne fût preſque pas né d'homme qui eût un ſens & un jugement exact. Mais les meilleurs eſprits ſuivent aiſément les préjugés de l'enfance, & les opinions vulgaires, quand ils ne ſont pas exercés à raiſonner & ne ſe propoſent pas de bons modelles.* Fleury, III. Diſc. ſur l'Hiſt. Eccl.

† Telles ſont l'Imprimerie, la Bouſſole, l'Horlogerie, le papier, la peinture à l'huile, l'art de noter la Muſique, la Terre vernie, l'Eau-de-vie, les Orgues, les glaces, &c.

Gardons-nous cependant de rien outrer. J'ai exigé dans un Auteur, pour ſuppoſer en lui la perfection du goût, l'aſſortiment de toutes les grandes qualités de l'eſprit & du cœur, la réunion des talens, qui pris même ſéparément, ne ſont point communs. Or je conviens que la nature n'ébauche pas chaque jour un ſi grand ouvrage. Elle n'a pas accoûtumé de prodiguer ſes chefs-d'œuvres. Elle en uſe à peu près comme dans la formation des viſages. Quoique rarement elle en produiſe qui ſoient totalement dépourvûs de graces, elle reproduit encore plus rarement ceux qui ſont les beautés accomplies.

Je me borne donc à prétendre qu'en général ſi le goût ſe gâte & ſe corrompt, s'il diſparoît entiérement parmi les hommes, c'eſt notre faute plûtôt que celle de la nature: Vérité que dans l'eſpoir d'*en profiter*, *il con*viendroit d'accueillir avec joie, au lieu de la contredire. On a dit avec raiſon que la nature eſt une mère commune qui ne déshérite perſonne. Elle donne toûjours quelque ſorte de talent, & par conſéquent quelque genre, quelque portion de bon goût à chacun de ſes enfans. S'il y en a donc quelquefois ſi peu par-

parmi eux, c'eſt qu'ils pervertiſſent eux-mêmes ſes dons, ou qu'ils négligent de travailler ſur les défauts qu'elle ne ſemble avoir laiſſés en eux que pour leur céder la gloire de les corriger. Or ce double égarement n'a, ſelon moi, d'autre ſource que les faux préjugés, que les fauſſes règles que nous ſuivons dans nos études, ou qu'on nous préſente dans l'éducation qu'on nous donne; & c'eſt ce que j'appelle le vice de l'art que j'accuſe de corrompre & de gâter trop communément la nature.

Tout le monde convient que les ouvrages qui appartiennent à la ſaine antiquité nous offrent à la fois des préceptes & des exemples dans tous les genres. C'eſt par là que les Auteurs qui nous les ont laiſſés, ſont devenus nos maîtres & nos modéles. Soit que le Ciel eût verſé ſur eux ſes plus riches influences, ſoit qu'ils euſſent habilement profité des obſervations de ceux qui les avoient précédés, ils ſçurent réunir dans leurs chefs-d'œuvres toutes les beautés de la nature & de l'art. Auſſi ne peut-on nier qu'après des ſiécles d'ignorance ils n'ayent eux ſeuls conſtamment rendu aux hommes les idées du vrai & du beau.

A mesure qu'on s'est fait une loi de revenir à leurs écrits, on est rentré, chez tous les peuples, dans les sentiers du bon goût. On peut donc croire qu'on n'en sort qu'en cessant de prendre les Anciens pour guides, qu'en négligeant de marcher sur leurs traces. Or c'est la faute où l'on tombe bientôt dans ces siécles fortunés, qui deviennent, comme subitement, fertiles en excellens Ecrivains. On les substitue insensiblement à ceux qui les ont formés. Notre propre opulence nous persuade que nous pouvons nous passer des trésors de l'antiquité; nous osons les mépriser, nous y renonçons. Cependant une sorte d'émulation, ou d'aveugle confiance, s'empare des uns & des autres; tout le monde veut être Auteur, chacun s'essaye dans un genre, & trop souvent dans plusieurs. *Tout-à-coup* le public est surchargé de *productions* nouvelles; on ne peut suffire à les parcourir. *Elles* donnent l'exemple, comme elles fortifient dans l'habitude, de s'en tenir aux modernes; de sorte qu'au lieu de remonter jusqu'aux sources, on se contente desormais de puiser dans des ruisseaux qui n'en ont ni la pureté ni l'abon-

dance.

dance. Alors, ſelon la remarque & la comparaiſon de l'Orateur Romain, un coloris vif & brillant commence à obtenir la préférence ſur le goût du deſſein & de l'expreſſion : on ſe laiſſe éblouïr par des ſaillies; on accorde ſon admiration à un faux éclat qui ne l'arrache que par ſurpriſe ; l'eſprit en un mot prend la place du génie.

Qu'on ne s'imagine point qu'il faille des ſiécles pour amener une révolution ſi fatale à la gloire des lettres. Un ſeul homme qui les aura vû monter au plus haut point de la perfection, peut bien être le témoin de leur décadence ; & il eſt facile d'en donner la raiſon. Une génération ne tranſmet point à l'autre le bon goût, comme on tranſmet un héritage. C'eſt un bien que chacune en particulier eſt obligée d'acquérir, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, à ſes fraix & dépens. Un Auteur judicieux l'a obſervé : nous naiſſons tous également ignorans, & il n'eſt pas poſſible qu'on remédie à ce genre de mal une fois pour toutes. Nous ſommes donc aſſujettis à le combattre journellement en nous, & il eſt ſans doute de la prudence que nous l'y combattions par les mêmes moyens que les autres ont employés

avec

avec ſuccès. Il faut que chacun de nous s'approprie par l'étude & par l'imitation les travaux de ceux qui nous ont précédés, ſi nous nous propoſons de les égaler, & encore plus de les ſurpaſſer. On ne ſurajoutera point à leurs vues ſans les connoître. On ne ſauroit eſpérer d'aller plus loin qu'eux, ſi l'on ne part du point précis où ils ſe ſont arrêtés. Quel motif pour nous engager à fournir d'abord avec eux la même carriére !

Je ſais que pour expliquer la chûte du goût, pluſieurs ont allégué des cauſes différentes, & entr'autres l'inſtabilité des choſes humaines, qui après être montées à un certain degré d'élévation, ſont ſujettes à décheoir d'elles-mêmes, & à tomber, pour ainſi dire, de leur propre poids. Mais outre qu'il ſeroit facile de montrer que la plûpart de ces cauſes ne ſont pas également applicables à *tous les temps* ou à tous les lieux, l'influence des unes & des autres ne parvient juſqu'à nous & ne nous fait ſentir toute leur malignité, que par l'entremiſe de celle qui me frappe, & à laquelle je crois qu'il en faut revenir en derniére analyſe. Notre eſprit ne perd jamais plus ſenſiblement ſa vigueur & ſa fécondité, que lorſque nous ne

l'avons

l'avons point nourri du ſuc des Anciens. Laiſſé à lui-même, il devient ſtérile, & ne ſait plus que rouler dans un cercle étroit de choſes & d'idées. L'imitation étend le génie, bien loin de le rétrécir. Elle fait paſſer en nous le feu des Auteurs que nous voulons égaler. Qu'on ne croie donc point qu'elle ſoit capable d'éteindre le nôtre. Elle nous apprend ſeulement à le régler, elle nous enſeigne à nous attacher au vrai & au naturel dans chaque genre. Elle eſt par là bien éloignée de nous défendre d'en créer de nouveaux; elle ſe borne à nous inſtruire des ſages proportions que nous devons obſerver dans tous. C'eſt ainſi que la ſtatue du célèbre Polyclète ſervoit autrefois de modéle à tous les Sculpteurs qui vouloient exceller dans leur art.

L'envie, mal dirigée, mal entendue, d'enchérir ſur les grands maîtres, eſt le défaut qui dans les ſiecles où ils ſont communs, prépare la chûte du goût en matière d'éloquence & de poëſie. On a ici atteint la perfection, dès qu'on a réuſſi à peindre la nature. Un tableau qui lui reſſemble, n'a donc beſoin que d'être fidélement copié. On charge ridiculement ſes portraits, on donne dans le faux,

quand

quand on va au-delà. Or c'eſt le premier pas qu'on eſt tenté de faire, c'eſt celui qu'on fait infailliblement, toutes les fois que des Orateurs ou des Poëtes conſommés dans leur art en ont préſenté les véritables règles à leurs contemporains. Au lieu de les étudier, au lieu d'en prendre l'eſprit, pour ſe conduire sûrement dans les diverſes routes qu'on ſe fraie, on veut faire mieux. Ainſi péche-t-on d'abord par excès, & l'on vient enfin à ſubſtituer aux beautés ſimples, aux ſeules qui ayent droit de toucher & de plaire, un *art* trop recherché, une affectation ſouvent puérile, une ſorte de fard qui en impoſe au vulgaire, mais dont la lecture des Anciens nous apprend à nous défier. Il faut bien que ce ſoit par là que commence à s'ébranler l'empire du goût, puiſqu'ainſi que d'autres l'ont obſervé, un pareil écart *précéda toûjours ſa* ruine chez tous les peuples.

Pour fortifier cette réflexion, je pourrois citer en preuve juſqu'aux études eccléſiaſtiques. Elles ont eu le ſort des études profanes, à meſure que les diſciples & les maîtres ont perdu ou repris le goût de l'antiquité. Je cède un moment à la tentation de placer

 ici

ici une obſervation que l'on regardera peut-être comme étrangère, mais que l'on doit pardonner à l'état que je profeſſe. Chez les Grecs & chez les Romains, chez les Italiens & chez les François, on trouve un ſiècle unique, digne de ſervir de modèle à tous les autres par le nombre des grands hommes qu'il a réunis dans tous les genres. Ne peut-on pas aſſigner de même dans l'hiſtoire des Chrétiens un ſiècle unique, ſouverainement digne d'attention par cette foule d'Écrivains habiles & reſpectables qu'il raſſemble, & dont les ouvrages réunis forment comme un corps de lumière deſtiné à éclairer les âges ſuivans? Il eſt facile de ſentir que je parle du ſiècle des Pères. C'eſt dans leurs écrits qu'il faut chercher & puiſer le véritable goût de la Religion & de la ſcience eccléſiaſtique. C'eſt chez eux qu'on apprend à connoître & à expliquer le ſens des Ecritures, la vérité des dogmes, l'eſprit de la diſcipline, la beauté de la morale de l'Egliſe. Quand on les eut perdus de vûe, les études devinrent mauvaiſes, ou du moins très-imparfaites dans le Clergé, négligées, abandonnées du reſte des hommes. Depuis la renaiſſance des lettres, des idées

plus

plus ſaines nous ont ramenés dans tous les genres à la lecture des Anciens. On a eu la noble ambition d'apprendre leur langue; on a fait d'excellentes éditions de leurs ouvrages; & à cet égard les Pères ont été traités comme les autres. En eux nous avons, à notre tour, des maîtres & des modéles que l'on ne doit point ſe laſſer de conſulter, ſi l'on veut partager la gloire de leurs ſuccès. Nous avons même, pour en uſer ainſi, une raiſon particulière, priſe de la différence qu'il faut reconnoitre entre les ſciences humaines & *celle* de la Religion. Ce n'eſt qu'à la longue & par des progrès ſucceſſifs, que les beaux arts, comme autant d'inventions de l'homme, ſe ſont enfin perfectionnés. Au lieu que *la Religion étant l'ouvrage de Dieu, elle a d'abord reçû ſa perfection entière. Les Apôtres & leurs diſciples ont ſû conſéquemment toute la doctrine du ſalut & la meilleure manière de l'enſeigner.* C'eſt donc ſur leurs traces, ſoigneuſement recueillies par les Pères, qu'il importe de marcher dans l'étude de la Religion; & c'eſt cette vénérable antiquité que l'on doit avoir, pour ainſi dire, continuellement ſous les yeux, de peur de s'égarer dans des routes qu'elle a plû-

tôt

tôt méprisées qu'elles ne lui ont été inconnues. D'où il résulte, que dans le sacré, comme dans le profane, il faut suivre la même maxime générale pour former ou pour redresser son goût. De part & d'autre il faut avoir la même attention à se défendre, à se garantir de l'écueil de toute nouveauté qui ne se rapporte pas à la façon de penser & de sentir qu'on admira autrefois dans les Anciens.

Quoi qu'il en soit de ces différentes observations, rien n'est plus nécessaire & plus estimable que le goût. Il est la source des plaisirs délicats de l'esprit & du cœur. Son empire est si vaste, qu'il s'étend à tout, qu'il embrasse tout. Il est l'arbitre souverain des divers agrémens de la société. Lui seul décide, en maitre absolu, de ce qui a droit de flatter & de plaire dans les conversations, dans les manières & dans les personnes. Il a des loix pour tout, & elles ont toutes une sorte de ressemblance avec celles qu'il nous prescrit pour la composition des ouvrages.

* *
*
* *

ARTI-

ARTICLE DOUZIEME.

LE PALAIS DES HEURES OU LE JOUR.

Poëme.

JE chante le Palais des Heures,
Où trente portes de vermeil
Conduisent aux douze demeures
Qu'éclaire le Char du Soleil.
Toujours nouveau, toujours semblable,
Mobile, incertain & constant,
Le Temps, d'une aîle *infatigable*,
Parcourt ce Palais *éclatant* :
Arrête, Vieillard indocile;
L'Amour, en faveur des Amans,
Annonce un Jour pur & tranquille,
Dont il veut remplir les momens.
Pour embellir cette Journée
Les Saisons offrent leurs couleurs ;

Flore,

Flore, de Jasmins couronnée,
Prépare une moisson de Fleurs.
Beau Jour! Naissez: & vous, *Délie*,
Jeune Elève d'Anacréon,
Lisez des Vers que la Folie
Fit pour amuser la Raison.

LE MATIN.

Chant premier.

DEs Nuits l'inégale Courrière
S'éloigne & pâlit à nos yeux;
Chaque Astre, au bout de sa carrière,
Semble se perdre dans les Cieux;
Des bords habités par le More
Déja les heures de retour,
Ouvrent lentement à l'Aurore
Les portes du Palais du Jour.
Quelle fraîcheur! l'air qu'on respire
Est le souffle délicieux
De la Volupté qui soupire
Au sein du plus jeune des Dieux.
Déja la Colombe amoureuse
Vole du Chêne sur l'Ormeau;
L'Amour cent fois la rend heureuse,
Sans quitter le même rameau.

Triton, ſur la Mer applanie,
Promène ſa Conque d'azur;
Et la Nature rajeunie
Exhale l'Ambre le plus pur.
Au bruit des Faunes qui ſe jouent
Sur le bord tranquille des Eaux,
Les chaſtes Nayades dénouent
Leurs cheveux treſſés de roſeaux;
Dieux! Qu'une pudeur ingénue
Donne de luſtre à la beauté!
L'embarras de paroître nue
Fait l'attrait de la nudité.

Le Flambeau du Jour ſe rallume,
Le bruit renait dans les Hameaux;
Et l'on entend gémir l'enclume,
Sous les coups fréquens des marteaux;
Le régne du travail commence.
Montez ſur le trône des airs,
Eclairez leur empire *immenſe*,
Soleil! Annoncez l'abondance
Et les plaiſirs à l'Univers.
Vengez Ariane éplorée,
Vainqueur de l'Inde & des Titans;
De ſa douleur immodérée
Calmez les tranſports éclatans.
Théſée a laiſſé ſans défenſe

Un

Un cœur qu'il blessa de ses traits :
Dieu du vin, punissez l'offense,
Et consolez, par vos bienfaits,
L'Amour trahi par l'Inconstance.
Que le dépit, d'intelligence,
S'unisse aux plus tendres desirs ;
Que le flambeau de la vengeance
Soit allumé par les plaisirs.
Dieux ! Le succès suit l'espérance :
Aux yeux de son nouveau vainqueur,
La jeune Ariane confuse,
Eprouve une douce langueur ;
Ingrat Thésée ! Elle t'accuse
Du feu qui s'allume en son cœur.
Déja ses yeux, mouillés de larmes,
Demandent vengeance à Bacchus :
Des yeux en pleurs ont trop de charmes,
Pour craindre l'affront d'un refus.
Bacchus enyvré de tendresse
S'appuye avec emportement
Sur le trait charmant qui le blesse ;
L'Amante avec moins de foiblesse
Résiste encore à son Amant ;
Cette rigueur involontaire
La consume d'un nouveau feu,
L'effort qu'elle fait pour se taire

Augmente le prix de l'aveu.
Elle veut arracher encore
Le trait dont son cœur est atteint,
Un baiser du Dieu qu'elle adore
Rougit l'albâtre de son teint.
C'est vainement qu'elle en murmure,
Son rouge a trahi ses desirs,
Rouge charmant que la Nature
Paîtrit par la main des plaisirs;
Quel triste éléve de la Gréce
Pourroit, en voyant ta beauté,
Préférer les lys de Lucréce,
Et la pâleur de la sagesse,
Aux roses de la volupté!
C'en est fait: les gazons renaissent,
Les fleurs s'élévent à l'entour,
Rivaux & fréres de l'Amour
Les Zéphirs en l'air se caressent,
Et les nuages qui s'abbaissent,
S'opposent aux rayons du Jour.

LE MIDI.

Chant second.

LE grand Astre dont la lumiére
Enflamme la voûte des Cieux,

Semble au milieu de ſa carriére
Suſpendre ſon cours glorieux;
Fier d'être le flambeau du Monde,
Il contemple du haut des airs
L'Olimpe, la Terre & les Mers,
Remplis de ſa clarté féconde;
Et juſques au fond des Enfers
Il fait rentrer la nuit profonde
Qui lui diſputoit l'Univers.
Toute la Nature en ſilence
Attend que le Dieu de Délos
De ſon char lumineux s'élance
Dans l'humide ſéjour des Flots;
Tandis que les Géans terribles
Qu'un bras immortel enchaîna,
Embraſent de leurs feux horribles
Les monts de Véſuve & d'Ethna.
Laſſés de leurs travaux énormes
Les Cyclopes à demi-nus
Repoſent leurs têtes difformes
Sur leurs travaux interrompus.
Le Dieu de l'Inde & de la Tonne
Couronné de feuillages verds
Plonge dans le ſein des hyvers
Le nectar brillant de l'Automne.
Déja le Champagne glacé
Dans le verre écume & bouillonne;

Déja Siléne terrassé
Au Dieu des songes s'abandonne ;
Bacchus s'enyvre, Amour l'ordonne,
Et dans le vin qu'ils ont versé,
Bacchus voit tomber sa couronne,
Amour, son flambeau renversé.
Au fond d'une grotte profonde
Aréthuse fuit les chaleurs ;
Le doux sommeil au bruit de l'onde
Vole sur un tapis de fleurs ;
La Nymphe combat & succombe,
Déja ses yeux moins animés
Languissent à demi fermés ;
Elle s'endort, son urne tombe,
Plus de voile pour ses appâs,
Tout est confondu par Morphée ;
Volez Amour, venez, Alphée,
Et vous, sommeil, ne fuyez pas.
Alphée approche, Alphée admire :
Quoi ! dit-il, serois-je vainqueur ?
Elle dort, elle qui déchire
Un cœur soumis, un foible cœur
Qu'elle méprise, & qu'elle attire.
Elle dort : ô Dieux ! pardonnez
Au transport naissant qui m'anime,
Cruels ! si vous le condamnez,

Si

Si j'en dois être la victime,
Ne punissez qu'après le crime,
Servez mon audace, & tonnez.
Il dit: l'Amour est son excuse.
Déja tous ses flots enflammés
Ont couvert l'urne d'Aréthuse
Des feux dont ils sont animés;
L'onde de la Nymphe rebelle
Résiste à leurs efforts heureux;
En résistant elle se mêle
Et se précipite avec eux.
Enfin de cette urne charmante,
En un instant, mais pour toujours,
Les flots de l'Amant, de l'Amante,
Vont prendre & suivre un même cours.
Aréthuse sommeille encore......
Un Dieu caché sous les roseaux,
D'un feu que la Naïade ignore,
Echauffe autour d'elle les eaux.
Elle s'éveille, elle soupire,
Mais sans colère, & sans douleur;
Peut-on se plaindre d'un malheur
Qu'au fond de son ame on desire?

LE SOIR.

Chant troisiéme.

LE Dieu qui brûloit nos campagnes
Se dérobe enfin à nos yeux :
Il fuit, & son char radieux
Ne dore plus que nos montagnes ;
Déjà par sa voix avertis
Ses coursiers écumeux s'agitent,
Leurs crins se dressent, ils s'irritent,
Et doublant leurs pas ralentis,
Ils volent & se précipitent
Au fond du palais de Thétis.
Le front couronné d'amarantes,
Les Nymphes sortent des forêts,
Un air plus doux, un vent plus frais
Ranime les roses mourantes ;
Et descendant du haut des *monts*
Les Bergéres plus *vigilantes*
Rassemblent leurs brebis bêlantes,
Qui s'égaroient dans les vallons.
Voyez dans ce bassin rustique
Un ruisseau fuir & bouillonner ;
Admirez ce palmier antique,
Qui, né sur le bord aquatique,

Se courbe pour ſe couronner.
Oui, ces gazons, cette onde pure,
Cette ombre qui ſuccède au jour,
Cette fraîcheur, & ce murmure
Sont les piéges que la Nature
Nous tend en faveur de l'Amour.
Eloignez-vous, chaſte Immortelle,
Fuyez l'aſpect de ce beau lieu,
Sous ces palmiers un jeune Dieu
Ouvre les bras, & vous appelle:
Que nos efforts ſont impuiſſans
Quand la Nature nous inſpire!
Le cœur emporté par les ſens
S'attache à l'objet qui l'attire.
Pleine d'un amoureux délire,
Diane approche du baſſin:
Emporte, dit-elle à Zéphire,
Le voile étendu ſur mon ſein;
Il en reſte un, qu'Amour déchire,
Et l'Immortelle eſt dans le bain.
Endimion caché ſous l'ombre
Des myrthes ſemés à l'entour,
Attend dans leur retraite ſombre,
Le ſignal qu'a donné l'Amour;
Penché ſur le bain de Diane,
D'un œil curieux & profane,

Il

Il perce l'humide élément ;
A travers l'onde diaphane
Il voit, mais il voit en Amant,
Naître ce doux saisissement,
Que la pudeur en vain condamne,
Quand on le doit au sentiment.
Poursui dans l'onde la Déesse,
S'écrie Amour : que la tendresse
Change en plaisirs tous ses remords ;
Ménage si bien sa foiblesse,
Qu'elle se livre à tes transports,
Sans croire offenser la sagesse.
Il dit : Endimion s'élance
Aux genoux de la Déité,
Surprise, elle fuit en silence
Le Dieu dont il est agité.

Arrêtez, dit-il, je vous aime,
Ce mot me rend digne de *vous* :
A ce mot, votre rang *suprême*
Va se partager entre nous ;
Je vous vois, je vois tous vos charmes ...
Je les compte par mes désirs ; ......
Mes yeux se remplissent des larmes
Que leur font verser les Plaisirs.
O doux moments ! ... je vous ai vue ! ..
Je touche à l'immortalité ;

Je

Je vous revois ! ... vous êtes nue ! .....
J'ai part à la divinité......
Arrêtez .... Diane confuse
En fuyant tombe dans ses bras:
Il la retient: quel embarras!
La Gloire veut qu'elle refuse,
Le tendre Amour ne le veut pas.
Laisse-moi, Berger, lui dit-elle:
Tes transports me font trop souffrir.
Es-tu content? je suis mortelle,
L'Amour me permet de mourir......
Pren mon char, condui-le toi-même,
Brille à ma place dans les Airs,
Amour! laisse-moi ce que j'aime,
Je t'abandonne l'Univers.
Elle dit: les Airs s'embellirent,
Les bords du Ruisseau retentirent
Du frémissement des Zéphirs;
Echo répéta les soupirs,
Et les Naïades applaudirent
Aux cris redoublés des Plaisirs.

* * *

LA

LA NUIT.

Chant quatriéme.

LEs ombres du haut des montagnes
Se répandent ſur les côteaux,
On voit fumer ſur les campagnes
Les toits ruſtiques des hameaux;
Sous la cabane ſolitaire
Des Philémons & des Baucis,
Brûle une lampe héréditaire,
Dont la flamme incertaine éclaire
La table où les Dieux ſont aſſis;
Errant ſur des tapis de mouſſe
Le ver qui réfléchit le jour,
Remplit d'une lumiére douce
Tous les arbuſtes d'alentour.
Le front environné d'étoiles,
La Nuit s'avance lentement,
Et l'obſcurité de ſes *voiles*
Brunit l'azur du Firmament;
Les Songes traînent en ſilence
Son char parſemé de ſaphirs:
L'Amour dans les Airs ſe balance
Sur l'aîle humide des Zéphirs.
O toi, ſi long-temps redoutée,
Déeſſe paiſible des Airs!

O Lune! embelli l'Univers,
Et de ta lumiére argentée
Blanchi la ſurface des Mers:
L'Amour implore ta puiſſance.
Triſte victime de l'Abſence,
Léandre aimé ſans être heureux,
Frémit de la barriére immenſe
Que Neptune oppoſe à ſes vœux.
Mais que la Fortune trahiſſe
L'indigne Amant qui réfléchit!
Sans conſulter le précipice
Léandre y vole, & le franchit.
En vain ſur les plaines humides,
Il touche, en étendant ſes bras,
Le ſein des jeunes Néréides,
Et s'égare ſur leurs appas;
En vain cent beautés ingénues
S'élévent du milieu des Flots,
Toujours moins Homme que Héros,
Il fuit des belles éperdues,
Qui, par la molleſſe étendues,
Chantent les hymnes de Paphos.
La jeune Doris plus preſſante,
Et plus ſenſible à ſes refus,
Lui tend d'une main careſſante
Un piége inventé par Vénus;

Cent

Cent fois la Naïade échappée
L'attache à fon fein embrafé ;
S'il plonge, il baife une Napée ;
S'il fe renverfe il eft baifé......
Efforts dangereux d'une belle,
L'Amour peut vous rendre impuiffans,
Et le Cœur d'un Amant fidelle
Echappe aux preftiges des fens.
Léandre a vaincu la Nature,
Un Dieu l'éclaire, & le conduit
Aux portes d'une tour obfcure,
Où la Volupté l'introduit.
Héro fur un tapis fommeille,
Un Songe dort fur fes genoux ;
L'inftinct de l'Amour la réveille,
O mon cher Léandre, eft-ce vous ?
Quoi ! tant d'écueils ... fa voix expire,
Et le filence le plus doux
Donne le fignal au *Délire* ;
Le Dieu léve un *voile* jaloux,
Et de la Pudeur qui foupire
Excite & calme le courroux.
Héro du Vainqueur qui la preffe,
Irrite les tendres efforts,
En réfiftant à fon yvreffe,
Elle en augmente les tranfports ;

Sévère,

Sévère, & même un peu farouche,
Quand elle refuse un baiser,
Son Ame vole sur sa bouche
Honteuse de le refuser.
Léandre brûle, Héro désire,
La Volupté qui les inspire
Brille tour-à-tour dans leurs yeux;
Mais quel bonheur, & quel martyre!
Et quel tourment délicieux,
Tourment envié par les Dieux!
Héro l'éprouve, Héro pâmée,
Léve au Ciel des yeux languissans...
Un cri de sa bouche enflammée
Prouve qu'à peine elle a quinze ans;
A ce cri les Amours répondent,
La Lune jalouse pâlit,
Le Jour renaît, l'Air s'embellit,
Et tous les plaisirs se confondent.
Qu'ainsi puisse couler toujours
L'Eté rapide de nos jours!
Rions des préceptes sauvages
De nos Sénèques rigoureux;
Nous serons toujours assez sages,
Si nous sommes souvent heureux.

* * *

ARTICLE TREIZIEME.

ODE

CONTRE LA PHILOSOPHIE DU SIECLE.

DEs superstitions le langage magique
N'a que trop prolongé le sommeil léthargique
De nos foibles Ayeux.
Dessillons des Humains la timide paupière,
Et d'une main hardie approchons la lumière
De leurs crédules yeux.

Infortunés Mortels, quelle frayeur bizarre
A creusé sous vos pas ces gouffres du Ténare,
Toûjours prêts à s'ouvrir?
De vos lâches terreurs que *ma voix vous délivre*:
Pareil aux animaux, *l'Homme* en cessant de vivre
A cessé de souffrir.

Et pourquoi craindroit-il un différent partage?
L'Homme peut-il sur eux vanter quelque avantage
Sans liberté, sans choix?

Sen-

Sentir * est le seul don qu'il tient de la nature;
Il doit à ses besoins, à sa seule structure,
Et ses arts, & ses loix. †

Libres dans vos panchans, n'y mettez plus d'entraves;
Bannissez un effroi partage des Esclaves
Sous les fers abbatus.
Un même prix attend les vertus & les crimes:
La mort tient engloutis dans les mêmes abîmes,
Et Néron, & Titus.

Sécurité coupable! égarement funeste!
C'est ainsi qu'outrageant de la Bonté céleste
Les bienfaits précieux,
Nous craignons d'avouër notre illustre origine;
Charmés d'éteindre en nous d'une flamme divine
Les rayons glorieux.

Le Paon a-t-il jamais rougi de son plumage?
Voit-on le Rossignol, honteux de son ramage,
S'égaler au Corbeau?
L'Homme seul méconnoit sa sublime excellence;

* De l'Esprit, Disc. 1. Ch. 4.
† Ibid. Ch. 1.

Et ravi par la Mort, toute son espérance
Est l'horreur du tombeau.

Qui voudra s'occuper du bonheur de la Terre?
Quel lâche n'osera défier le Tonnerre,
Audacieux Géant?
Si la Mort est le terme aux maux des Misérables,
Hâtez-vous de m'ouvrir, Meurtriers secourables,
Les portes du Néant.

Quel charme peut encor m'attacher à la vie?
Tous les biens qu'elle offroit à mon ame *ravie*
Sont des biens imposteurs.
L'honneur n'est qu'un vain nom; nos vertus & nos vices,
Fruits divers du Climat, dépendent des caprices
De nos Législateurs. *

Idole de mon Ame, amitié, *bien suprême*,
Tu n'ès donc rien en *moi que l'amour de moi-même*,
Et l'horreur de l'ennui.
Le plus léger revers te verra disparoître:
Esclave du crédit, le besoin t'a fait naître;
Tu mourras avec lui. †

A

* Esprit des Loix. Et de l'Esprit, Disc. 2. Ch. 22.
† *Ibid.* Disc. 3. Ch. 14.

A tous nos ſentimens l'intérêt ſeul préſide;
Ame de l'Univers, c'eſt lui ſeul qui décide
§ Des ſuffrages du cœur.
Pylade, ton péril n'a plus rien qui me touche;
L'amour ſeul du plaiſir te fait d'un Roi farouche
Mendier la fureur.

Cruels, quel dogme affreux votre orgueil déïfie!
Sont-ce-là, dites-moi, de la Philoſophie
Les ſublimes bienfaits?
Mais ſi mon cœur reçoit ce Syſtême barbare,
Quels biens m'offrirez-vous dont la douceur répare
Les pertes que je fais?

L'Amour peut-il remplir le vuide de mon Ame?
Suivrai-je encor la route où m'égare ſa flamme,
Imprudent Phaëton?
Non, non, j'ai trop connu ta faveur menſongère,
Monſtre horrible, nourri des ſerpens de Mégère
Et du fiel d'Alecton.

N 2 L'Amour

§ *Ibid.* Diſc. 2. Ch. 26.

L'Amour fut quelquefois l'aiguillon de la gloire ;
Mais ne puis-je voler aux champs de la victoire,
Qu'excité par ce prix ?
Faut-il que du plaisir la valeur soit l'ouvrage ?
Intrépide Condé, devois-tu ton courage
* A la voix des Houris ?

Pourquoi des passions accroître la puissance,
Quand leur flamme funeste a donné la naissance
Aux plus noires horreurs ?
Cessez de me vanter vos folles impostures :
Si vous n'osez m'offrir des lumières plus pures,
Laissez-moi mes erreurs.

---

* *Ibid.* Disc. 3. Chap. 25.



NOU,

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

I. DIscours sur les progrès de l'Eloquence de la Chaire, & sur les maniéres & l'esprit des Orateurs des premiers siécles. *Paris*, chez *Buttard*. L'Auteur donne l'histoire de l'Eloquence de la Chaire depuis les Apôtres jusques à nos jours.

II. Histoire d'Angleterre depuis la Descente de Jules-César jusqu'au Traité d'Aix-la-Chapelle. 2. Vol. in-12. *Paris*, chez *Lambert*. C'est la Traduction de l'Histoire Angloise de Mr. *Smolett*; le Traducteur, Mr. *Targes*, ne donne dans ces 2 premiers Volumes que ce qui s'est passé depuis la Descente de Jules-César en Angleterre jusques à la mort de *Guillaume le Conquérant*.

III. Tablettes Anecdotes & Historiques des Rois de France, depuis Pharamond jusqu'à Louis XV, contenant les traits remarquables de leur histoire, leurs actions singuliéres & leurs bons mots. Par M. D. D. A. *Paris*, chez *Robustel* & *Clément*. Ceux qui sont curieux de petites Anecdotes trouveront de quoi se satisfaire dans ces Tablettes.

IV. Piéces qui ont remporté le prix de l'Académie Royale des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres de Toulouse depuis l'année 1747 jusqu'en 1750. *Toulouse*. Les Dissertations contenues dans ce Volume roulent sur *la Nature & la cause de la rage & des remédes qu'on peut y appliquer: sur le tems où les Sciences & les Arts commencérent d'être cultivés chez les Volsques*; &c.

V. Le Philosophe Moderne, ou l'Incrédule condamné au Tribunal de la Raison. 1. Vol. in 12. *Paris*, chez

Despilly. L'Auteur, Mr. l'Abbé *le Masson des Granges*, tâche de convaincre l'Incrédule, que le systême du Christianisme est le plus croyable, le plus honnête & le plus sûr.

VI. Mercure de Vittorio Siri. Tome 17e. *Paris*, chez *Durand.*

VII. Lettres Parisiennes sur le *Désir d'être heureux*, Deux parties in-12. *Paris*, chez *Duchesne.* C'est une éspèce de Roman moral, assez bien écrit. Reimprimé à *Francfort* 1759. en 2. vol. in-8. & se trouve chez les fréres *Philibert.*

VIII. Traité des Maladies des yeux, avec leurs remédes spécifiques, où l'on a joint un Recueil de guérisons. Par Mr. *Janin*, Médecin-Oculiste d'Avignon. *Lyon*, chez *De la Roche.*

IX. Piéces fugitives pour servir à l'Histoire de France, avec des Notes Historiques & Géographiques. 3. Vol. in-4. *Paris*, chez *Chaubert.* Il y a un grand nombre de pièces très-curieuses dans ce Recueil.

X. La vraye méthode pour enseigner à lire. 1. Vol. in-8. *Paris*, chez la Veuve *Lottin.* Cette méthode nous paroit très-bonne.

XI. Dictionnaire Poëtique Portatif, qui contient *l'Histoire* fabuleuse des Dieux & des *Héros de l'Antiquité*, *Paris*, chez *Bauche.*

XII. Traité d'Ostéologie, traduit de l'Anglois de Mr. *Monro*, Professeur &c. Par Mr. *Sue*, Professeur &c. 2 vol. in-fol. *Paris*, chez *Cavelier.* Cet excellent Ouvrage est divisé en 4 parties. Dans la premiére il est question des *Os en général.* Dans la 2de. des *Os en particulier*, surtout de *ceux de la Tête.* Dans la 3me. *de ceux du tronc.* Dans la quatriéme des Extrémités tant supérieures qu'inférieures du Squelette. Les planches sont d'une grande beauté.

XIII. *Pamela*, Comédie en prose, par Charles *Goldoni*, traduite en François par D. B. D. V. *Paris*, chez *Duchesne.* AN-

ANGLETERRE.

I. *History of the Countess of Dellwyn.* Histoire de la Comtesse de Dellwyn. *Londres*, 2 Vol. in-12. Ce Roman est de l'Auteur de *David Simple*.

II. *A Description of the antique &c.* Description des Découvertes faites à Herculaneum, rélativement à la peinture. Vol. I. in-fol. Ce premier Vol. renferme 50. planches qui sont les desseins des Originaux de peinture trouvés à Herculaneum.

III. *The Doctrines and Practices &c.* La Doctrine & la Pratique des Jésuites. *Londres*, chez *Dilly*.

IV. *A Catalogue of the Royal &c.* Catalogue des Anglois illustres par leur naissance & par leurs Ecrits. 2 Vol. 8. *Londres*. On trouve dans cet Ouvrage très-intéressant, l'extrait des pièces de poësie ou de prose, composées par *Richard* I. *Edouard* II. *Catherine Parr*, La *Reine Elizabeth* &c.

V. *The History of Gustavus Adolphus*, &c. Histoire de Gustave Adolphe, Roi de Suéde, surnommé le Grand. Par Mr. *Harte Chanoine de Windsor*. 2 Vol. in-4. *Londres*, chez *Hawkins*. Mr. *Harte* a travaillé cette Histoire sur des Mémoires qu'il a recueillis dans un Voyage qu'il fit en Allemagne, il y a quelques années.

VI. *A Catalogue of Harleian &c.* Catalogue des Manuscrits de feu Mylord Harley. 2 Vol. in-folio. *Londres*, chez *Dodsley*.

VII. *Réflections on the Rise* &c. Réflexions sur l'Origine & la décadence des Anciennes Républiques, rélativement à l'état présent de la Grande-Bretagne. Par Mr. *Montagu* in-8. *Londres*, chez *Millar*. Il est question dans cet Ouvrage des Républiques de Sparte, d'Athénes, de Thébes, de Carthage, de Rome &c.

VIII. *The modern Part of the Universal &c.* La partie moderne de l'Histoire Universelle, par les Auteurs

N 4

teurs de la partie ancienne. Trois Vol. in-folio, ou 8. Vol. in-8 chez *Millar*. Le Public a reçu cette seconde partie de l'Histoire Universelle avec le même empressement qu'il avoit reçu la premiere.

ITALIE.

EPistole in Versi &c. Epitres en Vers de Mr. *Algarotti*. *Venise*. Ces Epitres sont addressées au Roi de *Prusse* avant qu'il montat sur le Throne, à l'Impératrice de *Russie*, &c. Elles intéressent & par le fond & par le stile.

HOLLANDE.

I. AVantages du Mariage, & combien il est salutaire aux Prêtres & aux Evêques de ce tems-ci d'épouser une fille Chrétienne. 2. Vol. in-8. *Il y* a des choses très-plaisantes, de très-vraies & de très absurdes dans cet Ouvrage.

II. Mémoires concernant Christine, Reine de *Suède*, pour servir d'éclaircissement à l'Histoire de son Règne, &c. Le troisiéme Vol. *Amsterdam*. Il y a dans ce troisiéme Vol. du long Ouvrage de Mr. *Arckenholtz* des morceaux curieux; en particulier *La Vie de la Reine Christine, écrite par elle-même, dédiée à Dieu*.

III. Oeuvres en Vers & en Prose *de Mr. Desforges-Maillard*, avec une Préface & Mémoires Historiques de l'Auteur, 2. vol. in-12. *Amst.* 1759. jolie Edition. Se trouve à *Geneve* chez les fréres *Philibert*.

IV. Remarques sur plusieurs branches de Commerce & de Navigation, in-8. *Amst.* 1758. Se trouve chez les fréres *Philibert*.

* * *

TABLE

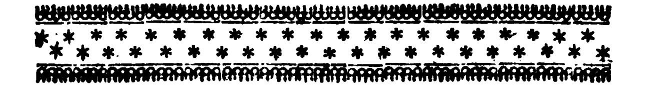


TABLE ALPHABETIQUE DES PIECES

Contenues dans les XX. premiers Volumes DU CHOIX LITTERAIRE,

Par ordre des Matiéres.

IV.

CA-

II.

ELÉGANCE.

ELISABETH.

ELOQUENCE.

ENCYCLOPÉDIE.

Articles tirés de cet Ouvrage.

v. Com-

FIN.

VII. Est-

JEU. JOUEURS.

IGNORANCE.

IMAGINATION.

IMMORTALITÉ.

INCRÉDULES. INCRÉDULITÉ.

INOCULATION.

IRRÉLIGION.

JUSTICE.

LANGUES.

LETTRE.

LITTÉ-

LITTÉRATURE.

LIVRES.

LOIX.

MAIS.

MALHEUR.

MARIAGE.

MAXIMES.

MÉCHANS.

MÉDISANCE.

MENSONGE.

MÉRE.

MICROCOSME.

MODESTIE.

MOEURS.

MONDE.

MORT.

NATURE.

NOBLESSE.

NOURADIN.

OBIDAH.

OCCUPATIONS.

PE-

10. Les

34. Stan-

56. Ode

POLITIQUE.

PRÉJUGÉS.

III. Dis-

IV. Dif-

RÉSURRECTION.

RIME.

ROMANS.

SÇAVOIR.

SCIENCES.

SENTIMENS.

LE SOLITAIRE.

SORT.

Exa-

VER-

VERTU.

VEUVE.

VICES.

VIE.

ZEMIN.

ZIRPHÉ.

TABLE

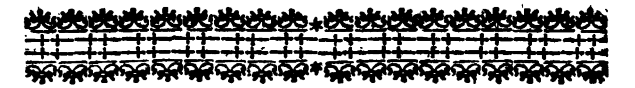


TABLE DES AUTEURS DES PIECES

Contenues dans les XX. premiers Volumes DU CHOIX LITTERAIRE.

 voir

PRÉ-

tion :

TABLE

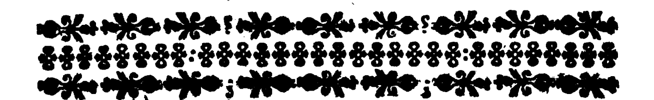


TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.

Fin du Vingtiéme Volume.

AVIS.

On pourra souscrire pour les Tomes XXI. à XXIV. inclus, au prix ordinaire de six livres de France, pris à Geneve en feuilles. Ceux qui n'auront pas souscrit payeront huit livres de France pour chaque année.